

D

n° 57

1966

1866
1966

SAINT-LOUIS
CHATEAULIN

L'ECHO DE SAINT-LOUIS

Bulletin trimestriel

Abonnement : 10 F.

Rédaction - Administration :

Institution **St-Louis de Gonzague** - Châteaulin

Tél. 1.07 - C. C. P. Rennes 875-32

Spécial - Centenaire

(Prix de ce numéro : 5 F.)

SOMMAIRE

- Cent années d'histoire
 - Les débuts de l'œuvre
 - Au temps du F. Calixte
 - 50 ans de lutte
 - Par sauts, vers monts
- Propos en marge
- Evasions ou présences ?
(activités périscolaires)



Église catholique
en Finistère



A. Dieu,

inspirateur des fécondes décisions,
maître d'œuvre des successives croissances,
mainteneur de la flamme des premiers jours,

avec révérence profonde
et grâces sans fin,

aux devanciers qui ont jeté en des temps difficiles les
fondements d'une œuvre généreuse,

aux familles dont la fidélité est demeurée sans faille des
générations durant,

à celles dont la confiance assure à présent la
vitalité de l'œuvre,

aux bienfaiteurs anonymes,
aux amis déclarés et agissants,

aux élèves d'hier, d'aujourd'hui et de demain,

aux laïcs dévoués qui depuis les origines
ont été associés à sa mission,

la Famille Enseignante de Saint-Louis
avec respectueuse sympathie
et en hommage de gratitude,
dédie
les pages qui suivent.



« L'abbé de la Mennais n'était pas ce qu'on appelle communément un bel homme. Il était d'une petite taille, avec de grands yeux bleus, un front vaste et prédominant, une contenance ferme, s'alliant avec une expression de douceur admirable. »

(Souvenirs de M. Boucher, député du Finistère, élève des Frères de Saint-Pol-de-Léon, en 1839.)

CENT ANNÉES D'HISTOIRE

1^{re} partie

LES ORIGINES DE L'ŒUVRE

1. - Releveurs de ruines

Sous l'**Ancien Régime**, l'instruction populaire se présente comme une œuvre d'Eglise. La Révolution jette l'édifice à terre, pour s'avérer ensuite incapable de mettre sur pied une organisation valable.

Au début du **Consulat**, le Préfet du Finistère dresse un inventaire de ruines : ne subsistent que quatre écoles publiques ; la moitié des Maires passent pour illettrés.

L'**Empire** établit l'Université, s'intéresse aux Lycées, mais néglige l'instruction primaire. Sous la Restauration, la situation s'améliore quelque peu, surtout dans les grosses agglomérations.

N'empêche que pendant les deux ou trois premières décades du 19^e siècle, l'anarchie règnera dans le domaine scolaire, qu'il s'agisse des établissements, du personnel enseignant, des méthodes pédagogiques ou de l'attitude des autorités locales.

Fidèle à sa mission éducatrice, forte des encouragements du pouvoir central, l'Eglise joue, dans ce domaine, un rôle actif.

Ainsi en est-il de **Mgr Dombidau de Crouseilhès**, Evêque de Quimper depuis 1805. Mais s'il s'occupe des « petites écoles », s'il ramène dans leurs couvents les Ursulines ou les Dames de la Retraite, le Pasteur portera son principal effort sur l'enseignement secondaire.

Le Diocèse souffre, en effet, d'une affligeante pénurie de prêtres : 416 en activité, en 1818 ; une quarantaine de paroisses sans desservants.

Il en résulte, dans le peuple, une baisse du sens chrétien, du niveau moral, dont témoignent les troubles qui éclatent à Brest, lors de la Mission manquée de 1819.

Mgr Dombidau favorise l'ouverture des collèges de Quimper et de Saint-Pol, des **Petits Séminaires**, ne serait-ce que sous forme d'« écoles presbytérales », comme celles de Meilars ou d'Arzano.

Ses efforts ne demeurent pas vains : En 1807, 32 élèves en philosophie et en théologie, au Grand Séminaire ; 88 en 1817 ; 200 en 1827. En 1815, 22 ordinations ; en 1825 : 47.

Au recrutement sacerdotal ne se borne pas le zèle de Monseigneur en ce qui concerne l'enseignement. Comme il le dit du haut de la chaire de sa cathédrale, il a « acquis la triste certitude qu'une corruption prématurée flétrit l'innocence des âmes d'une multitude d'enfants que des parents indifférents ou dénaturés laissent errer dans les rues et sur les places publiques de la ville. »

Et de lancer une souscription pour un Etablissement que l'on confierait aux **Frères de la Salle**. Pour obtenir de tels Frères, il s'adresse, en 1818, à l'abbé **Gabriel Deshayes**, curé d'Auray, qui a rendu le même service à la ville de Saint-Brieuc.

A **Saint-Brieuc**, précisément, se trouve depuis quelques années l'abbé **Jean-Marie de la Mennais**, que ses fonctions de Vicaire Capitulaire ont mis en relations avec l'Evêque de Quimper. L'œuvre de ces deux hommes d'Eglise offre, d'ailleurs, un singulier parallélisme !

Emu par la détresse spirituelle des enfants qui s'étale sous ses yeux, l'abbé Jean fait venir chez lui, en 1817, trois jeunes gâs de La Roche-Derrien, les héberge, veille à leur éducation. Un seul persévère ; de nouvelles recrues arrivent, ce qui permet au Fondateur de répondre favorablement aux nombreux appels des chefs de paroisse.

Bientôt il rencontre l'abbé Gabriel Deshayes, à la tête, lui aussi, d'une Congrégation naissante. Les deux prêtres décident d'unir leurs efforts et de grouper leurs disciples. En 1820, la Société prend le nom de **Frères de l'Instruction Chrétienne**. Quatre ans plus tard, le Noviciat se fixe à **Ploërmel**.

Le nouvel Institut ne demeure pas « sous le boisseau ». Le 8 Décembre 1822, M. de Chaulieu, Préfet du Finistère, écrit à Mgr Dombidau que **Crozon** souhaiterait pour son école des Frères de la Mennais, et que cette initiative lui semble digne d'encouragement.

« Pleinement d'accord ! » lui répond le prélat, par retour du courrier.

Tous deux, d'ailleurs, ne font qu'aller au-devant des désirs du Fondateur qui songe à implanter dans le Finistère un Noviciat Auxiliaire. Fin 1823, l'œuvre est en bonne voie de réalisation : souscription en ville de Quimper, subvention du Conseil Général, acquisition d'une maison.

Monseigneur compte se rendre à Paris, au cours de l'été, pour s'entretenir de l'affaire avec l'abbé de la Mennais, en ce moment Vicaire Général de la Grande Aumônerie de France.

Comme il s'apprête à prendre la route de la capitale, une attaque d'apoplexie le terrasse ; il meurt à l'aube de la Saint-Pierre 1823.

Le projet de fondation, toutefois, suit son cours pendant plus d'un an, jusqu'à l'entrée en fonctions de l'un des Vicaires généraux de l'Evêque défunt : **Mgr de Poulpiquet**.

Celui-ci doit sa nomination à l'abbé Jean de la Mennais qui a refusé, pour lui-même, le siège de Saint-Corentin...

Mais partisan de l'Ancien Régime et de ses théories gallicanes, traumatisé par les drames de la Révolution et de l'Emigration, renseigné

par des témoins peu objectifs, le nouvel élu n'éprouve guère de sympathie pour les idées ou les initiatives mennaisiennes.

En août 1824, sur sa demande, le Conseil Général transfère aux Frères de la Salle la subvention promise. Mgr de Poulpiquet en informe le Père de la Mennais. Ce dernier prend acte du fait, d'un fait qui le déçoit, bien qu'il affecte une certaine sérénité :

« Je serai plus à l'aise pour satisfaire les trois Départements de Bretagne qui, après avoir fait l'épreuve de mon Institut, viennent de lui accorder des encouragements et des secours. »

Et pourtant, il y avait du travail pour toutes les bonnes volontés dans ce Finistère qui restera sous la Monarchie de Juillet, comme sous la Restauration, « tristement arriéré » au point de vue scolaire...

2. - Une percée difficile

La condamnation par Rome des écrits de Féli de la Mennais ne fait que confirmer le vieil Evêque de Quimper dans ses préventions contre les œuvres de l'abbé Jean.

Et il aurait, sans doute, persévéré dans cette attitude, jusqu'en 1840, date de sa mort, sans l'intervention d'une des familles les plus notables de l'ancien Diocèse de Tréguier.

L'une des premières lettres de félicitations adressées, fin 1823, à Mgr de Poulpiquet, portait la signature du **Comte Paul Emile de la Fruglaye**.

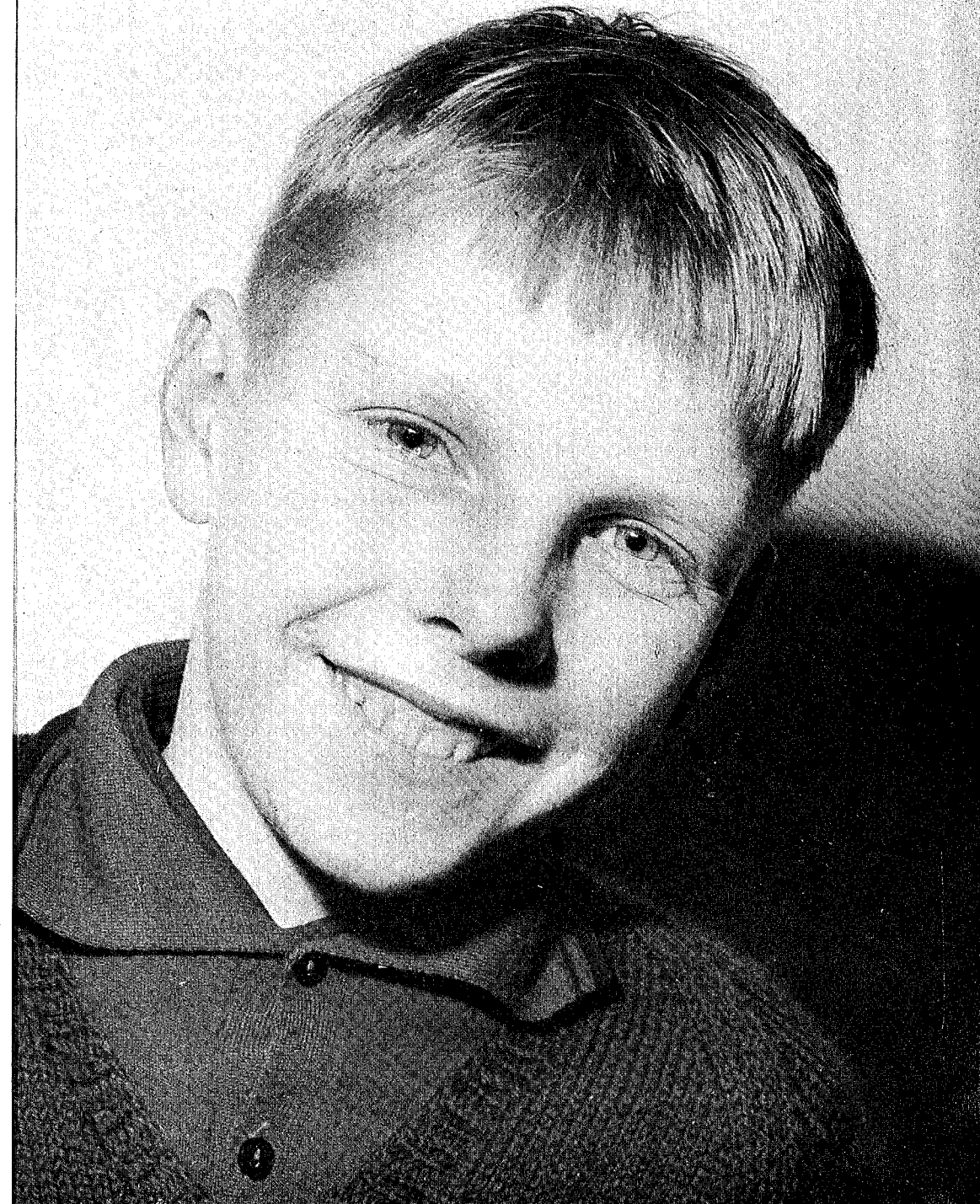
Petit-fils de la Chalotais, Maréchal de Camp en retraite, Pair de France, légitimiste convaincu, ce gentilhomme habite au château de Keranroux, dans la banlieue de Morlaix.

Surnommée à juste titre « la Sainte de Ploujean », sa fille Maria soutient de son dévouement et de ses libéralités toutes les bonnes œuvres de la région, et même du Diocèse.

Des liens d'amitié unissent cette famille à Mgr de Poulpiquet et à l'abbé de la Mennais et la désignent comme instrument d'une tardive réconciliation.

Le père et la fille savent bien, en effet, que les préventions de l'Evêque de Quimper sont mal fondées, que l'abbé Jean, loin d'approuver son malheureux frère, souffre beaucoup de le voir s'engager dans la voie de l'erreur.

Non contents d'admirer son zèle et son courage, ils le secondent dans ses œuvres. En mars 1834, le Comte offre à la commune de



Sur cette terre bretonne,
« au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers »,
ne vous semble-t-il pas, comme dit Renan,
« que la joie même soit un peu triste? »

Ploujean une maison neuve qu'il a fait bâtir pour servir d'école. A une condition : que le maître soit religieux ou ecclésiastique.

Frères de la Salle et Frères de Rhuillé se récusent. La solution du vicaire-instituteur n'aboutit pas. Pendant ce temps, le Maire, qui rêve d'une école mutuelle, met en marche la procédure d'expropriation.

La famille de la Fruglaye insiste à l'évêché : seul un Frère de Ploërmel sauverait la situation. Aux premiers jours d'avril, Monseigneur cède enfin...

Le Comte demande d'urgence l'un de ses sujets à M. de la Mennais. Malgré la mauvaise volonté de l'Administration, l'école congréganiste s'ouvre vers la mi-mai.

D'emblée, les familles lui font confiance : de 80 à 100 élèves pour la fin du trimestre. Le Supérieur de Ploërmel tient à présider lui-même la première distribution des prix. Par la suite, Ploujean le verra une ou deux fois par an.

Ne serait-ce que pour soutenir le moral du Frère qui, pendant 32 ans, dirigera l'école, mais qui, en 1836, compte à peine 19 printemps : le **Frère Polycarpe Ollivier**.

Sujet d'élite, ce dernier n'oublie pas la recommandation de son Supérieur : « Il est important que votre classe ait de l'éclat ! »

En décembre 1837, un témoin rapporte : « Le Frère de Ploujean a fait un bien immense dans tout ce pays. Plusieurs recteurs se sont procuré des pages d'écriture de ses élèves qui ont enthousiasmé tout le Finistère », y compris l'évêché de Quimper !

Monseigneur ouvre toutes grandes les portes de son palais épiscopal au Supérieur de Ploërmel et le presse de multiplier les fondations dans le Diocèse, à commencer par Plouguerneau, sa paroisse natale.

Multiplier les fondations ! l'abbé Jean le voudrait bien ! Mais, et les sujets, et les ressources ? En 1836, lors de la création de Ploujean, ses Frères ne tiennent-ils pas déjà, en Bretagne, 150 Etablissements ?

Et pourtant, que de sollicitations ! En 1837, à l'issue d'une tournée dans le Finistère, il écrit au Ministre de l'Instruction Publique :

« Dans mon voyage, on m'a demandé plus de 30 écoles et chacun était prêt à contribuer aux dépenses nécessaires. Quel admirable élan ! Quelle générosité et quel zèle ! Les plus grands sacrifices n'effraient pas ces Bretons pourvu qu'ils aient l'assurance que l'instruction sera chrétienne et la conduite du maître également... »

Toutefois, dans ce Finistère en butte à la violence des vents et des flots, les conflits idéologiques soulèvent aussi parfois des tempêtes d'une âpreté singulière.

Le Fondateur se bat sur de multiples fronts, surtout dans les villes, intervient sans arrêt auprès des Autorités supérieures pour venir à bout de l'ostracisme des Comités de l'Instruction Primaire qui, dans les Arrondissements de Morlaix et de Brest, ne veulent pas des Congréganistes.

Quelle levée de boucliers, quel déchaînement de passions, par exemple, autour du pensionnat de Morlaix ! Que de griefs contre le mégalomane si peu respectueux des intérêts privés, des règlements scolaires, des privilèges de l'Université ! Du travail à plein temps au moins pour un avocat.

Tempérament de lutteur que la difficulté stimule, **corsaire de Dieu**, l'abbé de la Mennais va de l'avant, multiplie visites et démarches, entretient une vaste correspondance, souvent fastidieuse.

Il n'admet pas que les « enfants de la lumière » reculent devant les « fils des ténèbres ». Il dira au Père Gloriot, de passage à Saint-Brieuc, après l'échec de la mission de Brest : « J'aurais reçu vos reliques avec plus de dévotion que vos personnes ! »

N'empêche que celui qui écrit : « Vive notre sainte guerre contre tous ceux qui la font à Jésus-Christ ! » avouera, un jour, au Frère Polycarpe : « Votre Finistère est dur comme ses vieilles pierres ».

Quand il s'éteindra, fin décembre 1860, il aura semé le bon grain sur 26 points du Diocèse de Quimper : 12 dans le Léon-Tréguier, 14 dans la Cornouaille. En 5 de ces points, toutefois, la semence n'aura fructifié que de façon éphémère.

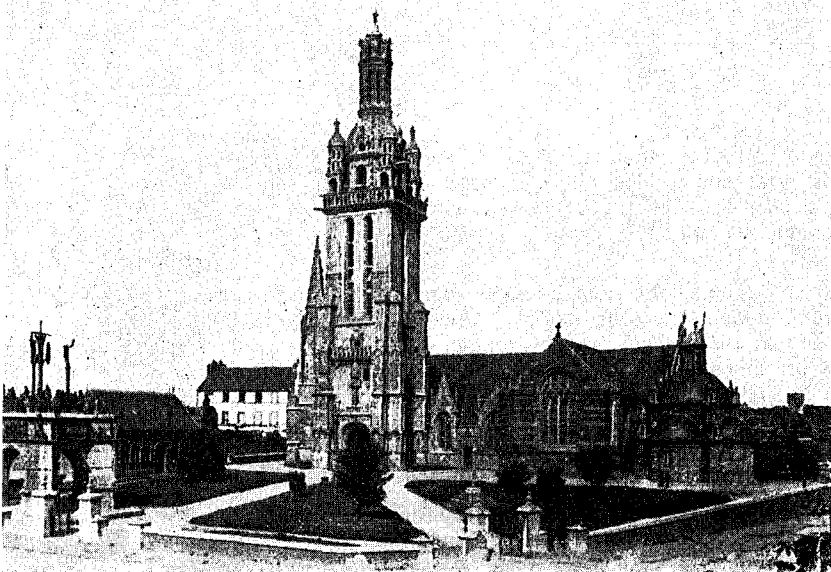
3. - « E skeud tour bras Sant Jermen »

Au début du règne de Louis-Philippe, le Finistère est quatre fois moins scolarisé que l'ensemble du pays. Dans la liste des Départements, il occupe l'avant-dernière place.

Il reste entendu qu'illettré ne signifie pas inculte et qu'on a pu longtemps, sans connaître la langue française, mener une existence qui ne manquait ni de grandeur ni de beauté.

En 1848, le nombre des garçons et des filles inscrits dans les écoles aura triplé par rapport à 1830. Dans les 30 000 en tout.

L'Arrondissement de Châteaulin, quant à lui, ne fait pas preuve de beaucoup de diligence : une trentaine d'écoles publiques de garçons et 1 400 élèves dans les parages de 1850.



La même foi qui fit jaillir de notre granit de splendides églises ou calvaires explique aussi ces humbles bâtisses que sont nos écoles chrétiennes.

Les Frères de Ploërmel abordent le Centre-Finistère par l'Est. En 1845, l'instituteur communal de **Plouguer** obtient le concours d'un maître congréganiste. Il en sera ainsi jusqu'en 1850.

Semblable expérience se tente à **Crozon** l'année suivante. Par la suite, deux Frères instruiront les enfants de cette grosse Commune de 9 000 âmes.

En 1852, c'est le tour de **Spézet**, et, en 1853, celui de **Saint-Ségal**. Mais la fondation la plus importante du Bassin de Châteaulin reste celle de **Pleyben**.

Ce nom évoque une vaste commune bocagère, un passé historique relativement brillant, un patriotisme local facile à émouvoir, mais surtout, au nord d'une esplanade « aux dimensions quasi royales, un ensemble architectural d'un caractère, d'une ampleur et d'une noblesse tels qu'ils laissent loin derrière eux tout ce que le pays environnant peut offrir de plus remarquable. »

Dans les années quarante, l'accord parfait ne règne pas dans ce magnifique fief de « Monseigneur Saint Germain ». Une rivalité d'intérêts, liée, semble-t-il, à des divergences politiques, y déclenche une violente querelle entre le Maire et la famille Salonne.

Sur les instances de cette famille ardennaise, attirée dans le Val de l'Aulne par l'industrie ardoisière, M. de la Mennais dirige sur le Centre-Finistère, en mars 1848, un Quilbignonnais de trente ans : le **Frère Pacôme Kervennic**.

Hôte du presbytère, le directeur de l'école libre se voit en butte aux tracasseries du sieur Turlucher, instituteur communal, que soutient l'inspecteur primaire.

Mais professeur aussi consciencieux que fervent religieux, la plupart des familles le préfèrent à son concurrent. Un premier, puis un second adjoint viennent l'aider dans sa tâche. En 1851, il ouvre un pensionnat d'une cinquantaine de lits.

S'il excelle, comme le Frère Polycarpe, à former la main de ses disciples, à les initier au système des Poids et Mesures — une nouveauté pour l'époque — à mettre son enseignement à leur portée au moyen de la **méthode bilingue**, il s'efforce surtout d'affermir leurs convictions et leurs habitudes chrétiennes.

Et si du fait de la famille fondatrice, la situation matérielle de la Communauté tarde à se régulariser, l'école des Frères jouit du moins d'une flatteuse réputation : plusieurs communes des environs voudraient s'attacher de tels éducateurs.

En 1858, le Frère Pacôme demande l'autorisation de recevoir 75 « chambriers ». En dépit d'améliorations successives, les locaux demeurent insuffisants.

Sur ces entrefaites, le Directeur de Pleyben permute avec celui de Melrand : le Frère **Clémentin Berthou**.

Comme il édifie Pleyben, vingt ans durant le Frère Pacôme édifiera cette localité morbihannaise par son dévouement, son extrême obligeance, l'austérité de sa vie, son attitude recueillie à l'église, tandis que toute la gamme des distinctions officielles viendra souligner les mérites de « l'instituteur modèle ».

Et lorsqu'en mars 1880, le saint religieux mourra sur la brèche, une foule extraordinaire entourera son cercueil ; les offrandes et les ex-votos, déposés sur sa tombe, témoigneront de son crédit auprès de Dieu. Une figure de légende dorée !

Trente ans, originaire de Lanvollon (Côtes-du-Nord), le Frère Clémentin Berthou présente avec son prédécesseur des différences sensibles. Les deux tempéraments, les deux destinées s'opposent même.

Doué par la nature de qualités brillantes, le nouveau directeur de Pleyben donne des leçons de latin et manie avec une égale aisance la plume et la baguette du chef de Musique.

Le Maire déclare qu'il « dirige avec une intelligence au-dessus de tout éloge une **Société Philharmonique** dont les progrès ont dépassé toute attente. »

L'Inspecteur primaire le juge en ces termes : « Grande aptitude, beaucoup de zèle, très bien en tout ». Sauf sur un point : l'utilisation dans sa classe de dictionnaires dont les définitions ne revêtent pas

« le caractère religieux ou suffisamment religieux qu'elles devraient avoir »...

Toutefois, cet autodidacte à l'esprit ouvert, cet homme d'initiative, hardi dans la conception de ses projets, tenace dans leur réalisation, ne tient pas toujours suffisamment compte des impératifs de la prudence et de la discipline religieuse.

En 1862, l'Etablissement des Frères de Pleyben compte 165 élèves, dont une cinquantaine d'internes. L'aménagement de la Maison se perfectionne et, si le premier magistrat de la Commune en trouve les plafonds un peu bas, il reconnaît « qu'elle est pourvue d'un mobilier neuf, frais, très propre ».

Mais on aura beau faire, cette maison offrira toujours un cadre trop exigu pour le pensionnat d'intérêt régional qu'elle tend à devenir. Il faudrait construire...

4. - « Saint-Louis » sort de terre

Construire ! Mais où ?

Pourquoi pas à Pleyben même ? Au quartier de Garn-Ty-Rose, par exemple. Hélas ! impossible d'y acquérir l'emplacement convoité.

Après un coup d'œil du côté de Port-Launay où règne encore, dans les années soixante, une grosse animation, le Frère Clémentin se tourne vers **Châteaulin**, carrefour de voies d'eau, de terre et de fer, centre administratif et commercial, dans un cadre qui ne manque pas de charme.

Mais les abords de la ville ne se prêtent guère à la construction d'un Etablissement d'une certaine envergure, soucieux de se ménager, pour l'avenir, des possibilités d'extension.

Sauf dans le secteur de la « Plaine », qui sera sous peu le fief des Sœurs Blanches, la nature jalouse semble vouloir compliquer à dessein la tâche des architectes et des urbanistes.

Dans le quartier de **Kerstrat**, le Directeur de Pleyben jette son dévolu sur un terrain qui, en contrebas de la route Carhaix-Crozon, s'incline fortement vers le bosquet de Coat-ar-Brini.

Sise sur la colline,
Notre-Dame de Châteaulin
[teaulin
qui de temps à autre
[revêt cette blanche
[che parure,
depuis six siècles veille
[le sur la petite
[cité bretonne.



Cette parcelle s'achète, le 6 avril 1865, au Docteur Halléguen, un médecin qui a choisi l'archéologie pour violon d'Ingres.

Un entrepreneur local, **Joseph Gassis**, édifiera le nouvel Etablissement. Pour mieux s'acquitter de sa tâche, il prend, avec le Frère Clémentin, le train de Nantes, un train qui piaffe et halète, depuis quelques mois seulement, au flanc de la Montagne Noire.

Tous deux passent la journée du 26 novembre 1865 à examiner le pensionnat de **Toutes-Aides**, élevé par le Fondateur vieillissant aux portes de la ville et dont le futur « Saint-Louis » s'inspirera, sans toutefois revêtir la même ampleur.

Pendant l'hiver et le printemps de l'année 1865-1866, Châteaulin suit avec intérêt, par-dessus la cime des châtaigniers de Coat-ar-Brini, la progression des travaux.

A pied, en voiture, le Directeur de Pleyben vient fréquemment surveiller l'exécution des travaux et donner, ès-qualités, des conseils appropriés. Enfin, un bouquet de verdure se fixe, triomphal, sur le campanile du bâtiment.

Restent à poursuivre l'aménagement intérieur et le crépissage des murs extérieurs et tout sera prêt pour la bénédiction de l'église.

Terminé, l'édifice a vraiment fière allure, dans sa robe virginale, ourlée de gris, dont le soleil estival de 1866 avive la radieuse blancheur.

Qu'on l'aborde par la cour d'honneur ou la « cour des petits », il s'en dégage une impression de solidité, de sobre élégance et d'harmonieuse symétrie.

Aux alentours, aucun bâtiment d'une certaine élévation n'accroche le regard, aucune verrue disgracieuse ne vient briser l'unité de la maison principale.

Sans hyperbole, pour l'époque, un vrai « palais scolaire » !

Et ce « palais » donne la priorité aux locaux d'internat et concentre sous le même toit tous les services de l'Etablissement.

Au sous-sol, se font pendant l'oratoire et le réfectoire des « chambriers ». Au rez-de-chaussée, trois classes côté jardin et deux classes-études côté cour des Grands. Deux dortoirs au premier étage et deux autres au second.

Le 28 août 1866, le Frère Clémentin Berthou fait à la mairie de Châteaulin sa déclaration d'ouverture. S'apposent sur les plans de l'Institution le cachet impérial à l'effigie de l'aigle couronné et le paraphe du premier magistrat de la Commune : **M. Armand Chauvel**.

Le programme prévu par le déclarant comporte, outre les matières élémentaires, l'Histoire Sainte, l'Histoire de France, le dessin, le chant, la musique, la géométrie et l'arpentage.

Les formalités administratives se poursuivent à Quimper. Le 5 octobre, l'Inspecteur d'Académie retourne au Préfet le dossier de « **Saint-Louis** », avec cette appréciation :

« L'Etablissement peut contenir jusqu'à 270 internes, à raison de 10 m³ d'air par élève. Il est très bien distribué et parfaitement approprié à sa destination. »

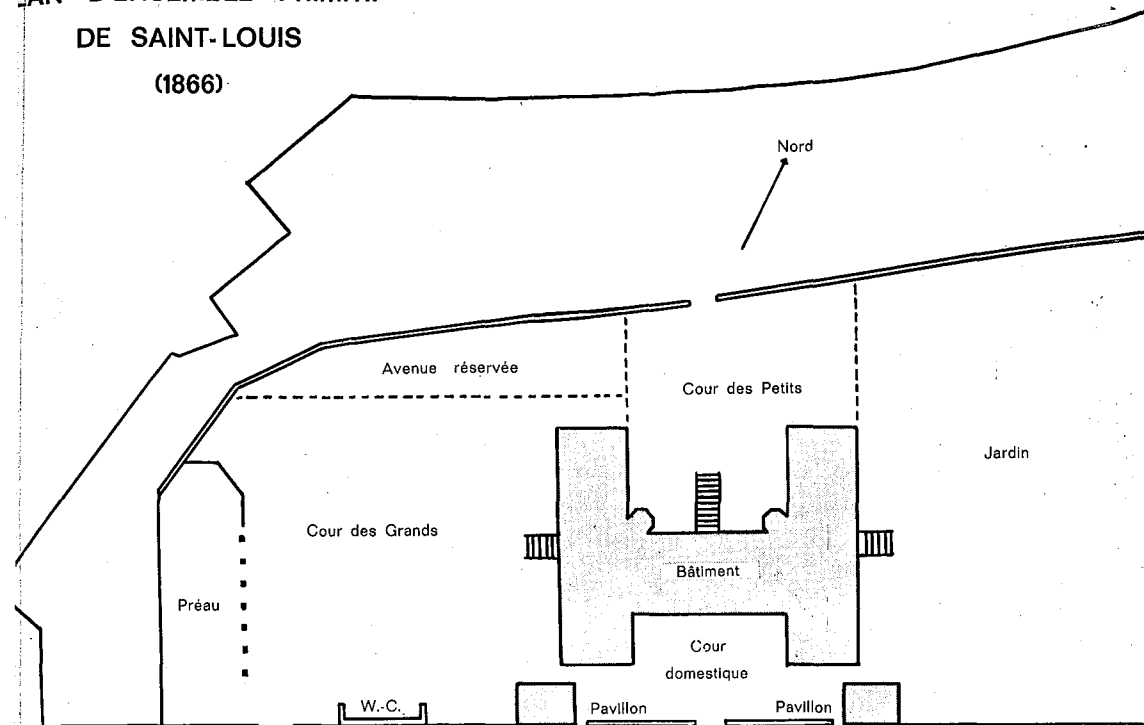
5. - Un rodage décevant

Avec armes et bagages, en septembre 1866, les Frères de Pleyben se transportent à Châteaulin.

Dans la première localité, tout le monde ne met pas son drapeau en berne : l'instituteur communal comptera désormais moins de places vides dans sa belle école neuve.

PLAN D'ENSEMBLE PRIMITIF DE SAINT-LOUIS

(1866)



Le **transfert** mécontente bon nombre de familles pleybennoises dont les justes doléances attendront une vingtaine d'années pour obtenir satisfaction.

Entre-temps, elles dirigeront sur « Saint-Louis » un important lot de pensionnaires. D'aucune autre Commune environnante, il n'en proviendra autant dans les trois dernières décades du 19^e siècle.

La pimpante Maison érigée sur la colline de Kerstrat comptait sur un gros afflux d'internes. D'emblée ses espoirs se réalisent. Le neuf attire ; les Religieux enseignants jouissent d'un préjugé favorable ; le Centre-Finistère ne possède aucune autre Institution similaire.

Dans sa déclaration d'ouverture, le Frère Clémentin ne mentionnait que deux adjoints. Il lui en faudra bientôt sept.

En état de marche dès septembre 1866, le Pensionnat exige des aménagements complémentaires. Dans les années suivantes, la propriété va s'arrondir selon la politique des « frontières » naturelles ».

En 1868, le Directeur de « Saint-Louis » convoite « Park-ar-Brini », terrain accidenté qui plonge vers la « nouvelle route de Pleyben ». Cette « **Rosière** » constituerait pour l'école une zone de fraîcheur et de silence et, transformée en verger, permettrait d'entretenir quelques bonnes vaches laitières.

Malheureusement, l'acquisition s'effectue selon un mode défectueux qui, destiné à soulager les finances de la Maison, aboutira finalement au résultat contraire.

En corrélation avec l'histoire de ce « méchant terrain », une affaire de librairie prend la même tournure.

Nous connaissons les talents de musicien du Frère Clémentin. Directeur de « Saint-Louis », il compose un livret de plain-chant d'une cinquantaine de pages, à l'usage des écoles et des paroisses rurales.

Il le fait imprimer, quai de Brest, chez M. François Amelot, directeur du « **Bas-Breton** », hebdomadaire fondé en 1858. L'opuscule paraît sous le nom de « **Lutrin rendu accessible à tous** », au prix de 75 centimes.

L'affaire ne s'avère pas rentable et ne contribuera pas à équilibrer le budget de « Saint-Louis », déjà lourdement grevé par les emprunts de la construction.

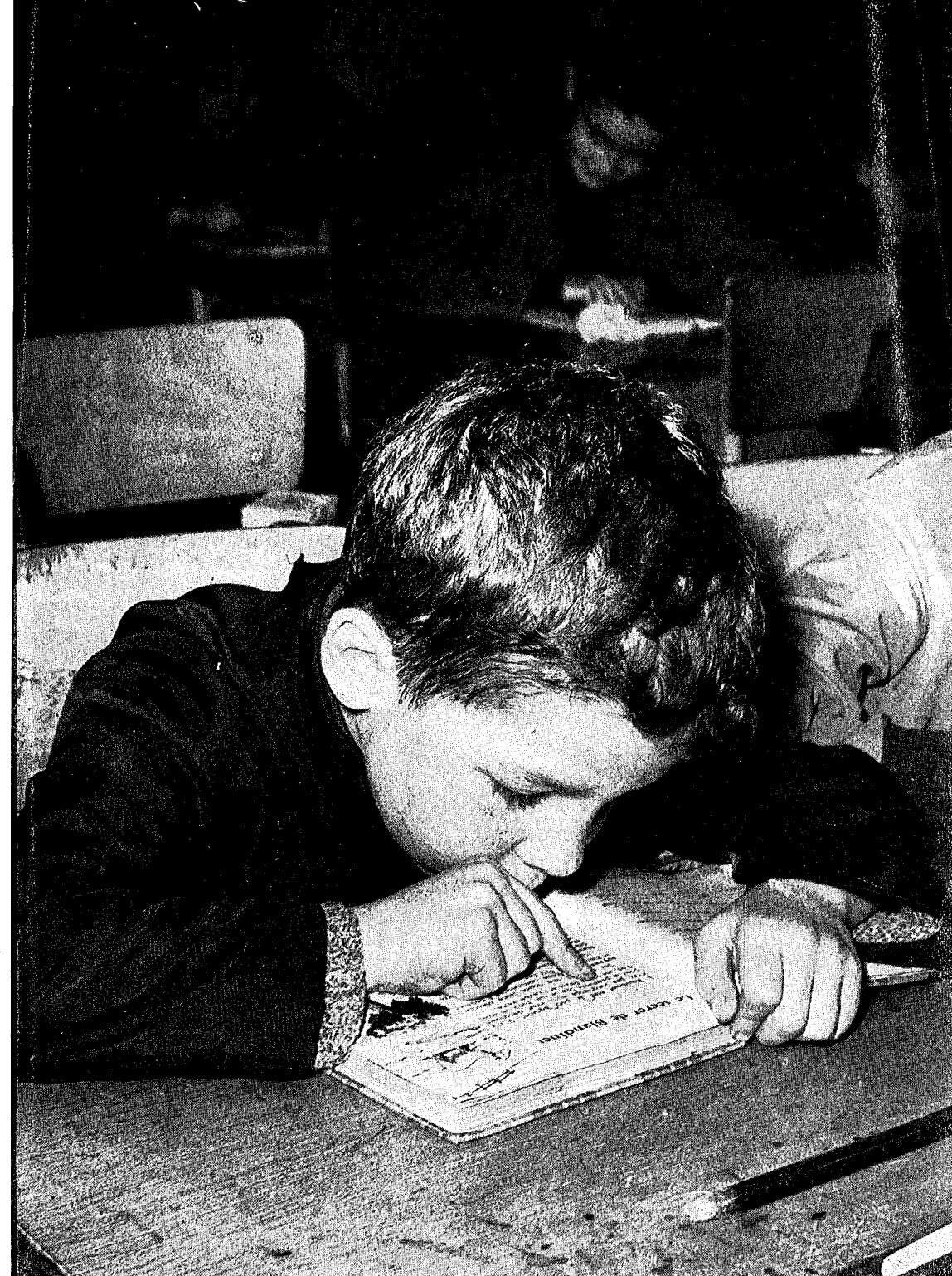
Qu'une machine en rodage ne tourne pas rond, rien de très étonnant, et les difficultés nées de la « Rosière » et du « Lutrin » n'auraient pas dû troubler outre mesure la marche d'une Institution dirigée avec prudence et clairvoyance.

Voici, d'après un rapport d'inspecteur, la situation de la Maison, pour l'année scolaire 1869-1870 :

« 177 élèves payants, 10 gratuits, 64 pensionnaires. Le Frère Clémentin a obtenu la Mention Honorable. Note d'ensemble : Très Bien. »

En dépit de ce témoignage de satisfaction, un réel **fléchissement** commence dès 1868-1869. Il s'accuse l'année suivante, pour aboutir, en 1870-1871, à une chute verticale : peu d'élèves, une quinzaine d'internes, un personnel réduit à trois maîtres.

Les dates ci-dessus évoquent naturellement une cause de décadence indépendante de la volonté du corps professoral de « Saint-Louis » : la guerre franco-allemande, qui amène les Prussiens aux frontières de la Bretagne et réduit le taux de la fréquentation scolaire.



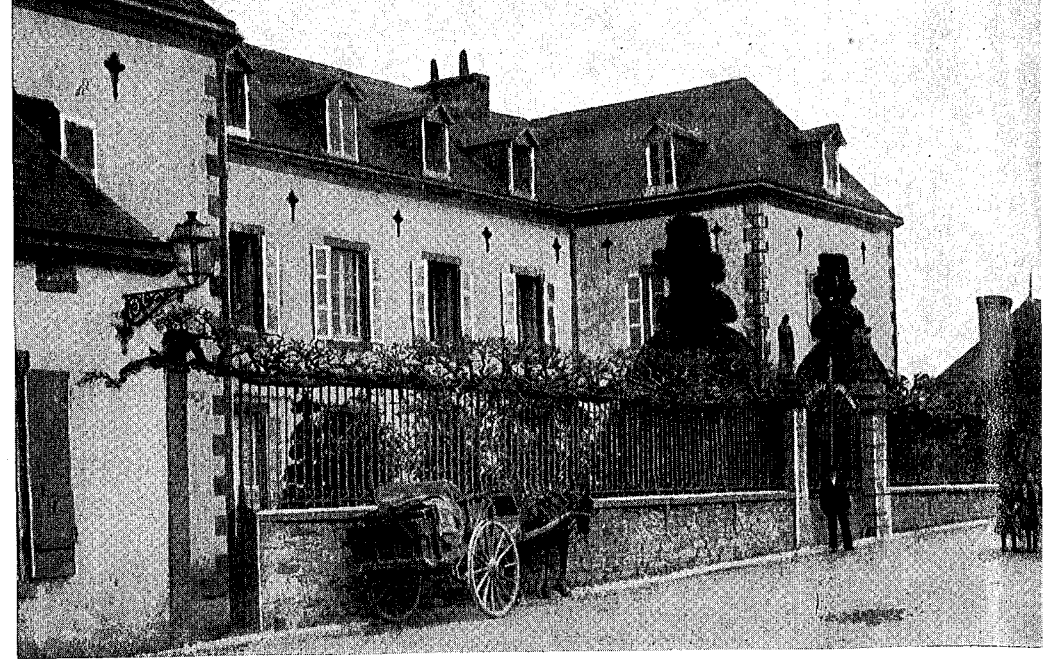
1870-1871 : « l'année terrible » ! L'expression s'applique bien au Pensionnat de Châteaulin. Les choses y vont si mal qu'à un certain moment l'œuvre menace de sombrer « corps et biens ».

Le Frère Clémentin se débat au milieu de **difficultés financières** inextricables. Fin 1871, il lui reste encore à solder plus de la moitié des 100 000 francs auxquels s'élèvent les frais de construction et d'équipement de la Maison. Prêteurs et fournisseurs perdent patience, s'inquiètent de l'avenir et réclament leur dû.

Les Frères vivent dans la gêne : 127 francs en caisse, un certain jour... Force leur est de s'adresser à la Maison-Mère. Mais celle-ci ne dispose elle-même que de maigres ressources.

A peine sortie du port, l'Institution « Saint-Louis » est malmenée durement par la tempête, à la satisfaction de ses adversaires. Pour sauver le navire en détresse et le remettre dans la bonne voie, un changement de pilote s'impose. La relève s'effectue au terme de l'année scolaire 1870-1871.

Pilleurs d'épaves qui guettiez l'heure du naufrage, vous pouvez rentrez chez vous ! Le partage du butin n'est pas pour aujourd'hui..., ni pour demain !



Dans ce pays où, s'il faut en croire La Fontaine,
les charretiers jadis s'embourbaient
on ne s'est pas vite résigné à dire adieu aux « voyages lents »
et l'on appréciera encore longtemps
« Les détours imprévus des pentes variées...
L'espoir d'arriver tard en un sauvage (?) lieu ».

2^e partie

AU TEMPS DU FRÈRE CALIXTE

1. - En vertu de la sainte obéissance

Vers la fin du Second Empire, près de l'un des plus riches « musées en plein vent de la sculpture bretonne », trois Frères de Ploërmel tiennent l'école communale de Saint-Thégonnec.

Ecole de moyenne importance : deux classes, 180 élèves. La dirige depuis 1868, le **Frère Calixte Lamandé**. « Très bien pour tout », d'après un rapport d'inspecteur.

Cet instituteur congréganiste vit le jour à **Spézet**, le 15 avril 1835. Spézet : un de ces coins de la Bretagne intérieure où les familles sont nombreuses, les caractères indépendants, les traditions religieuses jalousement gardées, les avantages de l'instruction profane inégalement appréciés.

Pierre Lamandé grandit dans une atmosphère sérieuse et mène cette existence calme et laborieuse des familles rurales dont seuls les offices de l'Eglise, les pardons, les foires, viennent rompre la monotonie.

Fin 1852, arrive dans la Commune un jeune Frère de vingt et un ans. Assez peu de succès : une trentaine d'élèves. Il s'en ira au bout de deux ans. Mais il semble que son bref séjour ait suffi pour éveiller des désirs de vocation chez Pierre Lamandé.

Ce dernier débarque à **Ploërmel**, au mois d'août 1854. 230 Frères et jeunes gens peuplent la Maison-Mère. La chapelle s'achève. Le « Père » de la Mennais arrive au crépuscule d'une vie de travaux et de luttas qui l'ont fortement marqué au physique, mais le regard n'a rien perdu de sa lumière ni de sa vivacité.

A la Saint-Joseph 1855, Pierre Lamandé devient le Frère Calixte-Marie. Au Noviciat, la générosité de ses vingt ans assoit sur un fondement déjà solide les prémices de la vie religieuse, pendant qu'il développe une instruction générale, demeurée jusque-là au stade élémentaire.

Après un séjour à Ploërmel, qui ne semble pas excéder un an, il part pour **Saint-Thégonnec**. Il fera ses premières armes sous l'égide d'un homme d'autorité et d'un bon classier : le Frère Casimir Le Hénaff.

Un éducateur s'attache, d'ordinaire, au poste où s'écoula sa « lune de miel ». Il est permis de supposer que ce n'est pas sans serrement de cœur que le Frère Calixte rejoint **Paramé**, en 1858.

« La bonté, l'affabilité, la simplicité du vénérable Frère Calixte, en même temps que le charme de sa conversation ont laissé dans tous les cœurs un souvenir ineffaçable. »

(Abbé Cloastre, aumônier de « Saint-Louis », à la première fête de l'Amicale des Anciens Elèves, mai 1901.)



La Côte d'Emeraude ne le garde qu'un an. En 1859, on lui confie la première classe de l'important pensionnat annexé à la Maison-Mère. Il retrouve à **Ploërmel** des figures aimées et d'excellents professeurs.

« Lampe ardente et brillante », le Fondateur sent ses réserves d'huile baisser sans rémission. Il s'éteindra au lendemain de Noël 1860. A cette époque, le Frère Calixte ne sera plus dans la Maison.

Nanti du Brevet de Capacité, il est parti, au mois d'août, prendre la direction d'une école à deux classes, à **Bouvron**, dans l'Arrondissement de Châteaubriant.

« Assez capable, zélé, estimé, très doux. » Tel le juge, à 27 ans, l'un de ses supérieurs civils.

Le dernier trait vaut d'être souligné. N'explique-t-il pas l'attraction exercée, tout au long de sa vie, par « le bon, le sympathique Frère Calixte » ?

On comprend que Bouvron déplore son départ, en 1868, pour Saint-Thégonnec. Quant à lui, les regrets de la séparation s'atténuent à la pensée de revoir, après une absence de dix ans, un poste où il espère fixer sa tente pour une longue période.

Survient « l'année terrible », désastreuse pour la France, pénible pour tous, fatale à certains Etablissements scolaires...

Tandis que la vie reprend, peu à peu, un cours normal, fin août 1871, le Directeur de Saint-Thégonnec se voit charger d'une mission imprévue : **relever de ses ruines « Saint-Louis » de Châteaullin**.

De son propre aveu, il ne s'y rend qu'« en vertu de la sainte obéissance... »

Il lui suffit de mettre les pieds dans la Maison pour réaliser que ses craintes n'étaient pas superflues. Capitaux et intérêts à rembourser ou à payer représentent 65 000 francs ! Sans parler d'autres dettes. Discrètes pendant la guerre, les doléances de certains créanciers se font plus brutales.

Conformément à la règle des hommes d'action : « Ne cherchez pas à qui la faute, l'essentiel est de trouver une solution », il se met à l'œuvre et, avec l'aide de l'Econome général de l'Institut, clarifie de son mieux la situation financière de l'Etablissement.

Grâce à la bienveillance des diverses Autorités, la classe reprend dès le 11 septembre : il faut gagner son pain et couper court aux médisances qui prétendent « Saint-Louis » sur le point de passer de vie à trépas.

Le premier mois : 7 internes et 39 externes ! On devine de quel œil angoissé le Directeur et ses 5 adjoints dénombrent le petit troupeau. Le Conseil Départemental — ô amère dérision ! — autorise le « sieur Lamandé à recevoir 270 internes », comme son prédécesseur.

Une chose console les Frères : un net revirement chez une large fraction du public, revirement qui se traduit par ces chiffres :

106 internes et 68 externes au premier de l'an 1872 ;

130 internes et 90 externes à la fin de l'année scolaire.

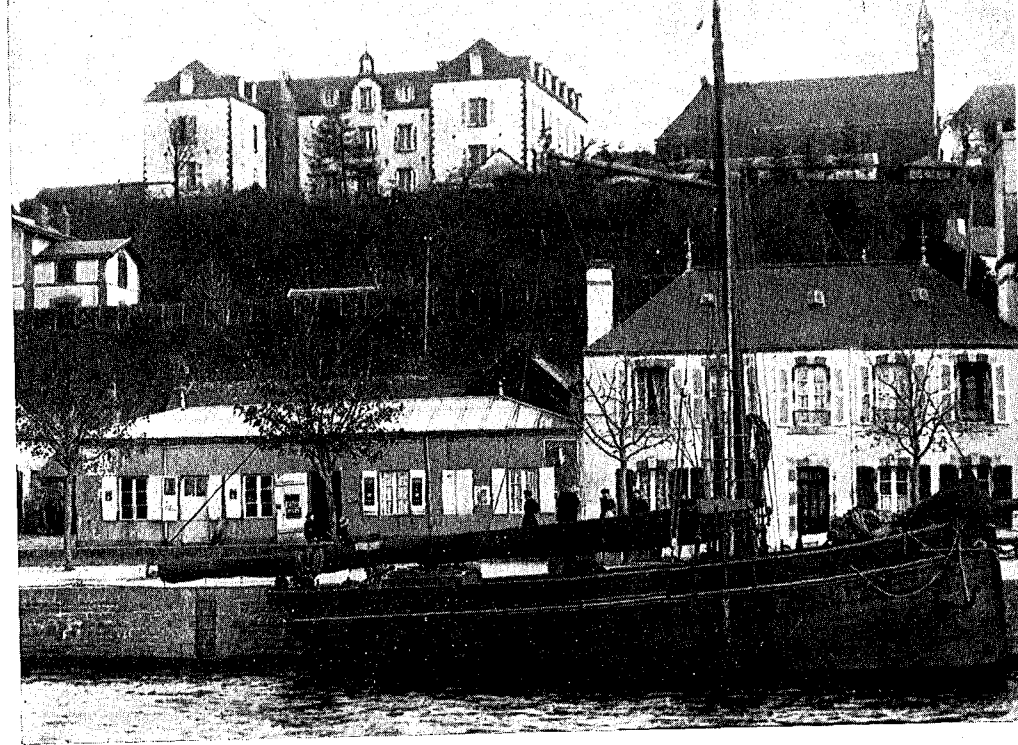
Tandis que s'accélère la remontée de « Saint-Louis », survient une contrariété au sujet de « la Rosière » dont un imprimeur besogneux de la ville se prétend co-propriétaire. Force est de le désintéresser.

Une épine de moins au pied du Frère Calixte. Il lui en restera d'autres à extraire, moins douloureuses toutefois.

Le 31 mars 1875, on le verra sortir de la Boucherie Miossec, le sourire aux lèvres, et remonter la Grand'Rue d'un pas alerte : le restaurateur, le second fondateur de « Saint-Louis », viendra d'acquitter la dernière dette de la Maison !

2. - Aménagements et constructions

Bien reprise en main, l'Institution Saint-Louis va, au fil des années, progresser lentement, mais sûrement. Econome avisé, le Frère Calixte gère le temporel de la Maison sans lésinerie ni folle imprudence.



Comme après la tempête le marin a la joie de toucher le port, Heureuse qui cherche une trêve à ses luttes dans le calme de la « maison de Dieu ». (C'est en 1888 que la chapelle de St-Louis est venue s'ajouter au bâtiment scolaire.)

Homme de goût, il tient à ce que la colline de Kerstrat ajoute un élément de beauté à la « Suisse Bretonne » du Val inférieur de l'Aulne. Il aménage le « méchant terrain » de la **Rosière** et note, pour 1872, au registre des Annales : « Environ 150 arbres furent plantés cette année-là ».

Parmi ces arbres, beaucoup de résineux et davantage encore de pommiers. Entourés de soins jaloux, ces pommiers fourniront, non ce breuvage pénitentiel que l'on servait jadis à Landévennec au cours du carême, mais « la blonde liqueur qui vaut son pesant d'or », chantée par un enfant du pays, Frédéric Le Guyader.

Assez fréquemment, les Frères de Ploërmel entrent au Noviciat, la chaussure marquée par la glèbe natale d'une empreinte indélébile. Par atavisme, ils porteront aux choses de la terre un vif intérêt.

En 1875, « Saint-Louis » achète « douze lits de fer, un harmonium, une vache ». A l'intention de la brave bête encornée, chef de file d'une

série d'animaux plus ou moins utiles dans un pensionnat, s'édifie une **ferme miniature**, le long de la vieille route de Pleyben.

Guère d'année qui ne soit marquée par un effort particulier pour l'entretien de la Maison, l'amélioration du mobilier, l'érection de dépendances que l'on affuble d'un nom plus ou moins poétique, mais qui rappellent tous les jours à l'homme l'humilité de sa condition.

En août 1893, **Mgr Valteau**, Evêque de Quimper, passe à « Saint-Louis ». A l'issue de sa visite : « Ce que j'ai trouvé de charmant c'est la propreté et la grandeur des dortoirs et des réfectoires. Je félicite les Frères d'avoir su réunir, pour la santé et la commodité de leurs élèves, tant de précieux aménagements ».

Mais l'œuvre maîtresse du directorat du Frère Calixte, demeure la construction de ce qui constitue le centre vital d'une maison d'éducation chrétienne : **la chapelle**.

Dans les débuts, l'oratoire se situe au sous-sol de la branche nord de l'H que dessine l'Etablissement. De l'obscurité, du mystère à volonté, quant à l'air et à l'espace...

Vers 1875, le nombre des internes dépasse 200 ; on envisage une **Aumônerie**. Dix ans plus tard, un gonflement encore plus considérable des effectifs ne permet plus de différer la construction d'une chapelle indépendante de la Maison principale.

Le **Frère Edme**, Assistant général, dresse les plans. Début 1887, un entrepreneur local, M. Hippolyte Le Bihan, met pioche en terre. Le gros œuvre devrait être terminé pour la Saint-Jean.

Le dimanche 20 mars, Châteaulin inaugure en grande pompe l'installation d'éclairage électrique qui place la sous-préfecture au troisième rang des « villes-lumière » de France.

Le lendemain, M. l'abbé Quéré, Curé-Archiprêtre, bénit la première pierre d'une colonne située à droite du chœur.

Les amateurs de symbolisme rapprocheront les deux événements...

Fin juin, la charpente s'achève. En juillet, un spécialiste de Quimper monte le clocher et son élégante petite flèche. Puis mobilier et statues prennent place à l'intérieur. Coût de l'édifice : 28 000 francs.

En mai, Mgr Nouvel de la Flèche a nommé aumônier de l'Etablissement **M. l'abbé Bohec**, vicaire à Clédén-Poher. Il logera dans une maison sise dans la Grand'Rue, plus bas que la Croix de Mission.

Reste au Frère Calixte à entreprendre les démarches exigées par le régime concordataire pour obtenir le « nihil obstat » gouvernemental. Faites à la Cure, à la Mairie, au Ministère des Cultes, ces démarches s'étaleront sur une année.

Le 16 août 1888, paraît le décret libérateur, daté de Fontainebleau et signé du **Président Sadi-Carnot**.

Dans la nuit du dimanche au lundi 5 novembre, le Frère Calixte ne réussit pas à trouver le sommeil : la pluie bat les carreaux de sa chambre, le vent tourmente les arbres de la cour et secoue méchamment les guirlandes accrochées aux murs de la maison et de la chapelle que **Mgr Lamarche**, nouvel Evêque du diocèse, doit bénir le lendemain.

Dix heures : les yeux des élèves, de leurs parents, des Frères, d'une centaine d'ecclésiastiques, massés devant la grille de « Saint-Louis », se tournent vers le bas de la Grand'Rue : Monseigneur arrive !

Le **Frère Cyprien**, Supérieur Général, le Frère Calixte, M. l'Aumônier, les personnalités présentent leurs respects au Prélat. La fanfare municipale lui souhaite la bienvenue. Un élève, légèrement ému, lui adresse un « gracieux compliment ».

L'heure presse, le temps menace ; les rites de la bénédiction ne traînent pas. Au cours de la messe basse, célébrée par le Curé de Lannion, la Chorale se fait entendre. Puis Monseigneur se dirige vers la cloche, toute pimpante entre M. Masson et Mlle Halléguen, ses parrain et marraine. Salut et Te Deum mettent le point final aux cérémonies religieuses.

Suit un banquet où — cela va de soi — « règne la plus franche cordialité » « **M. Corentin Halléguen**, maire de Châteaulin, siège à la table d'honneur.

Le Frère Calixte brosse l'historique de la Maison et adresse des remerciements à qui de droit. Mgr Lamarche félicite à son tour et assure tous les convives de sa sollicitude pastorale.

L'on se sépare vers le milieu de l'après-midi. La pluie tombe toujours. Symbole, affirment les optimistes, des faveurs célestes auxquelles, désormais, la nouvelle chapelle servira de relais.

3. - « Dieu premier servi »

Pourvue de compléments jugés nécessaires, la chapelle de « Saint-Louis » ne jouera qu'un rôle très épisodique dans la vie spirituelle de la région.

Il n'en sera pas de même pour les hôtes d'une Maison qui constitue une communauté distincte dans la paroisse placée sous le double patronage de Notre Dame et de Saint Idunet.

« Une chapelle, surtout quand elle est belle et réussie, comme celle de Châteaulin, aide puissamment au bien dans une maison d'éducation », assure la « Semaine religieuse » de Quimper, dans sa relation de la fête du 5 novembre 1888.

« Et même plus tard, quand, oublieux de leurs devoirs de chrétiens et infidèles à leurs promesses, les élèves se retrouvent dans leur ancienne chapelle, ils tombent à genoux... Une voix, bien connue jadis, les invite au retour, et, pressés par ces chers souvenirs, ils se relèvent déjà meilleurs. »

« Souvenirs » des élans de ferveur éprouvés au cours de la messe sur semaine et surtout de la grand-messe dominicale ;

« Souvenir » des lumières reçues, le jeudi et le dimanche, pendant les instructions, les conférences et les catéchismes de M. l'Aumônier ;

« Souvenir » des luttes et des défaites de l'adolescence, des fardeaux déposés et des directives sollicitées au tribunal de la pénitence ;

« Souvenir » des retraites : celle de la rentrée, le meilleur des tremplins pour l'année scolaire qui débute ; celle de la Première Communion surtout, pieuse, recueillie, dont le couronnement faisait passer sur « Saint-Louis » une vision du Ciel, émouvante et pittoresque.

Romantisme ? Rêverie sentimentale ? En 1946, se présente au bureau du Frère Directeur un vieil artisan d'une commune environnante :

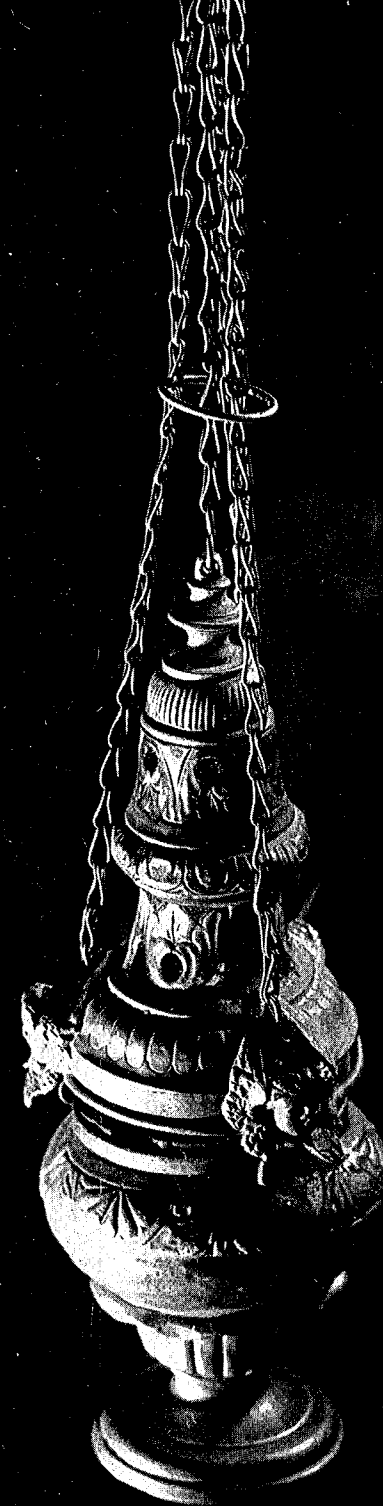
« Je n'ai pu venir, cette année, à la fête des Anciens, mais je tiens à faire visite à ma vieille école et je vous prie de m'autoriser à continuer une pratique que j'accomplis depuis longtemps. Je viens à Châteaulin pour les grandes foires. Mes affaires terminées, je monte la Grand'Rue. J'entre dans la chapelle et je m'agenouille à la place que j'occupais étant pensionnaire et, quand j'ai passé quelques instants là, je m'en retourne le cœur en paix... »

Mais si la chapelle constitue un cadre privilégié pour la formation religieuse, celle-ci s'effectue à travers toutes les activités scolaires, même celles qui revêtent, de prime abord, un caractère profane.

Y contribuent, sans doute, pensées morales, catéchismes, décoration des locaux, mais aussi l'ambiance générale, le respect de la hiérarchie des valeurs, « l'orientation » de l'enseignement.

L'emploi comme livre de lecture des « **Devoirs du Chrétien** » — qui étonnerait aujourd'hui — révèle le souci de tout présenter à l'enfant sous un éclairage unique.

« Eh quoi ! s'écrit Mgr Dupanloup, nous méprise-t-on assez pour se figurer que nous ouvrirons des écoles chrétiennes qui ne produiraient pas de chrétiens ? »



produit des chrétiens dignes de ce nom, des militants laïcs, des volontaires. Sur ce point, l'Institution Saint-Louis a-t-elle rempli sa mission, taires pour les dures tâches apostoliques ?

A la fête de l'Amicale 1902, **M. Le Roy**, curé de Châteaulin, déclare :

« Je veux que le Frère Calixte entende de mes lèvres l'hommage de reconnaissance de tous mes confrères du sacerdoce que Dieu a placés dans cette région. C'est à votre formation que plusieurs anciens élèves doivent l'honneur d'une vocation sacerdotale.

« Mais, de plus, vous avez si bien su inspirer à vos écoliers d'autrefois l'amour du prêtre que, quand le Recteur rencontre sur sa paroisse un visage ami et souriant, une main qui s'ouvre pour serrer la sienne et un bras pour l'aider à faire le bien, il n'a pas besoin d'un autre signe pour savoir que ce chrétien fidèle et fervent est sorti de « Saint-Louis ».

L'ami du prêtre, le Frère Calixte le fut toute sa vie. Les ecclésiastiques, de passage en ville, savent qu'ils trouveront sur la colline de Kerstrat accueil empressé et table ouverte.

A la bénédiction de la chapelle on en compte 108 ! nombre considérable, étant donné la difficulté des communications à l'époque.

Une statistique, établie pendant la guerre 1914-1918, mentionne 60 prêtres vivants qui, à « Saint-Louis », commencèrent leurs études et reçurent des rudiments de latin, soit du Directeur, soit de l'Aumônier.

A la Sainte-Anne 1959, le **Père Joseph Le Jollec**, s. j., dont le zèle véhément remua le Diocèse un demi-siècle durant, célèbre à Lothey ses Noces de Diamant. Et le jubilaire de déclarer :

« C'est à « Saint-Louis » que le Ciel m'a communiqué les premiers appels de la vocation sacerdotale qui s'est développée sous l'influence des Frères Calixte, Ancillin, Gélén, pour éclore sous la direction de l'abbé Bohec, aumônier. »

Assistant général de la Congrégation de Picpus, le **Père Pascal Piriou** s'excuse de ne pouvoir se rendre à la réunion de l'Amicale 1952 :

« L'éloignement du temps et de l'espace ne peut faire oublier les années de notre jeunesse pendant lesquelles nous avons reçu là-haut, sur la butte qui domine notre bonne ville, une parfaite éducation, qui a eu tant d'influence sur notre avenir.

« Pour ma part, c'est là, sans nul doute, que j'ai trouvé ma vocation. L'exemple de la piété, de l'esprit de devoir, de la conduite de ces excellents fils de Jean-Marie de la Mennais a été contagieux pour moi, et je me rappelle que, vers l'âge de dix ans, je disais avec une assurance qui m'étonne aujourd'hui : « Plus tard, je serai prêtre et missionnaire ! »

4. - « Tant qu'on n'a pas tout donné... »

« **Missionnaire** » ! Bon nombre d'anciens élèves de « Saint-Louis » se sentent attirés par cette vocation. Le fait se vérifie pour les Frères enseignants comme pour les prêtres.

La plupart de ceux-ci, toutefois, travaillent, dans les rangs du clergé diocésain, à maintenir, à développer cette vie chrétienne authentique sans laquelle les vocations apostoliques ne sauraient éclore.

Yves Le Jollec, de Lothey, et **Yves Perrot**, de Châteaulin, exercent leur ministère à Quimper, le premier à la paroisse Saint-Mathieu, le second à l'Evêché. **François Louarn**, de Gouézec, et **Jean Moré**, de Dinéault, finissent curés-archiprêtres, l'un de Quimperlé, l'autre de Châteaulin.

Que de vies brûlées au service des âmes, dans des postes plus modestes ! L'esprit surnaturel, la force de caractère de ces « curés de campagne » peuvent, d'ordinaire, passer inaperçus, mais que l'occasion se présente et leur courage se manifestera au grand jour.

Au mois d'août 1944, en Maine-et-Loire, l'abbé **François Le Jollec** dégage, au péril de sa vie, quatre personnes qui se sont fourvoyées dans un champ de mines. Deux ans plus tard, dans des circonstances analogues, il renouvelle son exploit.

Son audace lui coûte cher, cette fois : le corps criblé d'une trentaine d'éclats, il reste allongé six heures dans le « champ maudit ». Finalement, il s'en tirera avec une jambe en moins, un bras paralysé, un œil et une oreille hors d'usage.

Sans vouloir établir un classement des travaux, des vertus et des mérites, les **missionnaires** occupent, parmi les ouvriers apostoliques, une place capitale. De nos jours encore, leur choix implique une forte dose de générosité.

Jadis, cette générosité confinait à l'héroïsme, quand elle supposait l'acceptation d'une mort probable à brève échéance, comme ce fut le cas de deux jeunes religieux, tous deux originaires de Dinéault.

Yves Riou fréquente « Saint-Louis » au lendemain de la guerre de 1870, se fait Spiritain, part pour l'**Afrique Orientale**. A peine au travail, il tombe gravement malade. Un Arabe recueille son dernier soupir et, avec l'aide de quelques Noirs, lui assure une sépulture décente.

Peu après, Mgr de Courmont et le Père Le Roy viennent bénir la tombe et y planter une croix. Ils la trouvent propre et fraîche au milieu des grandes herbes.

— C'est toi qui as entretenu cette tombe ? », demandent-ils à leur guide.

— Non, un lion..., un lion que j'ai vu venir régulièrement se coucher là, comme pour garder les restes du saint... »

Quittons les feux de l'Equateur pour les neiges du pôle.

En 1911, le **Père Guillaume Le Roux**, qui fut à « Saint-Louis » de 1895 à 1898, quitte le scolasticat O.M.I. de Liège pour le **Haut-Mackenzie**.

En octobre 1913, en compagnie du Père Rouvière, il part pour les rivages de l'Océan Glacial. Douze jours de chemin de croix. En butte à la méfiance et à l'hostilité des Esquimaux, nos deux chasseurs d'âmes rebroussement chemin.

Dans la « terre stérile », ils souffrent le martyre : plusieurs dizaines de degrés en-dessous de zéro. Rien pour s'abriter ni se chauffer.

Pire. Quelques lieues parcourues, les rejoignent deux Esquimaux peu rassurants. On fait route ensemble, passe la nuit dans le même iglou. Le cinquième jour, la tempête se déchaîne. Voici notre heure ! pensent les sauvages.

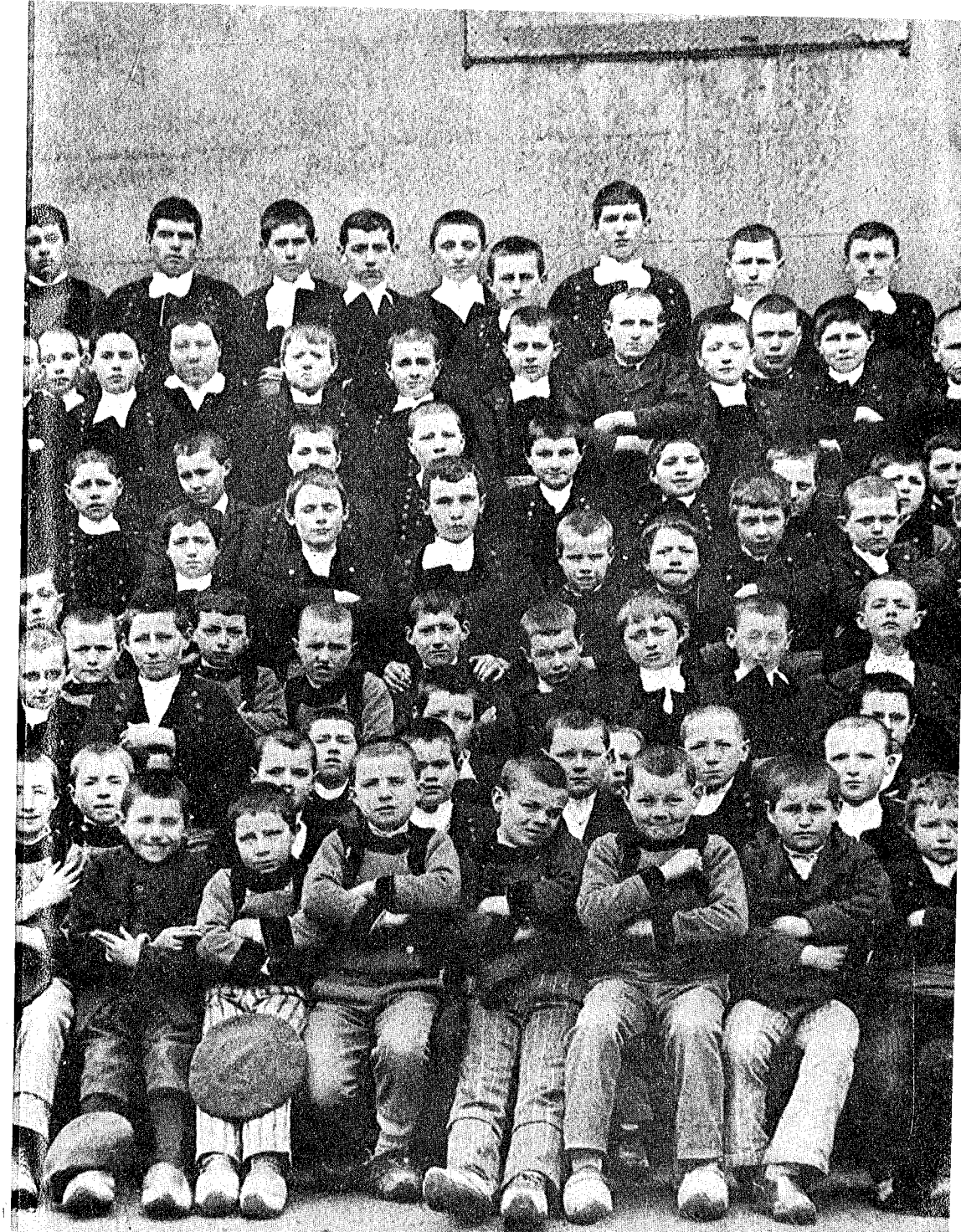
L'un d'eux reste un peu en arrière, bondit sur le Père Le Roux, lui plante dans le dos son grand coutelas. C'est le signal d'un horrible massacre où des balles de carabine et le fer d'une cognée complètent l'œuvre de la lame d'acier.

Dernier acte des immolations rituelles commandées par les « esprits mauvais » : la manducation du foie des victimes. Puis les deux assassins s'éloignent avec les dépouilles des missionnaires.

La neige bientôt recouvrira les deux cadavres mutilés auprès desquels quatre chiens monteront une garde fidèle...

Ceci se passait vers la Toussaint 1913. Le Père Le Roux avait 29 ans et son confrère 32.

Si le sang des jeunes martyrs est une semence de chrétiens, la sueur et les fatigues des dévouements de longue durée doivent avoir la même efficacité surnaturelle.



Sympathiques tout de même
— malgré leurs crânes tondus —
ces petits glaziks et rouziks de 1900
et... foncièrement sérieux.
Mais où sont les visages et... les sabots d'anté

L'année où Guillaume Le Roux s'embarquait pour le Canada, un autre Oblat, **Louis Perrot**, de Châteaulin, mettait le cap sur **Ceylan**. N'y serait-il pas encore ?

Deux ans plus tôt, tandis que l'abbé **Germain Cozien**, professeur au Grand Séminaire de Quimper, rejoignait la Communauté bénédictine de l'île de Wight, dont il deviendra le Supérieur et qu'il ramènera à Solesmes au lendemain de la Première Guerre Mondiale, le Spiritain **Pierre Gourtay** quitte l'abbaye de Langonnet pour le **Gabon**.

En 1919, il fait voile pour la Réunion, où il mène une lutte incessante contre le démon et ses complices : les hommes, les cyclones et les tremblements de terre.

En 1933, repassé l'Equateur, il part pour la Guyane, en qualité de Vicaire Apostolique. Un travail délicat l'y attend qu'il poursuivra jusqu'à l'épuisement de ses forces, pendant une dizaine d'années.

Un beau type, un type classique de missionnaire, de ces chrétiens en profondeur et en plénitude que guide le principe : « Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné ! »



ONT EU LA CHARGE SPIRITUELLE DE « SAINT-LOUIS » :

1887-1892	MM. les Abbés	BOHEC
1892-1892		CORRE
1892-1894		GOASVEN
1894-1899		LE MEUR
1899-1908		CLOASTRE
1908-1916		Jean KERJEAN
1916-1919		Gustave BOSSU
1919-1919		Yves CUILANDRE
1919-1919		Louis-Marie COM
1919-1929		Auguste MORVAN
1929-1930		Stanislas CONSEIL
1930-1934		François KERVILLEC
1934-1938		Yves BRANELLEC
1938-1947		Pierre BATANY
1947-1952		Hippolyte BOULC'H
1952-1960		Michel GORREC
1960-1964		Joseph JÉZÉQUEL
1964-....		François Kerdilès

5. - La gent écolière

Pendant les trois dernières décades du 19^e siècle, la moyenne des effectifs se situe entre 250 et 260. Maximum : 345 en 1875-76. Minimum : 184 en 1881-82. (Cf. graphique page 37.)

Le parallélisme de la courbe d'ensemble et de la courbe des internes frappe au premier abord. Sans s'y opposer, celle des externes évolue de façon plus libre.

Toutes trois accusent deux chutes sensibles : l'une brutale, mais de courte durée, après 1880 ; la seconde, moins nette, mais plus prolongée, une dizaine d'année plus tard.

La cause ? L'ouverture d'écoles libres dans les environs, mais surtout la multiplication rapide des écoles publiques gratuites, grâce au zèle des fonctionnaires « républicains » et aux subsides de l'Etat.

En 1850, l'arrondissement de Châteaulin scolarise 1 400 garçons. En 1900, ses 65 communes seront pourvues de 151 écoles laïques. Pour la seule période janvier 1882 à août 1883, 16 d'entre elles construisent, 5 réparent, 23 établissent des dossiers.

En août 1896, lors du passage de **Félix Faure** dans la bonne ville de Pleyben, **M. Le Borgne**, député-maire, pourra déclarer au Chef de l'Etat :

« Nos écoles sont belles et prospères. Il y a 25 ans, la Commune avait un instituteur et une institutrice, avec 100 à 150 élèves ; aujourd'hui, nous avons 5 écoles de garçons et 5 écoles de filles, avec 12 instituteurs et 11 institutrices, et près de mille élèves. »

Après avoir largement dépassé le tiers de l'effectif total de « Saint-Louis », entre 1872 et 1880, culminé à 135 en 1875, le chiffre des **externes** ne retrouvera cette proportion initiale qu'à la fin du siècle. Entre-temps, il descendra à 19 % en 1885, à 46 unités en 1892-93.

La plupart des externes proviennent de Châteaulin. Toutefois, la majorité des garçons de la ville fréquente l'école publique. Celle-ci compte 280 élèves lors de l'inauguration de ses nouveaux bâtiments au mois de juillet 1883.

Protection des autorités officielles, mentalité conformiste des serveurs de l'Etat, influence des instituteurs qui se mêlent de près à la vie et aux activités de la cité, expliquent cette prépondérance locale par rapport à un Etablissement congréganiste qui, d'autre part, n'accorde la gratuité de l'instruction qu'à titre exceptionnel.

Il est vrai que ses tarifs n'ont rien de prohibitif. La rétribution mensuelle va de 1,50 franc à 5 francs. Les notes, pour toute l'année oscillent entre 25 et 60 francs, à moins qu'on ne prenne régulièrement des leçons particulières qui feront doubler ou tripler le total.

Dans les effectifs de « Saint-Louis », les **internes** se taillent la part du lion. De ce fait découlent l'organisation de la Maison, la distribution des locaux, l'orientation des programmes, l'atmosphère générale.

Ces internes proviennent d'une cinquantaine de paroisses, compte tenu seulement de celles qui peuvent revendiquer deux présences simultanées.

De loin en tête, **Pleyben**, avec une moyenne de 18 représentants. Puis, avec des moyennes allant de 12 à 8 : **Dinéault, Plomodiern, Saint-Ségat, Cast, Châteaulin, Lopérec, Saint-Coultz, Lothey.**

Les « pensionnaires » proprement dits, ne constituent qu'une faible minorité : 6 % dans les débuts ; 8 % en 1875 ; 14 % en 1880 ; 13 % en 1890. Deux douzaines dans les meilleures années.

Commensaux des Frères, ils paient 30 ou 35 F. par mois. Soit, tous frais compris, de 300 à 400 F. par an.

Les « chambristes » versent 7 F. par mois pour l'instruction, le lit, le trempage de la soupe ; 10 F. s'ils prennent le café le matin. S'y ajoute, pendant le carême, un kilo de beurre estimé 2,50 F.

C'est dire que pour une centaine de francs par an, leurs familles se trouveront quittes envers l'Etablissement.

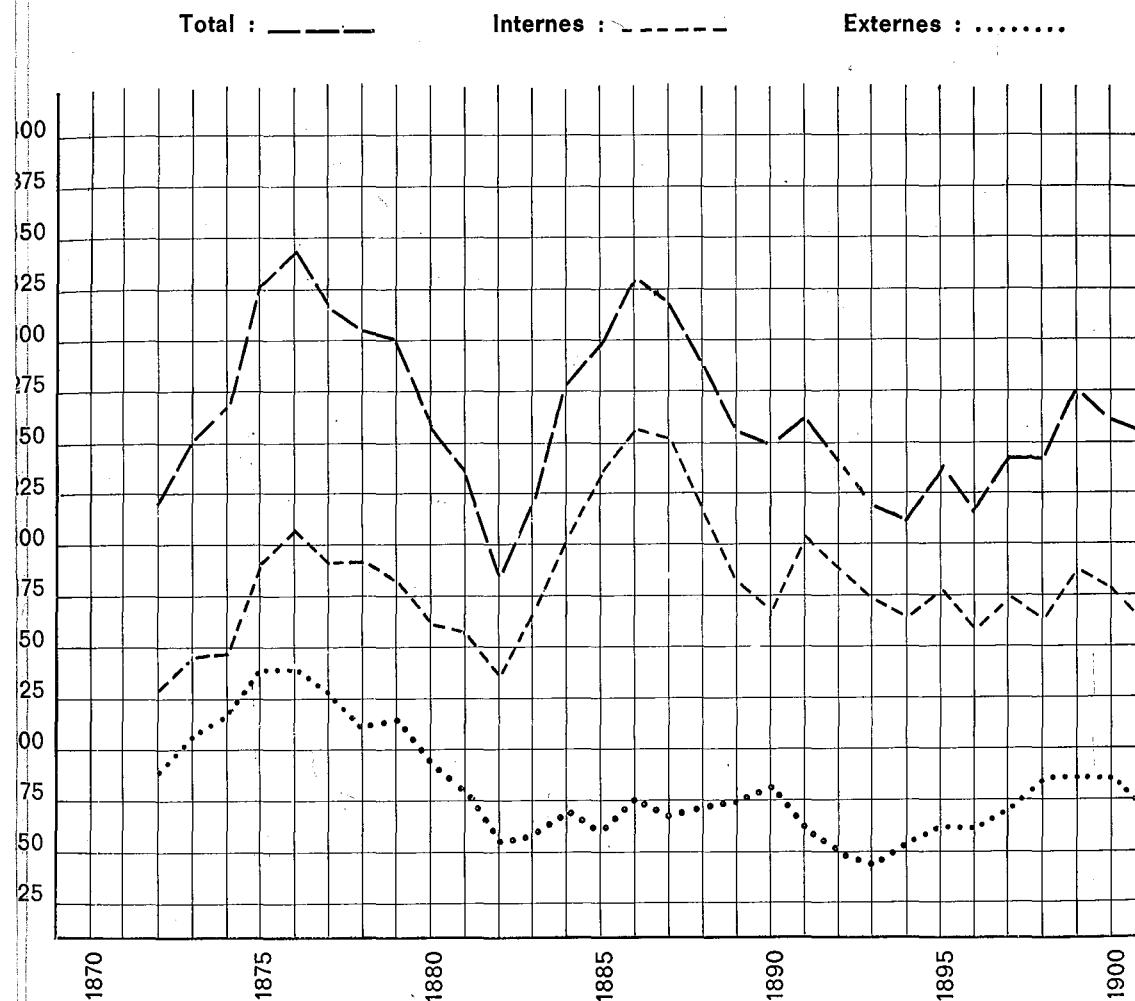
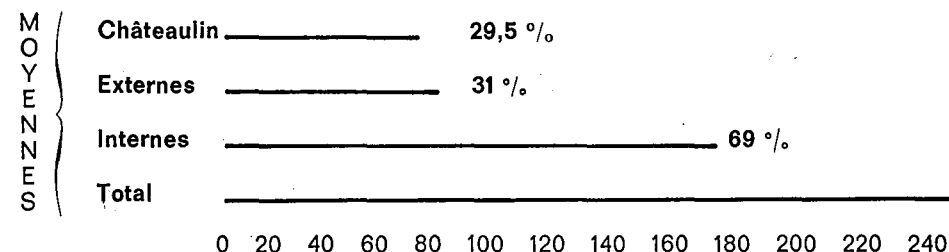
Est-ce à dire qu'un tel régime soit l'idéal ? Certes, non. Jusqu'à l'édification de la chapelle, les chambristes s'entassaient dans le réfectoire côté cour. Leurs provisions se renouvellent à l'occasion des foires ou des marchés hebdomadaires.

De sorte qu'au lendemain des jours de ravitaillement, il règne au sous-sol une atmosphère indéfinissable où se combinent, se heurtent, s'harmonisent tous les parfums qui se dégagent à l'entour des vergers, des caves, des garde-manger et des cuisines des fermes bretonnes...

D'un rapport d'inspecteur, daté de 1880 : « Les parents fournissent la balle d'avoine qui forme les paillasses et les traversins. L'an dernier, la récolte n'ayant pas été bonne, les lits sont plats ; les enfants ramassent toute la balle sous leur tête, de sorte que la couchette a l'air d'un plan incliné et que les pieds sont à peine couverts. »

Une catégorie d'élèves ne souffrira pas de ce manque de confort : les « demi-pensionnaires », petits « messieurs » de la ville qui passent la journée à l'école, la nuit à la maison et, moyennant des mensualités de 15 F., bénéficient des avantages de l'internat, sans en subir les inconvénients.

EFFECTIFS 1870 - 1900



Dans un pensionnat d'une certaine importance, un rôle de premier plan revient aux **surveillants** dans le domaine de l'éducation. Remplissent cette mission, à « Saint-Louis » : les **Frères Gélén Le Thomas**, de 1882 à 1910, et **Désiré Yhuel**, de 1891 à 1911.

Fin Trégorrois, éveilléur de vocations supérieures, le premier conduit d'une main ferme le groupe des Grands. Avec l'âge s'accroissent la rondeur de la personne et celle du caractère, toutes choses compatibles avec le rôle d'« éminence grise » que lui attribuent quelques-uns de ses collègues..

Chargé des petits, le second conserve de son passage dans les Dragons une allure martiale, un certain souci d'élégance, qui ne l'empêchent pas de bien remplir ses fonctions d'ange gardien. Issu de l'aristocratie rurale du pays d'Arzano, il témoigne, d'autre part, d'un goût marqué pour les choses de la Terre.

Pendant les vacances d'été, flanqué des deux responsables du Pensionnat, le Frère Calixte s'en ira, par monts et par vaux, rendre visite aux parents de ses élèves. Et partout, nos trois voyageurs recevront un accueil chaleureux, l'accueil que l'on réserve à des amis, à des membres de la famille !

6. - Des programmes sans ambition

« Les enfants qui passent dans cet Internat quatre à cinq mois d'hiver, savent lire, écrire et parler français convenablement, un peu de calcul, mais très peu d'Histoire et de Géographie.

« La première Division de l'Ecole Communale de Châteaulin est beaucoup plus forte que la classe correspondante de chez les Frères... »

Que valent ces appréciations d'un contrôleur de l'Etat, en date du 20 juin 1880 ? La suite du rapport permet d'en juger :

« Les Frères trempent la soupe aux chambriers, rien de plus, et le bouillon de cette soupe ne coûte pas cher, le canal n'étant qu'à deux pas... »

L'exagération manifeste n'empêche pas la justesse de certaines remarques. En ce qui regarde la **rentrée scolaire**, par exemple. En 1874-75, elle s'étale sur 52 jours pour les internes, 34 pour les externes ; en 1890-91, respectivement, sur 43 et 15 jours.

Cette douce anarchie gêne toute mise en train sérieuse des classes. A partir de 1897, tandis qu'après leurs six semaines de vacances, les externes continueront à rentrer vers la mi-septembre, les internes auront campos jusqu'au premier jeudi d'octobre.

Une fois entamée, l'année scolaire ne subit que de brèves coupures. Longtemps, les **congés de Noël** et de **Pâques** se réduiront à quelques jours, dans l'enseignement primaire.

Dans les débuts, « Saint-Louis » groupe ses élèves en cinq classes, au rez-de-chaussée de l'H majuscule que dessine la maison. L'accroissement des effectifs oblige à en ouvrir une autre, à l'extrémité du préau : le fameux « bidouf », à la fois Cours et Salle de dessin.

Vers la fin du siècle, la première Division de ce Cours s'installera dans le salon qui donne sur la cour d'honneur.

« Saint-Louis » inculque à sa clientèle scolaire des notions plus solides qu'étendues, avant tout pratiques. Progressivement, le primaire supérieur s'ajoutera au primaire élémentaire. **Les livres** utilisés sont ceux de l'Institut de Ploërmel, pour la plupart composés par les Frères eux-mêmes.

Les élèves se distinguent en arithmétique. Les subtilités des règles grammaticales et les fantaisies de l'orthographe d'usage leur sont familières. Au régime de trois dictées par jour, on ne saurait s'en étonner.

Héritage de Saint Jean-Baptiste de la Salle, « **les Devoirs du Chrétien** » sert de livre de lecture. Longtemps, littérature signifiera **Fables de La Fontaine** : école de bon sens où les jeunes ruraux ne se trouvent nullement dépayés.

On peut reprocher à l'enseignement son caractère trop livresque. Le **catéchisme** diocésain n'est pas la seule matière qui s'apprenne par cœur. Qu'on n'aille pas, toutefois, conclure que la mémoire est la seule faculté dont le développement préoccupe les maîtres.

Les arts n'encombrent pas les programmes, à moins que la calligraphie n'en fasse partie. Il se donne tout de même des leçons particulières de solfège et d'harmonium. Beaucoup d'élèves prennent des cours de dessin.

Pour la formation esthétique de leurs disciples, les Frères de l'époque se trouvent en général bien armés. Nous avons vu le fondateur de « Saint-Louis » lancer une Musique instrumentale et publier un livret de plain-chant.

Plus tard, le Frère Ancillin Fouquet, sous-directeur de la Maison, tiendra les orgues de Saint-Idunet, et lorsque M. René Gentric, l'un des promoteurs du Patronage « Jeanne d'Arc », ouvert en 1897, dotera l'œuvre naissante d'une fanfare, deux Frères clarinettes lui prêteront leur concours.

A ce Patronage, le théâtre est à l'honneur. Le chant aussi. On emprunte beaucoup à Botrel. Le regretté **Jean-Marie Perrot** aimera rappeler qu'en 1900, il chanta pour la première fois le « Bro goz ma Zadou », en compagnie de l'illustre barde.

Fin juillet, deux distributions de Prix se déroulent sous le préau de « Saint-Louis » ; pour la circonstance, le « bidouf » se transforme en scène de théâtre. Les garçons montent sur les planches, le matin ; les filles de la Plaine, l'après-midi.

Du rire à la première séance ; de l'émotion à la seconde. En effet, d'après un témoin :

« Comme l'on savait que les Frères ne font jamais les choses à moitié et qu'ils ont l'habitude de régaler les assistants de comédies amusantes, toutes les places étaient prises longtemps avant le moment indiqué pour le lever du rideau. »

« En toute impartialité, nous n'apprenons rien à personne en disant que les Sœurs semblent vraiment posséder seules le secret pour mener à bien une distribution de Prix. »

De telles réunions, couronnement de l'année scolaire, stimulent l'ardeur au travail, ardeur que soutiennent pendant dix mois compositions hebdomadaires, croix d'honneur, inscription sur un tableau spécial.

MANUEL PRATIQUE de Politesse Chrétienne à l'usage des enfants et des jeunes gens

INTRODUCTION

*La politesse est une certaine manière
vivre, d'agir, de parler, civile et
noble, acquise par l'usage du monde.*

*Il y a deux sortes de politesse : la poli-
tesse du cœur et la politesse d'usage. ou
extérieurement civilisée, savoir-vivre, bienséances
sociales.*

*La politesse du cœur est l'expression de
vraies qualités innées ou acquises qui nous*

Vers 1880, certains ma-
nuels, — tel ce précis de
Politesse — ne visaient
pas seulement à donner
un enseignement, mais
encore « à exercer les
jeunes à la lecture des
écritures difficiles » (Sic !)

A côté de ces moyens positifs d'émulation, il en est d'autres plus ou moins anodins. Les maîtres, en général, ne pêchent pas par excès de débonnaireté !

Les potaches réagissent, à leur manière, contre une discipline qu'ils trouvent trop rigide ou des sanctions qu'ils qualifient d'abus de pouvoir.

Au retour des beaux jours, de fervents naturalistes se font chas-
seurs de lézards, de cerfs-volants. Des cris stridents réveillent brusque-
ment des classes assoupies par des exposés ennuyeux : des grillons
séquestrés réclament la liberté, tandis que des hannetons, un fil au
derrière, explorent le plafond...

7. - Le Certificat d'Etudes sur la sellette

Un moyen d'obtenir des élèves application au travail, efforts sou-
tenus : **les examens.**

Institués sous le Second Empire par **Victor Duruy**, le **Certificat
d'Etudes Primaires** entre dans les mœurs vers 1880.

En 1883, pour la première fois, semble-t-il, les quatre Etablissements
de Châteaulin y présentent des candidats. Résultats :

Ecole publique des garçons....	21	lauréats
« Saint-Louis »	15	—
Ecole publique des filles.....	6	—
« Saint-Joseph » (La Plaine)....	16	—

L'année suivante, chez les garçons, 13 et 9 succès. Le déroulement
des épreuves soulève des critiques :

« Lundi, une joute intéressante réunissait à Châteaulin les enfants
de la ville et de la campagne. Les instituteurs endimanchés escortaient
les preux de leurs classes. Il ne s'agissait rien moins que du Certificat
d'Etudes !

« Dès le début, une véritable déception se lit sur tous les visages.
L'examen commence par une dictée pleine de mots abstraits, remplie
de métaphysique, composée d'inversions et écrite dans un style poéti-
que et élevé.

« Les maîtres sont déconcertés. Les candidats s'en aperçoivent
et perdent la confiance, garantie essentielle du succès... »

Une dizaine d'années plus tard, le Certificat sera malmené, menacé de disparition, comme le Baccalauréat, d'ailleurs ! **Sarcey** a beau jeu d'ironiser au sujet de rédactions faites pour des élèves de rhétorique ! En 1893, le **Congrès National des Instituteurs** porte un diagnostic sévère :

« La manie des concours et des parchemins est une de nos maladies nationales. La création du Certificat d'Etudes a poussé les instituteurs à consacrer la meilleure partie de leurs soins et de leurs efforts à quelques sujets d'élite, capables de leur faire honneur devant le jury, au risque de négliger les autres.

« Surtout, elle a donné aux privilégiés, une fois munis de leur certificat, des illusions fâcheuses. Un régime qui excite ainsi l'amour-propre et fait naître artificiellement des espérances irréalisables peut, une fois sur 10 000, mettre en relief un enfant d'une véritable valeur ; le plus souvent, il n'est bon qu'à semer de la graine de mécontents et de déclassés. »

Mais le C.E.P. tient bon contre toutes les attaques ! Pour l'Arrondissement de Châteaulin, une centaine de réussites en 1880 ; 400, en 1890 ; 550, en 1900. Quelques écoles privées de filles lui demeurent fidèles, telles Pleyben, Brasparts, Châteauneuf, Carhaix.

Ce n'est pas le cas de Châteaulin. A un niveau plus élevé, toutefois, « La Plaine » obtient couramment 2, 3, 4 succès au **Brevet Élémentaire**, couronnement normal des études même pour les filles de familles aisées.

L'Ecole publique des garçons, de son côté, inscrit à son palmarès annuel de 2 à 6 diplômes de même nature. Leurs titulaires se destinent, en majorité, à l'Ecole Normale : 11 sur 14 lauréats pour la période 1881-85.

Avec un certain retard, l'Ecole publique des filles s'orientera dans la même direction.

Quant au **Pensionnat Saint-Louis** il se retire de la compétition après les deux essais de 1883 et 1884, pour le Certificat d'Etudes et reste sourd aux appels indirects de l'Inspecteur primaire qui affirme : « L'impartialité absolue est la règle inflexible des Commissions d'Examens ».

Même attitude négative à l'égard du Brevet Élémentaire, sauf quelques candidatures sporadiques qui ne répondent pas à un dessein déterminé.

Pareille attitude peut s'expliquer par les critiques adressées plus haut à cette latrerie des parchemins contre laquelle **Ernest Lavisse** s'élève à son tour :

« Toute notre machine est organisée pour fabriquer des diplômes. Nous avons établi à l'entrée de toutes les avenues de la vie intellectuelle des examens qui barrent la route aux indépendants. Notre liberté d'enseignement n'a rien de commun avec la liberté de l'intelligence. La culture scolaire, comme nous la comprenons aujourd'hui, est dangereuse. Ses prétentions encyclopédiques sont un leurre... »

Jouissant d'une liberté relative dans l'élaboration de ses programmes et le choix de ses méthodes pédagogiques, il est possible à l'enseignement privé de tenir compte des circonstances locales, de s'adapter aux besoins réels des enfants dont il assume la formation.

C'est dans une telle optique que se place « Saint-Louis » qui va prendre, après 1890, l'allure d'un « Collège paysan ».

8. - L'Agriculture à l'honneur

« L'année dernière, lisons-nous dans la Gazette locale du 18 février 1893, le jour de la Distribution des Prix, en congédiant ses élèves, le **Frère Calixte** les invitait à revenir, en disant : « Nous allons innover. On accuse nos maisons de rester en arrière du progrès ; nous essaierons de faire un pas en avant. Outre les cours de grammaire, de sciences, de dessin et d'arpentage que nous avons déjà, nous ouvrirons un **Cours d'Agriculture**, afin que plus tard, lorsque vous resterez chez vous, vous sachiez aussi entretenir vos fermes et travailler vos champs. »

« Le pas est fait et c'est un pas de géant. Il y a à peine quatre mois, la « **Société Pomologique de Bretagne** » organisait un concours à Saint-Servan. L'école des Frères de Châteaulin s'y présenta très modestement... Elle obtint, cependant, une Médaille de Bronze...

« Mais les journaux du 8 février nous apportent de Paris la nouvelle d'un succès plus éclatant encore. La Société des Agriculteurs de France avait ouvert un concours au sujet de la meilleure méthode à suivre pour l'enseignement de l'agriculture. 3 000 étaient présentées. Nous relevons au second rang, parmi les lauréats, le nom du Frère Calixte qui, cette fois, a obtenu une Médaille de Vermeil et une prime de 50 F. »

Sous la signature : « Un Châteaulinois », le même hebdomadaire rend compte de la Distribution des Prix 1895 :

« Le Frère Calixte sert le bouquet dès le commencement, et quel bouquet ! 36 élèves présentés à l'examen d'agriculture du 1^{er} Degré,

34 reçus. 10 autres ont composé pour le concours d'agriculture, tous les 10 ont reçu des prix et 4 d'entre eux, des Diplômes d'honneur...

« Honneur au Frère Calixte d'avoir compris la situation et renoncé à faire concourir ses élèves pour la vulgaire peau d'âne ! D'ailleurs, point il n'a besoin de ces certificats pour le prestige de son école. Les élèves que, chaque année, il fournit au Collège de Pont-Croix, et qui sont presque tous les meilleurs de leurs cours, ne le prouvent-ils pas suffisamment ? »

Fidèles à l'esprit de leur Fondateur, les Frères de Ploërmel apportèrent, de tout temps, un soin particulier à l'enseignement agricole.

Vers la fin du dix-neuvième siècle, ils prennent la tête d'une véritable croisade pour attacher les enfants au sol natal et les empêcher d'aller grossir le prolétariat des « villes tentaculaires ». Une conviction les guide : « Faire aimer les champs c'est faire aimer la vertu. »

En 1892, à l'instigation du Frère Abel et de M. de Lorget, l'Ille-et-Vilaine organise un premier concours-examen. Le mouvement se répand dans l'Ouest comme une traînée de poudre. Tous les ans, les Frères de Ploërmel font passer le Certificat agricole à un millier de leurs élèves. Ils publient un Manuel très apprécié et les « Agriculteurs de France » décernent à leur Institut un Diplôme d'Honneur.

« Collège paysan », par son recrutement, « Saint-Louis » ne boude pas le mouvement, comme nous le savons déjà. D'ailleurs, si le pensionnat était tenté de s'endormir sur ses premiers lauriers, quelqu'un se chargerait de ranimer son zèle : M. Yves du Cleuziou.

D'origine briochine, avocat de profession, celtisant de marque, chrétien sans complexe, pionnier du syndicalisme agricole au pays de Châteaulin, cet ardent défenseur de toutes les nobles causes, donne chez les Frères des leçons de Droit rural, préside des jurys d'examens, distribue des récompenses.

Ainsi, en 1897, assisté de personnalités telles que M. Lazennec, pharmacien, et le Visiteur de la Province Saint-Yves, établit-il une série d'épreuves agricoles du 3^e Degré.

Cet examen s'avère « extrêmement brillant ». Les membres du jury ne s'attendaient pas à « constater chez les élèves du Cours Supérieur des connaissances aussi sérieuses et aussi étendues ».

On conçoit mal un enseignement de l'agriculture qui serait purement livresque. A l'Exposition universelle de 1900, dans l'un des stands de « l'Union des Frères enseignants », figure, à côté de cahiers de devoirs, un **Herbier** constitué par les élèves de « Saint-Louis ».

Avec les années, l'orientation imprimée aux programmes de la Maison tend à s'affirmer. A la seconde réunion des Anciens, le 8 mai 1902, le Curé de Châteaulin évoque la fête de l'année précédente :

« Donnant une forme à un rêve que je caresse, je parlais au Révérend Frère Abel de cette plaine immense qui, de Carhaix à Crozon, entre les deux chaînes des Montagnes d'Arrée et des Montagnes Noires, est livrée au travail et au zèle des Frères de Ploërmel et je lui montrais, comme centre d'un enseignement agricole supérieur à créer, Châteaulin et son école Saint-Louis.

— J'y pense et je le veux », répondit-il.

« Plaise à Dieu que l'exécution de ce beau projet ne se fasse pas trop attendre ! »

Il attendra vingt ans, Monsieur le Curé : **Combes** en sera la cause.

Il ne verra pas le jour, d'ailleurs, à l'Ecole Saint-Louis qui sera chargée, à long terme, d'une mission différente.

Mais là-bas, au pied des Monts d'Arrée où M. Charles Chevillotte défriche et humanise un vaste domaine qui s'appelle le **Nivot**.

9. - Dieu et Patrie

Fin janvier 1884, a lieu la remise au Bataillon Scolaire de Châteaulin d'un magnifique drapeau, offert par le Gouvernement. La gazette locale vibre au récit de la fête.

« L'imposante cérémonie se déroule Halle au Blé, le jour du tirage au sort. Toutes les Autorités sont là. Une foule énorme...

« Le Bataillon scolaire exécute des marches, des manœuvres. M. Le Breton, Sous-Préfet, arrive, avec le drapeau. Les fronts se découvrent. Les cris de : Vive la République ! se font entendre ; la Musique joue l'hymne national. La vue de ces plis glorieux électrise les spectateurs.

« Au milieu de l'enthousiasme général, le drapeau est remis aux jeunes conscrits par le Sous-Préfet, qui prononce un discours dicté par le plus ardent patriotisme. Le Bataillon défile, puis, suivi des pompiers, de la Musique et de la foule, il se dirige vers l'Ecole communale.

« Il faut les voir, ces gentils petits soldats, malgré la pluie, le vent et la boue, clairons et tambours en tête, marquant le pas, comme de vieux troupiers, le fusil bien campé sur l'épaule.

« Ils ont le front haut et la démarche fière, car ils ont les yeux fixés sur leur cher drapeau, vivante image de la Patrie. Une dernière « Marseillaise » et le gracieux Bataillon s'éparpille dans la ville.

« La foule se disperse à son tour, et chacun rentre chez soi en pensant à ces écoliers-soldats, graines de héros qui se lèveront un jour au grand soleil des glorieuses revanches ! »

Dans les années 80, l'Ecole Publique affiche un patriotisme cocardier. A l'instar d'une population dont le regard se détache difficilement de la « **ligne bleue des Vosges** ». « Oublier ? Jamais ! », lit-on sur le drapeau de la Section locale des Vétérans de 1870-71.

« Voulant préparer moralement la France de l'avenir, l'instituteur de Quéménéven peint, en caractère de deuil, sur les murs de sa classe, les noms douloureux de **Metz** et de **Strasbourg**. »

Fin mai 1880, des maîtres réunis à Châteaulin, à l'occasion de la Conférence pédagogique, réclament de **Jules Ferry** et **Paul Bert** l'abrogation de la loi qui dispense les enseignants du service militaire.

Et lorsque l'éducation physique devient obligatoire à l'école primaire, le Ministre lui assigne pour but de « faire contracter aux élèves des habitudes viriles, de les initier aux devoirs qui les attendent demain au Régiment ».

Au palmarès de l'école publique des garçons de Châteaulin figurent régulièrement des médailles et des diplômes offerts par le Ministre de la Guerre pour « exercices militaires et mouvements de gymnastique ».

Au premier rang de ces exercices militaires : **le tir**. En effet, « si une poignée de Boërs a pu tenir tête à une armée de 150 000 hommes, n'est-ce pas parce qu'ils sont les meilleurs tireurs du monde ? »

En novembre 1897 se constitue la Société de Tir « **la Châteaulinoise** ». Devise : **Kers atao !** Stand : Prat-Aval. En font partie des scolaires dont les meilleurs participent à des compétitions sur le plan départemental.

Si la flamme patriotique de la population se refroidissait, le passage fréquent de soldats se chargerait de la ranimer. Les manœuvres d'automne, en particulier, transforment la paisible sous-préfecture en **camp militaire**.

Début septembre 1879, arrivent de toutes les directions hussards, chasseurs, artilleurs, fantassins, musique en tête, drapeau au vent. Pour la première fois, le canon tonne.

Pendant plus d'une semaine, du réveil au son du clairon jusqu'au concert ou à la retraite aux flambeaux de la soirée, Châteaulin va vivre à l'heure de l'Armée, donner libre cours à sa curiosité ou à son admiration.

Onze jours durant, « Saint-Louis » héberge 320 soldats et 7 officiers du 19^e de Ligne. Plus de trente marmites fonctionnent à la fois sous le grand préau. Quelques dégâts en résulteront pour lesquels le Frère Calixte recevra... 20 F. de dédommagement.

Servir de cantonnement provisoire à 4 000 soldats en 1879, à 5 000 en 1880, ne satisfait pas Châteaulin qui, à plusieurs reprises, essaie de fixer dans ses murs tout un Régiment ou, du moins, un Bataillon. A cette fin, la Municipalité se déclare prête à tous les sacrifices. Hélas ! Armée de Terre et Marine font la sourde oreille.

Dieu et Patrie ! Deux objets de culte : le crucifix et le drapeau tricolore. Le premier décroché de ses murs, l'école neutre paraît vouloir entourer le second d'une ferveur redoublée.

Ce qu'elle honore c'est la France « républicaine ». « Saint-Louis » cultive plutôt chez ses élèves l'amour de la France tout court. Et si ses maîtres ne boudent pas la fête du 14 juillet, célébrée pour la première fois, à Châteaulin, en 1880, à grand renfort de lumières, de couleurs et de musique, ils auraient préféré sans doute qu'au centre de ces hommages et de ces réjouissances se trouvât **Jeanne d'Arc** dont la fête, elle aussi, deviendra nationale dix ans plus tard.

A l'amour de la grande Patrie, ils estiment légitime et logique de joindre celui de la petite, de la **Bretagne**. Cet amour se traduit par l'étude de son histoire, le respect, l'utilisation de sa langue. Les Bretonnants dominant à « Saint-Louis ». Prières, catéchismes, retraites de Communion tiennent compte de ce fait.

Le bilinguisme s'étend à d'autres domaines de l'enseignement. En 1896, l'Etablissement envoie à Saint-Brieuc, lors d'une exposition, un cahier de Botanique où le nom breton de chaque plante figure à côté de son nom scientifique.

L'année suivante, après examen de thèmes soumis à son appréciation, **M. Loth**, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, déclare : « Tentative sérieuse et réussie. L'école de Châteaulin me paraît avoir bien mérité de la cause bretonne. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la saine odeur du Bleun-Brug se respire au pays des Collines Bleues !

10. - Les ris et les jeux

Au 19^e siècle, la race bretonne se montre solide et prolifique, d'autant plus que, d'entrée de jeu, les débilés vont s'inscrire sur le Registre des Décès.

Il en faut du souffle et du jarret pour s'en aller à pied aux foires de la région, aux pardons de **Rumengol**, de **Sainte-Anne la Palud** ou de **Sainte-Anne d'Auray**, pour prendre part aux pieux cross-country de **Locronan** ou de **Lan-deleau**.

Il en faut de l'audace et de l'endurance aux 270 hommes et femmes qui, en août 1892, s'alignent pour la course pédestre **Saint-Brieuc-Brest**, et même aux 21 braves qui, la même année, pour la fête patronale de Châteaulin, mesurent la longueur de la boucle que rendra célèbre le Circuit de l'Aulne.

A l'occasion de cette fête et d'autres analogues, la force et l'adresse se manifestent de multiples façons, ne serait-ce que pour s'emparer des canards, oies ou gorets que l'on jette dans le canal.

En voilà un sport utile : **la natation** ! Moins pour conquérir des trophées que pour sortir de l'eau les nombreuses personnes, des enfants surtout, qui y tombent par accident.

Lors de son passage à Châteaulin, en août 1896, on présente à Félix Faure le jeune Guénoden qui vient d'arracher au canal un camarade de son âge. Le Président :

« Je te remets aujourd'hui une Mention Honorable ; si tu fais un autre sauvetage, tu auras la médaille ! Et puis si tu continues, eh bien ! tu auras la croix... »

Moins d'un an après notre garçon aura sa médaille ! Peut-être rivalisera-t-il, un jour, avec les champions de la « **Corporation des Sauveteurs de l'Aulne** » : le peintre Yves Cadet qui, pour son 6^e exploit, en août 1888, arrache quatre naufragés aux vagues de Pentrez ; ou le sellier Emmanuel Nicolas qui, en septembre 1897, totalise 16 interventions couronnées de succès.

Mais la gymnastique conçue comme un développement méthodique et harmonieux des organes et des muscles du corps humain, sans but utilitaire ou patriotique, aura du mal à entrer dans les mœurs, surtout à la campagne.

« A quoi bon des **exercices physiques** pour nos garçons ? pensent beaucoup de familles rurales. La vie au grand air et le travail manuel ne suffisent-ils pas ? »

Regardez, d'ailleurs, la photo des groupes d'internes d'avant 1900. La poitrine bien moulée dans de solides chupens, ils respirent la **vigueur**, l'**équilibre** et la **santé**.

Pas de jeux organisés, en général, sur les cours de « Saint-Louis ». Spontanément, apparaissent, s'effacent, reviennent le cache-cache, le saute-moutons, les billes.

Ceux qui disposent de quelques sous s'achètent de belles **toupies** chez l'éclusier et les font valser dans un coin du préau.

Malgré le costume inadapté de l'époque, les plus audacieux réalisent le « grand soleil » à la barre fixe installée entre deux tilleuls, devant une galerie de badauds admiratifs.

Deux nouveautés en 1895 : les **boucliers** et le **foot-ball**. En sabots de bois, pour la plupart, sans arbitre, sans souci des heurts brutaux ni des règles de la F.F.F., se livrent d'épiques parties entre **Rouziks** et **Glaziks**.

Le cyclisme était déjà à l'honneur sur les rives de l'Aulne, il y a... 50 ans.



La grande distraction des jours de congé demeure **la promenade**. En une région accidentée, comme celle de Châteaulin, ce banal passe-temps prend souvent l'allure d'un sport authentique.

On l'apprécie surtout quand elle se déroule **le long du canal**, un canal beaucoup plus pittoresque et plus vivant que de nos jours, avec les péniches à traction humaine ou animale, le remous des barrages, les manœuvres d'éclusement, les pirouettes acrobatiques des saumons.

Port-Launay, Gully-Glaz offrent à de jeunes terriens des éléments d'intérêt sans cesse renouvelés. En sens opposé, l'échine de la Montagne Noire permet au regard d'embrasser une large fraction du Bassin de Châteaulin.

Un Pleybennois, devenu Frère des Ecoles Chrétiennes, se souviendra encore, 70 ans plus tard, dans sa lointaine résidence des U.S.A., de l'émotion et de la surprise éprouvées lorsqu'il découvrit du même belvédère le miroitement de la Mer, au fond de la baie de Douarnenez.

De temps à autre, à la belle saison, les promeneurs doivent se ranger au bord de la route pour laisser passer des **chevaux de course** ou des **cyclistes** qui disputent une compétition.

Vers 1890, en effet, la « petite reine », une reine robuste à jantes de bois, frein unique et pignon fixe, se répand de plus en plus. En septembre 1891, Terront gagne la course **Paris-Brest**, aller et retour, organisée par le « Petit Journal » : 1200 kms en 71 heures !

Châteaulin suit le mouvement. Aux fêtes patronales de 1889, une course « vélocipédique » attire une foule de curieux, route de Quimper. Le 14 juillet 1890, réédition de l'épreuve, route de Brest. En septembre, l'honorable moyenne de 33 kms à l'heure se trouve dépassée.

Désormais, le vélo sera de toutes les fêtes, au détriment du cheval. Début février 1893, se constitue le « **Véloce-Club Châteaulinois** ». Quelles que soient leurs ambitions, les associés ne peuvent soupçonner le brillant avenir réservé, dans le Val de l'Aulne, à leur sport favori.

Tous les ans, aux derniers jours de mai, l'école Saint-Louis se rend en pèlerinage à **Rumengol**. Cette sortie joint la détente à la piété, tient lieu de promenade de fin d'année, place les vacances prochaines sous la protection de Notre-Dame.

Ces vacances seront les bienvenues après dix mois de classe où les activités libres ne disposaient que d'une place réduite.

Il faudra encore du temps, en effet, avant que le jeu et le sport ne soient reconnus comme des facteurs propices à l'équilibre comme à l'épanouissement de la personne humaine.

11. - Le chef et son équipe

Au pays de Châteaulin, le **Frère Calixte** Lamandé fait figure de personnalité.

Il le doit à un long stage favorable aux contacts répétés, aux projets patiemment élaborés, méthodiquement réalisés. Il le doit plus encore à ses qualités d'homme, d'éducateur, de religieux.

Et cette personnalité inspire estime, considération, sympathie. Sympathie surtout, car les **qualités du cœur** l'emportent sur celles de l'esprit.

Non qu'il faille accorder trop de crédit à ce jugement sommaire d'un mandataire de l'Académie : « Assez intelligent ; maison bien dirigée. » Car, si le Frère Calixte n'est pas un « intellectuel » au sens courant du terme, il se meut à l'aise dans les diverses branches de l'enseignement primaire ou primaire supérieur.

Homme pratique, il se complaît dans ses fonctions d'économe de pensionnat ou de gérant d'une ferme miniature. Ce qui ne l'empêche pas de quitter registres ou pressoir pour des leçons de grammaire et de latin à de futurs collégiens ou séminaristes.

Il fera partie du jury d'examen pour le Brevet Elémentaire, et, dans les dernières années du siècle, sera délégué au **Conseil départemental** par ses collègues de l'Enseignement privé congréganiste.

Ce poste ne constitue pas une sinécure, à une époque où s'achève la laïcisation du personnel des Ecoles publiques et se multiplient les ouvertures d'Ecoles privées.

Surtout pour un homme qui, par tempérament, répugne à la contestation et fuit la bagarre.

Les enfants sont les premiers bénéficiaires « d'une bonté, d'une affabilité, d'une simplicité » qui grandissent avec l'âge et rendent supportable l'absence des tendresses familiales.

La même bienveillance se traduit par un sens aigu de l'**accueil**. Le Directeur de « Saint-Louis » se montre très hospitalier ; les ecclésiastiques de passage à Châteaulin le savent ; les Frères encore davantage.

Et cette charité n'a rien de sélectif : la chaleur de la réception n'est pas en rapport avec le rang social, la fortune ou le nombre de galons de ceux qui en sont l'objet.

Une telle ouverture de cœur explique le pouvoir d'attraction dont jouit le Frère Calixte.

En août 1874, avec l'un de ses adjoints, il passe au bourg de **Saint-Goazec**. Un adolescent de 14 ans, **Jacques Bozec**, l'aperçoit et, aussitôt, appelle sa mère : « Maman, voilà le costume que je porterai plus tard ! » En septembre, notre garçon entre au Pensionnat Saint-Louis ; un an plus tard, il est au Noviciat de **Ploërmel**.

Par l'exemple, la parole, le Frère Calixte travaille au recrutement d'une famille religieuse dont les intérêts, la réputation lui tiennent vivement à cœur.

Placé à la tête de la Circonscription du Sud-Finistère, il figure pendant un quart de siècle au premier rang des **délégués** de sa Province aux divers **Chapitres généraux** de la Congrégation.

Par deux fois, en 1893 et 1894, une retraite régionale groupe à « Saint-Louis » quelque 80 Frères. Le Directeur les déclare « pieuses, édifiantes, parfaitement réussies ».

De telles appréciations rejoignent celles des retraites d'internes : « Tout a été très bien. Les enfants ont montré beaucoup de recueillement... Ces Messieurs étaient enchantés... »

Myopie du cœur ? Peut-être. Mais, en définitive, cette disposition ne vaut-elle pas mieux qu'un excès de lucidité teintée de malveillance ?

La charité du Frère Calixte est d'abord à « usage interne ». En priorité, elle s'exerce à l'égard de son prochain le plus proche : les Frères — de 7 à 10, suivant l'époque — qui constituent la Communauté.

Il aura la douleur d'en perdre quatre au cours de son Directorat :
les FF. Auxilien Le Moal, 21 ans, en mai 1873,
Raymond Beauverger, 68 ans, en mai 1885,
Théodome Moigniet, 68 ans, en août 1897,
Emilianus Le Dain, 22 ans, en décembre 1899.

A côté « d'oiseaux de passage », l'équipe du Frère Calixte comprend des éléments stables en qui s'incarnent l'esprit et les traditions de la Maison. Jetons un coup d'œil sur le personnel de 1890, par exemple.

Le Frère **Ancillin Fouquet** remplit depuis 1875 les fonctions de Sous-Directeur. C'est, de toute l'équipe, la figure la plus marquante, l'homme le plus complet.

A la fois craint et aimé, il mène tambour battant le Cours Supérieur. Esprit lucide, méthodique, il expose avec autorité, clarté, les diverses matières de son programme : français, mathématiques, sciences et dessin. Le dimanche, il tient les orgues de l'église paroissiale.

Ce ne sera pas sans un vif regret que le Frère Calixte le verra, en 1895, quitter Châteaulin pour la direction de « Saint-Joseph » de **Redon**.

En première classe règne le **Frère Pius Le Bonniec**. « Les bons élèves sont ses amis ; quant aux paresseux, aux indisciplinés... »

Climat plus serein dans la deuxième classe, confiée à un « vieux grand-père à chevelure blanche, mais jeune d'âme et de figure » : le **Frère Daniel**.

Les deux spécialités de ce « bon vivant » : mine de rien, arracher les dents de lait branlantes ; après la classe du matin, réparer les cha-pelets cassés, moyennant la récitation de quelques Ave à son intention.

Le Cours élémentaire est le royaume du **Frère Théodome**, affligé d'un nez excessivement camus, mais qui porte une auréole. « Bon, brave et saint », affirme un confrère. « Un vrai saint, genre Curé d'Ars », précise un ancien élève.

Beaucoup de ces vétérans, décidés à mourir sur la brèche, doivent se faire appuyer par des auxiliaires. Le Frère Calixte, lui-même, commence à sentir le poids des ans.

A partir de 1895, l'écriture perd de son élégance, de son assurance. Faut-il incriminer la main, l'œil ? Les lunettes sombres donnent la réponse. D'autre part, les traits se tirent, les épaules se voûtent, la démarche hésite.

Aux épreuves qui l'atteignent dans sa santé, s'en ajoutent d'autres qui le frappent au cœur :

Au mois d'août 1897, disparaît le **Frère Théodome** ;

En novembre de la même année, le **Frère Tugdual Le Jéhan**, futur Directeur de la Maison, se casse la jambe, en gare de Quéménéven ;

Fin septembre 1898, le Frère Calixte se trouve dans le deuil derrière le corbillard qui conduit au cimetière l'abbé **Quéré**, curé de Châteaulin depuis 24 ans ;

Préside les obsèques **Mgr Valteau**, hôte de « Saint-Louis » à plusieurs reprises ; deux mois plus tard, une crise cardiaque terrasse le prélat ;

« Mois de janvier 1900. Nous avons eu beaucoup de malades... » C'est la dernière ligne écrite par la plume discrète de notre héros au Livre des Annales.

Vers la Saint-Michel 1899, son jeune compatriote de **Spézet**, le **Frère Emilianus Le Dain**, s'est couché pour ne plus se relever et mourir le 15 décembre.

Faute de personnel, il faut réunir les deux Années du Cours Supérieur. A son tour, le Frère Calixte doit s'aliter et se faire suppléer par le Frère **Théophile Brélivet**, obligé de confier ses grands élèves à d'autres mains.

Le crépuscule tombe sur la vie de celui qui, depuis trente ans, dirigeait la Maison. Dans quelques mois, il cédera au **Frère Robert Berthévas** la barre de « Saint-Louis ».

Et il se retirera au **Folgoët** où l'attendent deux havres de paix : la basilique Notre-Dame et le Juvénat dont le responsable n'est autre que son ancien élève, le **Frère Mamilien Bozec**.

SE SONT SUCCÉDÉ A LA DIRECTION DE L'ŒUVRE :

Pleyben

1848-1860	FF. Pacome KERVENNIC
1860-1866	Clémentin BERTHOU

Châteaulin

1866-1871	FF. Clémentin BERTHOU
1871-1900	Calixte LAMANDÉ
1900-1908	Robert BERTHEVAS
1908-1920	François LE JÉHAN
1920-1921	Yves LE JOLLEC
1921-1927	Yves ROUXEL
1927-1936	Noël STÉPHAN
1936-1940	Jean-Louis FOURNIER
1940-1945	Pierre COSQUER
1945-1948	François MINIOU
1948-1954	Louis DIVANAC'H
1954-1960	Jean LE MOAL
1960-1965	Louis DIVANAC'H
1965-....	Ernest CROISIER

Annexe de Dinéault

1940-1943	FF. Joseph LOAEC
1943-1945	Germain POUPON

3^e partie

CINQUANTE ANS DE LUTTE

Orages ou bourrasques,
qu'importe ?
Il résiste fièrement,
comme les fils de la
terre bretonne.

« Nous marcherons sans peur, mes collègues et moi, sans souci des difficultés sans cesse renaissantes... »

« Pionniers de l'éducation chrétienne, ce sera notre gloire de travailler à notre sublime mission, de toute l'énergie de nos âmes, pendant que nous jouirons d'un rayon de liberté et que nous nous sentirons au cœur une goutte de sang ! »

(Frère François Nicol, au 1^{er} Congrès des Œuvres Catholiques du Diocèse de Quimper. Landerneau, juin 1905.)



1. - « Nous voulons Dieu dans les écoles »

Le transfert à Châteaulin de leur école des Frères contraria nombre de familles de **Pleyben**. Dans la période 1875-1885, on compte à « Saint-Louis » une quarantaine d'internes originaires de cette paroisse.

En mai 1883, l'**abbé Rozec**, curé-doyen, demande à Ploërmel le retour des Congréganistes. Il reçoit une réponse négative. Et de s'adresser aux **Frères de la Salle**.

Ceux-ci acceptent. Ils bâtissent une longère prévue pour une centaine d'internes. Une souscription couvre les trois quarts des dépenses ; des volontaires assurent les charrois.

A la dernière heure surgissent des difficultés. L'abbé Rozec reprend le bâton de pèlerin. A Ploërmel, les Supérieurs ne peuvent lui faire de promesse ferme. Toutefois, le Frère Anatolien, Provincial, lui dit au moment du départ : « Ayez confiance, vous aurez satisfaction bientôt ! »

Quelques semaines plus tard, l'école communale de **Plouvorn** est laïcisée. Les trois Frères, devenus disponibles, reçoivent, en août 1887, une obédience pour Pleyben.

Le nouvel Etablissement débute modestement : une cinquantaine d'élèves. Pour la Noël, ce nombre aura triplé. Beaucoup grâce à l'impression produite par la **bénédiction solennelle** du 23 octobre 1887.

M. Quéré, curé de Châteaulin, chante la grand-messe dans une église archicomble et qui, pour la circonstance, a revêtu ses plus beaux atours.

Le chanoine Favé félicite ses anciens paroissiens ; « Nos ancêtres étaient des hommes de foi : cette église et le splendide calvaire qui ornent la place de votre bourg le témoignent.

« Par l'œuvre que vous venez de faire, vous montrez que vous n'êtes pas dégénérés, vous affirmez votre volonté inébranlable de transmettre intact à vos enfants le dépôt sacré que vous avez reçu de vos aïeux. »

L'orateur rappelle le souvenir du Frère Pacôme Kervennic et des ouvriers de la première heure. Il le fait de façon émouvante : « des larmes inondent les mâles visages » de maints auditeurs.

L'après-midi, entouré de plus de 30 prêtres, l'abbé Quéré bénit crucifix et statues destinés aux nouvelles classes. Au premier rang de l'assistance : le Révérend Frère Cyprien, Supérieur Général, le Frère Anatolien, le Frère Calixte, le Comte de Legge, député, le Vicomte de Kerret, bienfaiteur de l'œuvre.

La procession défile au chant du Vexilla Regis. Arrêt devant le calvaire pour la strophe « O Crux, ave ! ». L'école Saint-Germain a hissé le grand pavois : fleurs, drapeaux, banderoles à profusion.

Pendant la bénédiction de la Maison et l'apposition des crucifix amenés par les élèves sur de magnifiques brancards, on chante un cantique breton, composé pour la circonstance ; aux filles, les couplets : aux garçons, le refrain.

A l'issue des vêpres, les diverses personnalités avoueront qu'il leur a été rarement donné « d'assister à un spectacle aussi consolant et aussi attendrissant ».

Et pourtant, à l'époque, des spectacles de même nature se déroulent fréquemment dans le diocèse, comme dans toute la Bretagne, d'ailleurs.

Voilà dix ans que Gambetta lança son cri de guerre : « Le cléricalisme voilà l'ennemi ! » Et, peu après, pour qu'il n'y ait pas équivoque : « Il faut refouler l'ennemi et amener le laïque, le citoyen, le savant, le Français dans nos Etablissements d'instruction. »

Leader du parti républicain, **Jules Ferry** engage la lutte contre l'enseignement religieux à tous les degrés : supérieur, secondaire, primaire. Les lois de 1882 et 1886 laïcisent l'école publique dans ses programmes, puis dans son personnel. En 1880, celui-ci ne comprenait pas moins de 50 000 congréganistes : 10 000 hommes et 40 000 femmes.

Dans le Finistère, l'importance et le rythme de l'évolution ressortent du tableau ci-dessous :

1875	— 452 écoles publiques	dont 148 Congréganistes	} 217
	152 écoles privées	» 69 »	
1890	— 693 écoles publiques	» 106 »	} 222
	154 écoles privées	» 116 »	

En dépit de la « républicanisation » progressive du Département, l'application des lois scolaires ne va pas sans séances orageuses au Conseil Général, sans protestations, résistances, mesures dilatoires des Municipalités, surtout dans les campagnes et les petites villes.

L'Administration répond par des rappels à l'ordre, des impositions d'office, des suspensions ou des révocations.

Les mesures laïcisatrices atteignent **224 écoles** tenues par les Frères de Ploërmel dans l'Ouest du pays.

De 1878 à 1894, ces Frères quittent 17 postes dans le Finistère. En premier lieu, Saint-Pierre-Quilbignon. Brélès ne mettra bas les armes qu'en 1891 et Le Folgoët, trois ans plus tard.

Dans l'Arrondissement de Châteaulin, le Frère Jean Ollivier prend congé de Saint-Ségal en 1882 et le Frère Audrain Abalain, de Spézet, en 1884.

Réponse la plus directe et la plus adéquate à ces mises à la porte : la prise en charge de **21 écoles libres** pour la seule période 1880-1900.

La création de telles écoles s'explique par des motifs de Foi : souvent, de défense religieuse.

A **Carhaix**, le jour de la Fête-Dieu, un instituteur affecte de rester couvert sur le passage du Saint-Sacrement. Un vicaire le prie d'ôter son chapeau ; il essuie un refus ; indigné, il repousse son interlocuteur avec une certaine vivacité. Poursuivi devant les tribunaux, il sera condamné.

Quelques jours plus tard se tient une conférence ecclésiastique. On y décide la construction immédiate de l'école chrétienne projetée depuis plus de 20 ans. Elle s'ouvrira en septembre 1898, sous la direction du Frère Tugdual Le Jéhan qui, naguère encore, enseignait au Cours Supérieur de « Saint-Louis ».

Les adversaires des écoles chrétiennes en attribuent la genèse à des motifs moins nobles. Au sujet de celle de Pleyben, on lit dans un rapport officiel, en date du 12 septembre 1902 :

« Le fondateur de l'école des Frères, l'abbé Rozec, était un prêtre particulièrement militant et un ennemi déclaré de l'enseignement laïque... »

« L'école est destinée à fournir de futurs séminaristes ou congréganistes. Depuis trois ou quatre ans, le clergé a fait construire dans la cour un patronage où les jeunes gens ont à leur disposition des jeux et une bibliothèque. Plusieurs fois l'an, on y donne des représentations théâtrales dont le produit est employé au profit de l'école. »

« Cette œuvre, qui peut avoir pour prétexte de détourner les jeunes gens du cabaret, a, évidemment, pour but principal, la domination et la propagande politiques. »

Que le sectarisme ne soit pas à sens unique ; que des soucis d'intérêt puissent ternir la pureté du zèle religieux ; que la charité chrétienne ne soit pas toujours respectée par ceux qui se réclament de l'Évangile, d'accord !

Mais il est des censeurs qui pourraient laisser à d'autres le soin de prêcher le libéralisme, l'esprit de justice et de tolérance !

2. - Une mairie « opportuniste »

L'une des gloires de Châteaulin est le Père Jésuite Yves André (1675-1764) qui, durant 40 ans, professa la philosophie au Collège de Caen.

On lui demandait, un jour, dans un salon où l'on parlait d'héraldique, quelles étaient les armoiries de sa ville natale.

« Ce sont les armes les plus parlantes de France et de Navarre, répondit le spirituel Jésuite. Un château-fort sur les bords d'une rivière où pullulent les saumons. Au pied du château, sur fond de sable, un prêtre, un bourgeois, un agriculteur et un carrier, se tenant par la main. Sur la plus haute tour, flotte une banderolle marquée d'hermine, avec la légende : « Leur union fait ma force ! »

Cette union va être compromise, à la fin du 19^e siècle, par les **querelles politiques** et leurs répercussions dans les domaines tant religieux que scolaire.

La fondation de « Saint-Louis » répondait à une double fin : instruction plus facile, formation chrétienne plus poussée. Sans doute, les écoles publiques de l'époque sont-elles confessionnelles, et le programme de celle de Châteaulin comporte-t-il, par exemple : prières, catéchisme, histoire sainte, plain-chant.

Mais, comme le pensait le protestant Guizot, « la religion n'est pas une étude ou un exercice auquel on assigne son lieu et son heure. Il faut qu'à l'école les impressions et les habitudes religieuses pénètrent de toutes parts. »

Jamais, semble-t-il, l'Institution Saint-Louis ne souhaite devenir « communale ». Jamais, non plus, pareille suggestion ne lui fut faite. Ainsi, en 1868, le Conseil Municipal, à l'unanimité, opte pour un « instituteur laïque ».

Aux « municipales » de janvier 1881, tous les candidats se présentent sur la même liste. Jugé trop tiède par l'Administration, le négociant Armand Chauvel, maire depuis 1865, est prié de céder son écharpe à l'avoué **Corentin Halléguen**.

Lors de son installation, le Sous-Préfet invite celui-ci, sur un ton impératif, à « s'engager dans la bonne voie, celle de la **laïcisation** ». « Vous avez une école communale de garçons en pleine prospérité, il ne faut pas que cette prospérité décline ou même demeure stationnaire. C'est maintenant à vos filles qu'il est urgent de songer... »

A bon entendeur, salut ! La Municipalité se met en devoir de réaliser le programme tracé. A plusieurs reprises, elle réclame la création d'une Ecole Primaire Supérieure qui « conviendrait à la plupart des enfants de la région et dispenserait ceux-ci d'aller compléter leur instruction dans les petits séminaires ou les écoles congréganistes ».

A défaut d'un tel établissement, auquel se prête le bel et vaste édifice de 1883, on se contenterait, pour le moment, d'un Cours Complémentaire ou d'un « atelier professionnel » ; d'autre part, pour faire pièce aux écoles privées, il faudrait ouvrir un pensionnat pour les garçons.

Depuis 40 ans, les Sœurs Blanches assurent, de façon à peu près exclusive, l'instruction des jeunes Châteaulinoises. En mai 1883, le Conseil Municipal émet le vœu que « l'Ecole Communale, tenue par les Filles du Saint-Esprit, soit laïcisée, afin que chacun puisse choisir l'instruction qu'il désire donner à ses enfants ».

Rien de changé, semble-t-il, au régime de la « salle d'asile ». Mais les Religieuses porteront désormais leur principal effort sur le pensionnat de « la Plaine », institution libre dès son origine.

Elu sénateur, Corentin Halléguen cède la Mairie à son adjoint **Armand Gassis**, au mois de mai 1896. En octobre de la même année, Armand Chauvel entre sans opposition au Conseil Municipal.

Mais « l'entente cordiale » ne survit pas à la victoire du « républicain catholique » Gabriel Miossec sur le Docteur Le Borgne, député sortant, aux « législatives » de mai 1898, ni aux « cantonales » d'août 1899 où le vainqueur se présente contre le maire de Châteaulin. Celui-ci ne l'emporte que grâce aux suffrages de sa propre Commune.

Et l'on ne se bat pas à fleuret moucheté. Du terrain politique, la lutte glisse sur le domaine religieux. La querelle s'envenime à propos de la reconstruction du presbytère, de l'éviction de la Musique Municipale pour les fêtes de la Sainte-Cécile, de la présence d'un drapeau du Sacré-Cœur à la procession de la Fête-Dieu...

Aux « Municipales » de 1900, s'opposent « Liste Républicaine » et « Liste républicaine et de protestation ». Celle-ci n'obtient que 5 sièges, mais elle a permis l'élimination des candidats les plus favorables au « Bloc des Gauches ».

Le mois suivant, l'élection triomphale de Gabriel Miossec au siège de son père défunt prouve que les Châteaulinois donnent la préférence aux républicains modérés, « mélinistes ».

La longue controverse relative à la question des **secours aux élèves indigents** des écoles privées met en lumière, chez leurs dirigeants



Symphonie en gris mineur :
Les rythmes début de siècle ne semblent pas avoir le don d'épanouir ces visages de jeunes (encore moins ceux de « Etat-Major » !)

locaux, un « opportunisme » qui suppose plus d'habileté que de courage.

Armand Chauvel pose la question au Conseil Municipal en 1898. Sans résultat. Fin mai 1899, circule en ville un « Appel au Peuple » dont voici la finale : « Liberté, égalité, fraternité ! Pour tous les enfants pauvres, sans exception, une subvention égale du Conseil Municipal. Plus de privilège ! »

Ce tract met le feu aux poudres. Pendant quatre ans, à la mairie et surtout dans la Presse locale ou régionale, la discussion se poursuit. Alternent pamphlets, exposés didactiques, leçons de haute philosophie sur la charité, la justice sociale, la laïcité. Et comme à Châteaulin, fines plumes, savants juristes, coriaces chicaneurs ne manquent pas, personne n'aura le « dernier mot » !

Ainsi que dans certaine tragédie de Corneille, au groupé « libéral » Chauvel-de Chamailard-Gentric... fait face le trio « radicalisant » Riou-Sévrain-Massicot.

Le premier affirme sa demande légale, cite l'exemple de Saint-Brieuc, Vannes, Nantes, Angers, Bordeaux, Toulon, s'appuie sur une décision du Conseil d'Etat.

Le second s'en tient aux slogans : « Vous avez la liberté, c'est tout ce que vous pouvez demander ». — « A services publics fonds publics. » — « On ne peut pas accorder de subsides à qui vous combat. »

Le Maire Armand Gassis se trouve dans une position inconfortable. Et lorsque, au début de l'hiver 1899, se pose la question de la **cantine scolaire**, il serait pour y admettre tous les enfants pauvres de la ville.

Tel n'est pas l'avis de Charles Riou et de ses amis de la Société de Bienfaisance des Ecoles Publiques :

« Les gens des Congrégations, soit par zèle de piété ou passion politique, se prodigueront en surveillance des allées et venues à la cantine. Petit à petit, ils se glisseront dans la place, s'y installeront ; un jour, ils seraient les maîtres et feraient entendre aux laïques qu'ils aient à s'en aller ».

Donc refus de toute subvention municipale. Le Maire n'a plus qu'à suggérer aux Frères et aux Sœurs de lancer, comme leurs concurrents, une souscription publique.

En juin 1901, pour la quatrième fois, Armand Chauvel présente sa requête, « au nom de la Justice et de l'Egalité ». Il y joint une **pétition** revêtue de 200 signatures :

« Nous, pères de famille, électeurs et contribuables de Châteaulin, nous demandons que le crédit que vous votez chaque année pour fournitures scolaires aux indigents soit partagé proportionnellement au nombre des enfants qui fréquentent les diverses écoles.

« Chaque contribuable apporte sa quote-part dans les ressources de la Commune. Ces ressources appartiennent donc à tous les contribuables et tous les indigents de Châteaulin, sans exception, doivent participer également au secours que vous votez annuellement.

« Un arrêt du Conseil d'Etat, en date du 20 février 1891, a décidé que « les indigents de toutes les écoles, soit privées, soit publiques, peuvent recevoir en nature, à titre de secours, des Municipalités, aussi bien des fournitures classiques que des aliments et des vêtements. »

Scrutin final : 17 contre, 5 pour. Et pourtant, 10 Conseillers avaient signé la pétition !... Armand Chauvel ne s'avoue pas vaincu. Mais mieux vaut peut-être attendre des jours plus favorables pour obtenir justice sur un point somme toute secondaire.

En effet, le vote par le Parlement de la loi sur le « Contrat d'Association » menace de dissolution prochaine les Congrégations enseignantes.

En application de cette loi, le Conseil Municipal délibère, le 12 janvier 1902, sur la « **demande en autorisation** » de l'Etablissement Saint-Louis.

« A l'unanimité, et sans discussion, il donne un **avis favorable** à cette demande » et, généreux, étend cet avis favorable aux Sœurs de la Plaine qui ne le sollicitaient pas ou, du moins, qui ne l'avaient pas encore sollicité.

Bref, application stricte de la loi ; pas d'hostilité ; mais pas de geste qui mérite un merci spécial de la part des écoles congréganistes.

3. - Le triomphe des « affreux sectaires »

Le laïcisme de combat ne pardonne pas à l'enseignement chrétien de survivre aux mesures destinées à l'étouffer progressivement. En 1898, à son congrès de Rennes, la Ligue de l'Enseignement décrète qu'il faut « **enlever aux religieux** de tous ordres, à tout ce qui est clérical, **le droit d'enseigner** ».

Chef du « Bloc des Gauches », Waldeck-Rousseau brandit l'épouvantail des « deux jeunes gens qui grandissent sans se connaître jusqu'au jour où elles se rencontreront si dissemblables qu'elles risqueront de ne plus se comprendre ».

Un an après sa promulgation, la loi sur le Contrat d'Association entraîne la fermeture brutale de **3 000 écoles**, la plupart tenues par des Religieuses, dont 64 pour le Finistère.

L'attachement de la population à ses écoles chrétiennes éclate en particulier le lundi 18 août 1902, lors de la prise de haute lutte, par la troupe et la police, des « trois citadelles du Léon » : **Le Folgoët, Ploudaniel, Saint-Méen**, pendant que 20 000 manifestants défilent dans les rues de Quimper.

Sentant venir l'orage, les Catholiques sentent le besoin d'une action concertée. Ainsi naissent les « **Amicales d'Anciens Elèves** ». Celle de « Saint-Louis » tient sa première réunion le jeudi **16 mai 1901**.

Programme classique : messe, homélie, adoption des statuts, banquet de 375 couverts dans les études. Une exquise décoration, un menu excellent, le tout dans une atmosphère de franche gaieté.

Ce qui sort de l'ordinaire c'est l'impression que produit cette assemblée d'hommes en canotier ou chapeau à guides : « Jamais, dira le **Révérend Frère Abel**, qui préside la journée, je n'ai rencontré un pareil ensemble de natures fortes, nobles, intelligentes et ouvertes à toutes les hautes aspirations ».

L'impression n'est pas à sens unique. La « parole chaude et pétillante » du Supérieur Général, qui invite ses auditeurs à se serrer les coudes pour les luttes prochaines, fera dire encore à l'un d'entre eux, quelques années plus tard : « Il nous avait tous empoignés ».

« Les luttes prochaines » ! L'arrivée au pouvoir du sénateur **Emile Combes** permet de les entrevoir. L'Episcopat met le Parlement en face de ses responsabilités et souligne les services rendus au pays par les Congrégations religieuses.

L'Institut de Ploërmel ne laisse pas uniquement aux autres le soin de défendre sa cause. Dans un mémoire aussi précis que solidement charpenté, il tente d'éclairer ses juges et d'établir ses titres à leur bienveillance. Une **pétition** circule à travers la Bretagne qui, en quelques semaines, recueillera **70 000 signatures**.

Dans l'ombre, l'adversaire fourbit ses armes. Une **enquête** se fait au sujet des Etablissements congréganistes. On lit dans celle qui concerne « Saint-Louis » :

« L'immeuble semble appartenir à la Société Civile de Ploërmel. Il peut être évalué à plus de 150 000 F.

« On y prépare les enfants qui se destinent aux Ecoles des Arts et Métiers, aux Ecoles d'Agriculture, à l'Ecole des Moussettes, à Brest, ou des Apprentis Mécaniciens de la Marine. Beaucoup d'enfants fréquentent cette école, faute d'Ecole Primaire Supérieure dans l'Arrondissement. Ils y vont compléter l'instruction primaire reçue dans les écoles communales de la région.

« Dix Congréganistes sont attachés à l'Etablissement, dont le fonctionnement et l'entretien sont assurés par le produit de l'internat, des rétributions scolaires et des fournitures classiques. Aucun de ces Congréganistes ne s'est fait remarquer à l'attention publique par ses agissements.

« L'école est parfaitement aménagée, bien située, très aérée et domine la ville. L'Etablissement est très prospère. Des constructions ont été faites récemment pour répondre au développement de cette école.

« Cet Etablissement fait assurément une concurrence active à l'enseignement laïque. Mais je ne vois aucun motif pouvant être invoqué pour le rejet de l'autorisation sollicitée. »

L'auteur de ce rapport mérite un coup de chapeau : l'objectivité est chose si rare dans certaines Administrations, au début du siècle !

Jetez plutôt un coup d'œil sur le pamphlet qui, en octobre 1902, part de la **Préfecture de Quimper** pour la Présidence du Conseil :

« Les 25 écoles dirigées par les Frères de Ploërmel ont été, presque toutes fondées depuis 1886, par le clergé, avec l'aide morale et pécuniaire des grands propriétaires fonciers, réactionnaires notoires et militants.

« Si les écoles des Frères ne recevaient qu'un petit nombre d'élèves, si ce nombre allait diminuant, on pourrait prendre son parti du mal qu'elles font. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. En 1890, les Frères de Ploërmel dirigeaient 15 écoles privées, recevant 3 638 élèves. En 1902, ils ont 25 écoles et une population scolaire de 5 261, soit 10 écoles et 1 623 élèves de plus.

« ...Ces écoles, au lieu de préparer des citoyens, ne forment que des fidèles ; elles compriment la raison humaine, au lieu de la développer et de l'affranchir ; elles sont un instrument de domination pour le clergé paroissial. Leur personnel est inférieur comme capacité ; leurs procédés d'enseignement, surannés ; les élèves qui les fréquentent ne sauraient trouver l'enseignement intelligent, l'éducation libérale auxquels ils ont droit.

« Mon avis très ferme et réfléchi est donc qu'elles ne présentent aucun caractère d'utilité publique ; en conséquence, il n'y a pas lieu d'accorder à la Congrégation des Frères de Ploërmel l'autorisation qu'elle sollicite. »

C'est également l'avis de Combes. Au terme des débats où, à côté des Groussau, Cochin, Lerolle, se sont distingués deux députés du Finistère, Albert de Mun et l'abbé Gayraud, **Mathan** lance à sa majorité :

« La liberté d'enseignement n'est pas un droit imprescriptible du citoyen. Elle est plutôt une concession du pouvoir social. Les Congrégations se dressent comme des monuments de contre-Révolution. Vous avez donc le devoir de les écarter toutes et vous les écarterez par un seul et même vote qui sera à la fois l'affirmation et le résumé de toute une politique. »

Le 18 mars 1903, par **300 voix contre 257**, la Chambre **rejette en bloc** les demandes en autorisation légale de 54 congrégations d'hommes et de 81 de femmes et n'en retient que 5 pour examen.

La belle époque et les admirables philanthropes qui condamnent à un enterrement de dernière classe, sans fleurs ni couronnes, de 13 à 14 000 bons Français, pour ne parler que des Frères ! « Les affreux sectaires ! » dira François Coppée...

Et l'attitude de la Bretagne en ces années 1901, 1902, 1903 ? Se sont déclarés favorables aux Religieux enseignants :

- **Municipalités** .. 282 / 326, 86,5 % (Finistère : 22/25, 88 %).
- **Députés** 35 / 41, 85 % (» : 7/10, 70 %).

Ainsi, Gouvernement et majorité parlementaire portent de l'eau au moulin des régionalistes, des partisans de la décentralisation, ne serait-ce que dans le domaine culturel.

4. - « Persécutés pour la justice »

Que vont faire les Congréganistes, interdits de séjour en France ? Secouer la poussière de leurs pieds et chercher une terre plus hospitalière ? Certains le font. La plupart, non.

« Je rencontrais le Frère Abel, à Paris, rapporte M. du Cleuziou, le jour où il venait de recevoir la réponse à sa demande d'autorisation. A mon regard interrogateur : « Mon pauvre ami ! » me répondit-il, en me tendant les mains, pendant qu'une larme perlait sous sa paupière. Mais ce court moment donné à la faiblesse humaine, le grand moine qu'il était se redressa de toute sa taille... »

Et c'est pour envisager la situation d'un œil réaliste. Le 23 mars, il signe la première lettre de **sécularisation**.

Au cours des vacances de Pâques, les Frères de « Saint-Louis » troquent la soutane contre le veston anonyme qui leur permettra de continuer leur apostolat.

Mais ce sera dans une **clandestinité** qui comporte des exigences et ne va pas sans périls. Plus de « cher Frère » naturellement, plus de prières en breton. Le Règlement des Elèves disparaît de la circulation. Des livres de piété, de formation spirituelle ne se lisent plus qu'en cachette...

Le mardi de Pâques, un Commissaire de Police notifie au Frère **Robert Berthévas** la fermeture de son Etablissement pour le 31 juillet 1903. Le Directeur de « Saint-Louis » refuse de prendre la lettre du Président du Conseil à lui destinée :

« Je ne porte plus l'habit congréganiste et me trouve actuellement à la tête d'une école privée laïque. »

Pour la **chapelle**, point de sursis. Mais avant l'apposition des scellés, les vases sacrés seront mis en lieu sûr. Par la suite, de jeunes acrobates, avec l'aide d'un charron de la ville, récupéreront un nombre



Geste symbolique de longs et obscurs dévouements,
dans le présent comme dans le passé.
Que peut faire l'esprit si le corps n'est pas bien portant ?

suffisant de bancs pour garnir l'ancien oratoire qui, pour trois ans, va retrouver son emploi primitif.

L'année scolaire se termine. Les vacances passent, marquées par des mutations opportunes. De l'ancienne équipe de professeurs ne restent sur place que le Directeur et ses deux maîtres d'internat.

Les classes reprennent à la date normale. Crime és-lois maçonniques ! Le 24 septembre, reparait le Commissaire de Police. Il interpelle sur la cour de récréation le Directeur et ses adjoints. Même réponse que six mois auparavant.

Quant aux persécuteurs, ils ne dissimulent pas leur dépit. Ils ne prévoyaient pas la métamorphose intervenue. Convoqués devant le juge d'instruction pour **délit de sécularisation fictive** et reconstitution de ligue dissoute, les prévenus se voient poser les trois questions rituelles au sujet de leurs vœux. Ils s'en tirent en Normands.

Fin décembre 1904, les sécularisés de l'Arrondissement de Châteaulin passent en correctionnelle. Tous acquittés : une victoire de plus à l'actif de M. du Cleuziou, qu'assiste un collègue de Morlaix.

Pendant quelques années encore, la situation de l'Etablissement lui-même demeure précaire. Le mandataire du liquidateur Lecouturier en fait l'**inventaire** dans l'après-midi du 21 juillet 1904. Pas d'incident, mais les maîtres ont dû prêcher le calme à leurs élèves.

Finalement, le patrimoine du Frère Désiré Yhuel permettra au légitime propriétaire de racheter... son propre bien !

Au printemps 1903, la **Maison-Mère de Ploërmel** s'est vidée. Puis, le R. F. Abel est parti pour l'exil. Ne restent dans la Communauté que des vieillards et des malades.

Le 12 février 1904, le tocsin sonne. 1 200 soldats et gendarmes donnent l'assaut au Pensionnat La Mennais où quelques dizaines d'enfants se sont enfermés avec leurs maîtres. La veille, pour ne pas participer à cette expulsion, deux capitaines et trois lieutenants ont brisé leur épée.

Parmi les hôtes attristés de la Maison-Mère ne figure plus, à cette date, le **Frère Calixte Lamandé**. Sa santé réclamant des soins spéciaux, il avait rejoint la clinique de Ploërmel. Pour peu de temps.

Au lendemain de la sécularisation, il s'est réfugié chez un neveu de **Spézet**. Puis, une voisine, parente éloignée, l'a recueilli sous son toit.

A l'aube du printemps 1904, les yeux obscurcis du bon serviteur de l'enfance s'ouvrent « aux clartés de l'aurore éternelle ».

Il s'éteint le jour de la Saint-Joseph, cinquantième anniversaire de sa prise d'habit.

Cinq ou six Frères assistent aux obsèques. Bientôt l'herbe envahira la tombe du disparu...

Lors du transfert du cimetière, quelques années plus tard, ses cendres seront réunies à celles de deux prêtres dont l'un, l'abbé René Le Grand, consacra les 46 années de sa carrière sacerdotale à la paroisse de Spézet.

Sur le côté droit de la tombe commune, proche de la Croix de mission, une plaque de marbre porte la mention : « A la mémoire du Frère Calixte Lamandé ».

5. - Honneur aux anciens !

Le 21 mai 1903, jour de l'Ascension, les Anciens Elèves de « Saint-Louis » tiennent leur troisième réunion annuelle.

Réunion improvisée : devant le désarroi de l'opinion catholique, les menaces de persécution religieuse, la pression administrative, la virulence de la Presse anticléricale, le Comité ne s'est décidé qu'en dernière heure à lancer ses invitations.

Une centaine de braves « osent » répondre à l'appel. La Messe se dit dans cette chapelle Notre-Dame où bon nombre d'entre eux firent jadis leur retraite de Communion.

Un de leurs anciens condisciples, l'**abbé Cloastre**, les exhorte au courage : « Peut-être notre bonne volonté devra-t-elle aller jusqu'à l'héroïsme ! L'horizon est si sombre et les temps si troublés ! »

Qu'importe ! lui répond l'assistance par le Credo et le cantique « Je suis chrétien ». Au patronage, pendant le banquet et la réunion statutaire, les discours traduisent la même décision.

« On est heureux, déclare **M. Gustave Benoist**, de se retrouver unis et de se sentir les coudes, dans ces temps de lâcheté et de trahison.

« Je vous ai promis, quand vous avez bien voulu me choisir pour président, de marcher toujours à votre tête dans le chemin du devoir et de l'honneur ! Jeanne d'Arc, la sainte et grande Française, qui nous reçoit aujourd'hui dans son patronage, guidera nos pas et nous donnera force et vaillance dans le combat qu'il nous faut soutenir pour Dieu et la liberté.

« Il y a une certaine crânerie, au temps actuel, à se montrer indépendants ! Conservons-la toujours cette noble indépendance et restons, suivant l'antique devise : Catholiques et Bretons toujours ! »

M. du Cleuziou exalte les vœux de religion et rend hommage à l'esprit de sacrifice des « sécularisés » qui, pour continuer leur mission, ont pris des résolutions pénibles :

« Il y a eu des déchirements douloureux, il a fallu rompre avec les habitudes prises, abandonner un mode d'existence d'autant plus cher qu'on l'avait embrassé librement... »

« Vos anciens maîtres ont quitté la robe pour prendre des habits civils ; mais, vous le savez, dans ces poitrines, revêtues aujourd'hui de la veste du paysan ou de l'habit du citadin, bat toujours le même cœur, jadis recouvert par la soutane sur laquelle brillait l'image du Divin Crucifié... »

A son tour, le **chanoine Le Roy** adresse à ces maîtres félicitations et remerciements : « Nouveaux Croisés, vous avez consenti à tous les sacrifices pour conquérir à Dieu la Terre Sainte des âmes d'enfants que l'Eglise vous demande de garder pour elle... »

Et à tous, après évocation des bataillons carrés de Napoléon, et de la résistance des Catholiques belges et allemands : « Allez au travail avec toute votre âme et Dieu, comme disait Jeanne d'Arc, vous donnera la victoire ! »

L'année suivante ne sera pas encore celle de la « victoire ». Sauf la partie religieuse, la journée du souvenir se déroule, toutefois, au pensionnat Saint-Louis.

Célèbre la Messe un jeune professeur de « Saint-Yves » : l'**abbé Germain Cozien**. Préside la fête un prélat morlaisien à l'éloquence enflammée : **Mgr Dulong de Rosnay**. Thème de son allocution : « Soyez forts dans le combat ! »

« Votre sort, à vous, votre honneur, c'est d'être militants, d'être soldats du Christ. Votre fonction c'est de combattre... »

« On vocifère : « Le Christ à la voirie ! » La Passion recommence. Je veux que de votre âme troublée, de votre baptême, de vos traditions, de votre Première Communion, de votre jeunesse ardente et généreuse, je veux qu'il s'élève un cri : En avant ! »

« Vous, jeunes Chrétiens, vous vous habituez à vous entendre appeler, avec dédain, « cléricaux », c'est-à-dire bons à rien, des êtres méprisables ! Vous le supportez, vous ne remuez pas ! Ce serait le comble de la lâcheté.

« Vous êtes tout parce que vous êtes chrétiens. Vous êtes le bon sens, vous êtes la civilisation, vous êtes la justice et la charité ; vous êtes la liberté, vous êtes la conscience, vous êtes l'honneur. Quantité négligeable ? Mais c'est vous qui avez fait la France.

« Vous connaissez le vieil adage : « A cœur vaillant, rien d'impossible ! » Prenez-le comme devise. Armez-vous-en dans l'exercice de vos devoirs, contre vous-mêmes, contre les ennemis de Dieu et du pays ! »

« Allez dans la vie, allez au combat, pénétrés du sentiment d'une telle valeur. Un jour ou l'autre, vous serez les maîtres. La victoire est assurée. Dieu ne meurt pas et vous êtes de ceux qui ne meurent pas avec lui... »

Pour le moment, il faut vivre d'espoir et demeurer sur le qui-vive. Comme le dit **M. du Cleuziou**, les maîtres « peuvent encore s'attendre à être jetés, du jour au lendemain, sur la rue, comme des vagabonds, sans pain et sans abri.

« L'école ne sera-t-elle pas fermée demain ? C'est la grande crainte qui nous effraie et ne me permet pas, je vous l'avoue, de quitter Châteaulin, même pour quelques heures, sans de vives appréhensions.

« Mais ces jours troublés nous ont prouvé que « Saint-Louis » comptait de nombreux amis. A leur tête, je placerai Mgr Dubillard, évêque de Quimper... Près de lui, les membres de la Société Civile propriétaire de cet Etablissement... »

« Leur vénérable Président, Comte de Lanjuinais, est aujourd'hui poursuivi devant quinze ou vingt tribunaux correctionnels. Que lui importe ! Son grand-père a bravé en face, et la tête haute, les bourreaux de la Convention ; ce ne sont pas les pygmées de notre époque qui lui feront peur !... »

Dernière consigne aux Amicalistes : « C'est ici que vous devez placer vos enfants. Il faut qu'aux jours d'épreuves, lorsque cette école sera attaquée, on trouve groupés tous vos enfants derrière leurs maîtres persécutés ; dans l'impossibilité où vous êtes d'être présents ces jours, vous serez du moins représentés par ce que vous aurez de plus cher, et autour des professeurs de « Saint-Louis », la chair de votre chair, votre cœur lui-même formera une garde d'honneur !... »

Rien d'étonnant que l'un des hommages les mieux sentis du Directeur de la Maison aille à ce **M. du Cleuziou** que le chanoine Le Roy appelle « le Frère laïque de Saint-Louis » !

« Avec un dévouement que rien ne lasse, avec la sagesse, la prudence et la sagacité d'un jurisconsulte pour lequel le Code n'a plus de secret, il combat pied à pied l'ennemi de nos croyances et de nos libertés ; et, je puis l'affirmer, il gagnera des batailles si le droit et la justice ne sont pas entièrement bannis de chez nous... »

« Les orateurs ont dit le grand sacrifice consenti par les maîtres de ce Pensionnat. Comment aurions-nous pu hésiter à nous sacrifier et à souffrir lorsque nous avons vu qu'il s'agissait de conserver à vos enfants cette foi chrétienne que vous voulez leur léguer comme votre

héritage le plus précieux ; lorsqu'aujourd'hui même vous nous donnez le fortifiant spectacle de tant de dévouement et de vaillance...

« Louis Veuillot a écrit : Les causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne meurt pas ! Nous ignorons jusqu'où s'étendront les épreuves que Dieu imposera à notre faiblesse ; espérons qu'avec sa grâce nous resterons tous et toujours à la hauteur de notre devoir !

« Confiance ! Non, cette réunion si nombreuse ne peut pas être la dernière ; non, cette fête ne peut pas être la solennité endeuillée de douloureuses funérailles ; les œuvres des saints fleurissent sur les ruines, et de la mort jaillissent, sous le souffle de Dieu, d'éclatantes résurrections ! »

S'il est normal qu'une certaine tristesse plane sur les fêtes d'Amicale des premières années du siècle, la joie, la gaieté n'en sont pas exclues, comme le souligne la présence des **jeunes artistes du Patronage**, musiciens ou comédiens.

L'épreuve : pierre de touche de l'attachement authentique ! Dans leurs difficultés, les maîtres de « Saint-Louis » pourront toujours compter sur la sympathie vigilante et efficace de l'élite de leurs anciens élèves dont les Chauvel, les Benoist, les du Cleuziou leur apporteront régulièrement le vibrant témoignage.

Ce témoignage rejoint l'hymne de gratitude adressée, en avril 1901, par **Théodore Botrel**, à ses premiers éducateurs, et dont voici la dernière strophe :

« Courage donc, les vaillants Frères !
« Vous naviguez par vents contraires,
« Mais les bons courants sont pour vous :
« Dieu calmera Tempêtes et Haines,
« En voyant, près des capitaines,
« Tous les moussaillons à genoux ! »

6. - Relative accalmie

« Qu'avez-vous fait pendant la Révolution ? demandait à Sieyès l'un de ses amis.

— J'ai vécu ! », répondit l'homme politique, satisfait d'être sorti indemne des orages de la Terreur.

De même, survivre à la **tempête combiste** relève quelque peu de l'exploit pour « Saint-Louis », comme pour beaucoup d'œuvres similaires.

Après une période de « recueillement », le pensionnat va continuer sa marche en avant jusqu'à la Guerre 1914-18, sous la direction des Frères **Robert Berthévas** et **Tugdual Le Jehan**.

En dépit d'un physique avantageux, le premier ne jouit pas d'une santé de fer. Il mourra subitement le 14 juillet 1908, à l'âge de 42 ans, et sera enterré à Landerneau, sur la demande de son aîné, le Frère Michée, Directeur de « Saint-Joseph ».

Plus ou moins discrète, la **surveillance de la Police** se poursuit, comme l'atteste ce rapport destiné à la Préfecture : « Il n'est pas douteux que des Congréganistes n'interviennent dans la direction de plusieurs écoles privées ; mais les prendre sur le fait est une chose presque impossible. »

Comment on écoute la parole du professeur :

- attention concentrée ?
- docilité souriante ?
- ou insouciance indifférente : « l'appareil photographique (ou... l'avion qui passe), c'est plus intéressant »



« **Saint-Louis** », du moins, ne cessera pas de fonctionner, comme ce sera le cas de Briec ou de Pleyben. Dans cette dernière localité, le liquidateur ordonne, en 1907, la fermeture du pensionnat. Deux classes s'installent dans le « Vieux Patronage ». Le rachat de la Maison par la famille de Bourbon permettra, au bout d'un an, de revenir à un régime normal.

Toutefois, pendant trois ans, les scellés interdisent l'utilisation de la chapelle. La vie religieuse de l'internat s'en trouve sérieusement gênée. Aussi, lorsque tombent les entraves, le Frère Gélén tient à ce que la cloche annonce la bonne nouvelle à tous les alentours. La corde se rompt et la partie la plus impunément vulnérable de la personne du vigoureux sonneur prend avec le pavé un contact qu'il eût souhaité moins brutal !

« Væ soli ! » Un roman de René Bazin, « L'isolée », souligne les douloureuses conséquences d'une soi-disant liberté « assénée comme un coup de massue sur des têtes fragiles ».

Privés de leur costume, de la vie commune, des directives de leurs supérieurs, les sécularisés ressentent un grand désarroi. Dans ces conjonctures, les Frères du Finistère ont la chance de pouvoir se regrouper autour d'un homme providentiel : le Frère **François Nicol**.

Après avoir sauvé du naufrage son école « Saint-Blaise », de **Douarnenez**, il va faire bénéficier de son savoir-faire, de son tempérament batailleur, de ses qualités de gouvernement, non seulement ses confrères, mais tout l'enseignement libre du Diocèse.

Dès 1905, au premier **Congrès des Œuvres**, tenu à **Landerneau**, il lit un rapport remarquable, charte de son action présente et future : relever le moral des sécularisés, conserver les écoles existantes, en ouvrir d'autres, leur préparer un personnel qualifié, et, au besoin, les défendre auprès des Pouvoirs publics.

Ce programme, il en poursuivra la réalisation pendant un quart de siècle. Retraites, Société de Secours Mutuels, « Sentier », interventions au Conseil Départemental, représentent quelques aspects de son action.

Les usagers traditionnels du pensionnat Saint-Louis lui demeurent fidèles. Les sceptiques peuvent s'en rendre compte lorsque, fin juillet, tout un peuple d'écoliers en liesse monte à bord du vapeur de Landévennec ou s'entasse dans les voitures hippomobiles dont l'interminable caravane s'ébranle vers Sainte-Anne ou Plougastel.

Les effectifs connaissent un certain déclin de 1900 à 1906 : ils oscillent entre 200 et 250. Puis ils bondissent à 350 pour culminer en 1910-1911 avec un total de 400, dont 270 pensionnaires.

Les moyennes s'établissent ainsi pour les huit années qui précèdent immédiatement la première Guerre Mondiale :

Internes : 231 — Externes : 126 — Total : 357.

Cette affluence pose des problèmes de différente nature. Celui du personnel enseignant d'abord, qui perd son homogénéité d'avant 1903.

A côté de sécularisés, relativement stables, tels les Frères **Yves Le Jollec**, **Jean-Louis Fournier**, **Yves Le Michel**, **Michel Hascoët**, **Jean-Louis Guitot**, sans parler des deux maîtres d'études du Frère Calixte, figurent un **abbé Nédélec**, de 1905 à 1907, et, de façon moins épisodique, de jeunes instituteurs laïques.

Dès son entrée en fonctions, le **Frère Robert** obtient de Saint-Brieuc trois **Religieuses de la Providence** pour lingerie, cuisine et infirmerie. Le pavillon gauche de la cour d'honneur devient leur home.

Faute de sujets, elles se retirent en 1911. Et ainsi disparaît l'unique fondation qu'ait faite dans le Diocèse de Quimper une Congrégation qui, elle aussi, doit son origine à Jean-Marie de la Mennais.

Autre problème : comment **héberger** une population scolaire en croissance sans contrevenir aux règlements officiels ? Le Frère Calixte, lui, pouvait recevoir 280 élèves et surveillants dans ses quatre dortoirs. Les 15 m³ d'air obligatoires par interne ramènent le plafond à 150 !

En 1907, l'entreprise Cornec surélève d'un étage le préau de la cour des Grands, étage destiné à se prolonger au-dessus du « bidouf ».

Il faut renoncer à détailler les plans imaginés et les mesures adoptées pour répartir au mieux les locaux disponibles entre les classes et les dortoirs.

De 1900 à 1911, sept déclarations différentes sont soumises à l'agrément de l'Académie. La dernière loge 234 internes et 12 surveillants dans sept dortoirs. Elle restera valable jusqu'à la seconde Guerre Mondiale.

Pas de changement spectaculaire dans l'**organisation des études**. Toujours six classes : quatre pour le primaire élémentaire, deux pour le primaire supérieur. A partir de 1911, une septième s'imposera.

En 1905, trois élèves s'abouchent avec des camarades de l'école publique, se présentent au **Certificat officiel**, réussissent. Ces « francs-tireurs » ont ouvert la voie à des pelotons plus substantiels. Le succès complet de l'année suivante impressionne favorablement la population.

Il ne reste qu'à continuer : 17 lauréats en 1907, 45 en 1913. On ne renonce pas ; pour autant, aux Certificats agricoles : 47 succès en 1912, 40 en 1913.

Le **Cours Supérieur** s'étoffe de façon mesurée. Ses deux classes groupent de 40 à 45 élèves à partir de 1906. Un Brevet Élémentaire en 1905, deux en 1907. Là aussi, le mouvement se trouve amorcé.

En dépit de l'hostilité des sphères officielles, l'enseignement chrétien ne connaît pas de régression. Il compte en décembre 1904 dans le diocèse de Quimper :

233 maisons,
1 100 éducateurs,
35 600 élèves.

Mais, les Noviciats fermés, il est urgent de songer au recrutement des maîtres. En 1904, se rattache au Cours Complémentaire de « Saint-Louis » un embryon de **Cours Normal Diocésain**.

En 1906, cette institution émigre à Landerneau ; quatre ans plus tard, elle s'installera dans les bâtiments de l'ancien Juvénat du Folgoët où elle jouira d'une existence autonome.

Désireux de se vouer de façon plus totale au service de la jeunesse, certains jeunes gens n'hésitent pas à franchir la Manche pour rejoindre un **Noviciat** au sud de l'Angleterre.

Plusieurs noms se trouvent, à cette époque, sur les registres de « Saint-Louis » qui, bientôt, figureront sur les tableaux du personnel des Frères de Ploërmel :

Henri Crenn - Pierre Sizun - Louis Fournier - Pierre Kernaflén - Jean Rannou.

En définitive, pour la France comme pour l'étranger, pour la vie religieuse des éducateurs comme pour leur valeur pédagogique, tout ne sera pas négatif dans le bilan des attaques dont les Congrégations furent l'objet au début de notre siècle.

7. - La lutte change d'objectif

En Bretagne, sous la poussée d'une sève généreuse, jamais tarie, l'arbre mutilé de l'enseignement chrétien reverdit et, en nombre croissant, se couvre chaque année de rameaux prometteurs.

Ainsi, l'école libre de **Collorec** s'ouvre en 1905 ; celle de **Château-neuf**, en 1912.

Dans les sphères officielles, l'anticléricisme rentre les griffes. Briand préconise une **politique d'apaisement**. Poincaré accède à la présidence de la République.

C'est que, par-dessus « la ligne bleue des Vosges », la France angoissée perçoit, de plus en plus distincts, « le piétinement sourd des Légions en marche » et le roulement menaçant des canons de la **Wermacht**.

Au début de l'été 1914, l'orage éclate, un orage dont les coups de tonnerre ne cesseront qu'au bout de cinquante-deux mois.

Les Pouvoirs publics prêchent l'**union sacrée**. Mieux vaut tard que jamais ! En grand nombre, les religieux proscrits foulent de nouveau le sol de leur patrie.

La **mobilisation** multiplie les vides dans les rangs du personnel enseignant des écoles. Comment pourvoir à toutes les vacances ? Autant chercher la quadrature du cercle ! D'autant plus que tous les trimestres, l'appel sous les drapeaux d'une nouvelle classe s'oppose à toute prévision à long terme.

A « Saint-Louis », les Frères **Le Jéhan** et **Le Jollec** représentent les seuls éléments stables de la Maison. Et pourtant, à l'arrière comme à l'avant, la consigne est de « tenir ».

Et l'on « tiendra », avec des cadres disparates et protéiformes où le Frère **Pierre Stéphant**, 75 ans, voisine avec des « Marie-Louise » de 16, 17 ans, voire des moniteurs de 14 et 15 ans. Même, une Marie Herviou, préceptrice en ville, offre ses services à « Saint-Louis ».

Ce qui ne facilite pas le problème, c'est que, en dépit des événements, le nombre des élèves reste étale. On enregistre, au cours des cinq années de guerre, les moyennes suivantes :

Internes : 230 — Externes : 95 — Total : 325.

Et la place disponible se réduit. En effet, au mois de septembre 1914, « l'Ambulance bénévole » de Mme Panissey, reconnue pour 42 lits, s'établit dans l'aile côté jardin. Elle s'y réserve deux classes et un dortoir.

Deux ans plus tard, la nomination de l'abbé Kerjean comme recteur de Coray, libère une partie de l'Aumônerie. Une classe s'y installe. Un certain nombre d'internes logent en ville.

Quant au service religieux du Pensionnat, trois prêtres infirmiers l'assureront : les abbés Gustave Bossu, diocèse de Luçon, Yves Cullandre, diocèse de Quimper et le Père Com, Montfortain.

L'Ambulance supprimée, le Service de Santé lui substitue, en juillet 1918, une annexe de l'Hôpital Complémentaire de Quimper. La réquisition sera levée en avril 1919.

Que ça ne tourne pas toujours rond à « Saint-Louis », qui saurait s'en étonner ? La présence des blessés, des convalescents trouble parfois la discipline. Mais les militaires n'ont pas l'impression d'être considérés dans la Maison comme des « intrus ».

En souvenir des bons soins reçus, M. Yves Denniélou, futur Maire de Dinéault et fidèle Amicaliste, remettra une forte somme au Frère Directeur qui l'emploiera pour monter une tribune à la chapelle.

A quelques jours de l'Armistice, le 7 novembre 1918, l'Etablissement devient propriété légale de la **Société Immobilière** de Châteaulin dont le premier Président sera l'homme de tous les dévouements : M. Armand Chauvel.

L'un des objectifs de la nouvelle Société : l'acquisition du champ qui prolonge le jardin en direction de la carrière de Kerstrat. « Saint-Louis » pense à l'avenir.

De quels accents d'allégresse la cloche salue le **11 Novembre** ! Une note de tristesse s'y mêle. Manquent à l'appel 156 anciens élèves et trois maîtres :

MM. Ambroise Le Meur, classe 1914, de Kernével,
Corentin Cariou, classe 1915, de Trégunc,
Frère Pierre Gloaguen, classe 1911, de Meilars.

Lieutenant au 118^e R. I., ce dernier dirige une attaque, le 26 septembre 1918. Une balle l'atteint à la tempe. Il meurt quatre jours plus tard.

Au cours des hostilités, combattants et civils rêvaient volontiers de « lendemains qui chantent ». Passé l'euphorie de la victoire, la réalité se montre moins docile et moins agréable.

On s' imagine, toutefois, que la « Grande Guerre » ne sera jamais dépassée quant à l'importance revêtue, à l'héroïsme déployé, aux souffrances subies.

On espère qu'elle sera « la der des ders ». Mais, en ce qui concerne « Saint-Louis », l'axiome « Jamais deux sans trois » souffrira-t-il un démenti ?...

8. - De l'abondance à la disette

Au mois d'août 1920, les rênes de « Saint-Louis » passent aux mains du **Frère Yves Le Jollec**.

« Très connu, très estimé de tous, l'Ecole, sous sa direction, aurait vite pris un développement considérable », assure le livre des Annales.



Après un premier contact avec la Maison, en 1902-1903, il y est revenu en 1907. Mûri par plusieurs années d'épreuve et d'expérience, muni bientôt du C.A.P. et du B.S., en pleine possession de ses moyens, il va donner toute sa mesure au Cours Complémentaire.

Il distribue un enseignement clair, précis, exclusif de toute fantaisie, reflet d'une intelligence pénétrante qui va droit au fond des choses et, pour mieux cerner le vrai, écarte avec soin le secondaire et le clinquant.

Viril et sérieux, son style éducatif inspire le respect, la crainte révérentielle ; mais les grands élèves s'inclinent devant la compétence et la conscience professionnelle de leur maître.

Aux aptitudes, aux qualités de ce maître va donc s'offrir, au lendemain de la Guerre, un champ d'application plus vaste. Mais les Supérieurs ont sur lui d'autres vues.

Soucieux de doter le Nivot de cadres solides, le Frère François Nicol jette son dévolu sur deux hommes d'âges et de tempéraments complémentaires : les Frères Yves Le Jollec et Pierre Le Floc'h. Ils iront à « Sainte-Geneviève » de Versailles préparer l'examen d'entrée à l'Institut Agronomique.

Dur sacrifice pour le Directeur de « Saint-Louis » ! « Le doyen des étudiants », comme il s'intitule lui-même, écrit à son Visiteur, le 9 octobre 1921 :

« Vous pouvez concevoir l'émotion qui m'étreignait en quittant Châteaulin où je viens de passer vingt-deux ans, comme élève et comme maître. Il m'a fallu faire des efforts presque surhumains lorsque, prenant congé du bon vieux M. Stéphan qui sanglotait tout haut, je sentais mes paupières se mouiller.

« Le temps de refouler mes larmes et je passai à la cuisine. Là, chacune des domestiques m'a serré la main et s'est tournée au plus vite en pleurant. On a beau être froid — ou le paraître — cela vous remue tout de même.

« Enfin, je me dirige vers la gare, accompagné de M. l'Aumônier et de tous mes anciens adjoints. J'enregistre ma malle et vite je serre la main de tous, car ce n'était pas l'endroit « pour se laisser aller à son émotion ».

Le voyageur pressentait-il les tribulations qui l'attendaient au cours de ses études comme pendant les premières années du Nivot ? Il avait, en effet, fait preuve d'un optimisme prématuré en déclarant, au retour d'une visite à son futur fief : « Le domaine est à peu près à l'abandon, mais il ne sera pas difficile de le remettre en état. »

Voici la fiche signalétique du **Frère Yves Rouxel**, son successeur à « Saint-Louis » :

- **L'homme.** Origine : Plourava, près Saint-Brieuc. Age : 37 ans. Tempérament : distinction, réserve, modestie.
- **L'éducateur.** Intelligence vive. Plume alerte, élégante, caustique. Bonté foncière, dévouement pratique, enseignement méthodique, tendance à la sévérité. Qualification professionnelle : B.E., B.S., C.A.P., dix ans de séjour au Cours Normal du Folgoët.
- **Le religieux.** Piété sentie, conscience délicate, régularité sans faille. La tâche du nouveau Directeur n'est pas des plus faciles, pour un homme qui place haut son idéal et ne trouve pas toujours autour de lui les concours souhaitables.

Dans les six années de l'immédiate après-guerre, les effectifs se maintiennent à leur niveau antérieur : 328 élèves dont 235 internes et 93 externes.

Les Communes qui fournissent les plus forts contingents de pensionnaires restent à peu près les mêmes. Les voici, avec le maximum de présence pour la période 1900-1940 :

Dinéault : 56	Plomodiern : 38	Saint-Ségat : 28
Cast : 45	Saint-Nic : 31	Lothey : 19

Fragiles, instables, les cadres s'avèrent parfois décevants. De 1921 à 1927, trente laïques défilent dans la Maison. Les religieux sont peu nombreux, mais, d'ordinaire, de qualité, tel le **Frère François Le Menn**, de Lennon, malheureusement emporté par la maladie, à l'âge de vingt-six ans.

Le Directeur paie de sa personne, assure une demi-journée d'enseignement, s'occupe de l'économet, soigne malaises et bobos, au prix d'un surmenage de jour et de nuit.

Premier souci : la **formation chrétienne** des enfants. Il maintient la Croisade Eucharistique, présente au Brevet d'Instruction Religieuse les élèves du Cours Supérieur, On ne chôme pas dans les classes, comme le prouvent les succès de 1921-1922 :

Certificat officiel	30/51
Certificat libre 1 ^{er} Degré....	34/34
Certificat agricole	33/33

Si l'on ajoute un lauréat au Brevet élémentaire, 5 au Certificat Supérieur, 5 médailles et un prix de 100 F. décernés par les « Agriculteurs de France », maîtres et élèves n'ont pas lieu de se plaindre !

Et pourtant, le nombre de ces élèves tend à fléchir : 240 pour les années 1925 et 1926. L'effectif du **Cours Complémentaire** tombe de 50 à 35. Après l'abondance, menace la disette...

Les **difficultés** que connaît « Saint-Louis » ne lui sont pas particulières, à une époque où l'enseignement chrétien se voit contester le droit à l'existence.

Aux élections de 1924, triomphe le « cartel des gauches ». L'Eglise de France va-t-elle revoir les jours sombres des premières années du siècle ? Non : la Guerre a libéré les Catholiques de leur complexe d'infériorité. Les anciens « poilus » ne reculeront pas devant des adversaires moins redoutables que ceux de la Marne, de l'Yser ou de Verdun.

Trois fois blessé, neuf fois cité, Commandeur de la Légion d'Honneur, le **Père Doncoeur**, dans une lettre virulente, prend à parti le chef du Gouvernement, Edouard Herriot, et lui dit carrément : « Nous ne partirons pas ! » Un soldat prestigieux, le **Général de Castelnau**, prend la tête de la Fédération Nationale Catholique.

Des meetings de protestation se multiplient à travers le pays ; la volonté de résistance du Finistère éclate dans trois grandes réunions où le nombre des manifestants s'en va croissant : 25 000 à Quimper, 50 000 au Folgoët, 100 000 à Landerneau.

C'est dans cette atmosphère de tension, d'exaltation, que « Saint-Louis » fête, le **jour de l'Ascension 1926**, le 60^e anniversaire de sa fondation et les Noces d'Argent de son Amicale.

Préside : le chanoine Le Roy, ancien Curé de Châteaulin. Sont présents : le R. F. Jean-Joseph, Supérieur Général des Frères de Ploërmel, cinq Inspecteurs diocésains, des représentants des Amicales de Derval, Redon, Loudéac, Quintin, Ploërmel, Douarnenez.

Comme d'habitude, dans de telles circonstances, le Frère François Nicol « tire les grands jeux », balaie les scepticismes, galvanise les énergies et communique à tous son enthousiasme de sexagénaire à l'âge toujours jeune.

« Ah ! Châteaulin, Châteaulin ! si le Bon Dieu ne m'en parle pas le premier, ce n'est pas moi qui lui en parlerai ! », dira plus tard le Frère Yves Rouxel. Humour ? Pessimisme passager ? Sans doute, car il aimera aussi rappeler les « vifs et doux souvenirs » qu'il conserve de « Saint-Louis ».

En 1927, il devient Directeur du Juvénat Sainte-Anne du Roscoat, dans son diocèse d'origine, un diocèse qui se souvient avec nostalgie de ses 150 fondations mennaisiennes, dont près de 70 subsistaient encore en 1903 !

« Saint-Louis » souffre d'une dépression moins grave lorsque le **Frère Noël Stéphan** prend la succession du Frère Yves Rouxel. Pilote énergique et avisé, il rêve de relancer la barque vers de larges horizons.

Sens pédagogique, mordant, activité intelligente et tenace, autant d'atouts qui, à moyen terme, forceront le succès, mais doivent, pour le moment, composer avec des forces antagonistes.

Il faut se résigner à descendre au creux de la vague, attendre que s'atténuent les conséquences de la crise économique qui, aux alentours de 1930, déferle sur l'Europe et frappe en particulier les campagnes.

Mais le ciel gris s'illumine de lueurs d'arc-en-ciel : tandis que le nombre des internes baisse régulièrement jusqu'à friser la centaine, celui des externes remonte ; et l'on assiste à une progression parallèle des effectifs dans les classes inférieures et dans les classes terminales.

9. - Essor brisé

Pour la bonne marche de la Maison, le Directeur peut compter sur une équipe de jeunes, convaincus, comme lui, « que les seules causes perdues sont celles que l'on croit perdues » ; qui piaffent et ruent parfois dans les brancards, mais ne renâclent pas à la besogne.

Le **dynamisme du recrutement** (1), au lendemain de la Guerre, produit d'heureux résultats. Pour l'année scolaire 1928-1929, « Saint-Louis » ne compte que des religieux dans son personnel enseignant.

Au registre des maîtres s'inscrivent successivement des noms de Frères qui, pour beaucoup de lecteurs, se passent de présentation :

Charles TYNÉVÈS,
Isidore GUITOT,
Hervé LUCAS,
François QUÉMÉRÉ,
Jean LE BIHAN,
Pierre BOLLORÉ,
Louis DIVANAC'H,

Paul CUEFF,
Jean LE MENN,
Pierre COSQUER,
Alphonse ARZUR,
Yves LE NERRANT,
Ambroise LE SAUX.

L'aîné de l'équipe demeure le **Frère Joseph Burel** qui a hérité, en 1913, de la houlette du Frère Gélén. Mobilisé, il ramène du front Croix de Guerre, citations, infirmités précoces.

(1) Des maisons de formation.

Son esprit curieux s'enrichit de connaissances utiles et variées au prix d'un labeur méthodique et persévérant ; elles vont de l'électricité à l'horlogerie, en passant par l'aviculture et la photographie.

D'un caractère à l'emporte-pièce dont l'âge émousse les angles, son ouverture de cœur lui vaut de chaudes amitiés et lui gagne l'affectueux respect de ses grands élèves.

Au printemps 1931, ses poumons lui donnent des inquiétudes. A force d'énergie, il achève l'année scolaire, se rend à la retraite, puis consulte un spécialiste. Trop tard ! Cinq semaines à la Clinique de Josselin, et c'est la mort, le 20 décembre.

Une autre disparition qui laissera au cœur des jeunes enseignants une blessure difficile à guérir ce sera celle du successeur du Frère François Nicol au poste de Visiteur : le **Frère Yves Férec**.

Par un dévouement sans limites, une politique de la présence poussée jusqu'à l'héroïsme, il appartenait, pour ainsi dire, à toutes les Communautés.

Dans l'après-midi du samedi 30 juin 1934, en route pour la fête des Anciens de « Saint-Blaise », il fait escale à « Saint-Louis ». Puis, sur sa lourde moto, il file en direction de Quimper. Au virage de Kerankloareg, il entre en collision avec un vélomoteur. Fracture du crâne, quinze jours de coma et le Supérieur de 37 ans s'envole pour la Maison du Père.

C'est sur des véhicules à deux roues de gabarit plus modeste que les maîtres de « Saint-Louis » parcourent la région de Châteaulin pendant les vacances. Harassantes, mais indispensables, ces prises de **contact avec les familles** se révéleront fructueuses en définitive.

En corrélation avec le sérieux des études, elles contribuent à la disparition progressive d'une disette inquiétante : 130 internes et 110 externes à la rentrée 1933.

Autre stimulant pour la persévérance dans l'effort : les fêtes commémoratives de la « geste » accomplie en 1831 par de Coux, Lacordaire, de Montalembert, pour briser le monopole universitaire.

Et pour que de tels rappels historiques ne soient pas un feu de paille, les responsables des Amicales leur insufflent un esprit dynamique et conquérant. Président fédéral, l'**Amiral Exelmans** écrit à M. Chauvel :

« J'ai entendu Foch et Fayolle s'exprimer ainsi à notre réunion du Collège de Saint-Etienne :

EFFECTIFS 1900 - 1925

MOYENNES

Externes _____ 33 %.

Internes _____ 67 %.

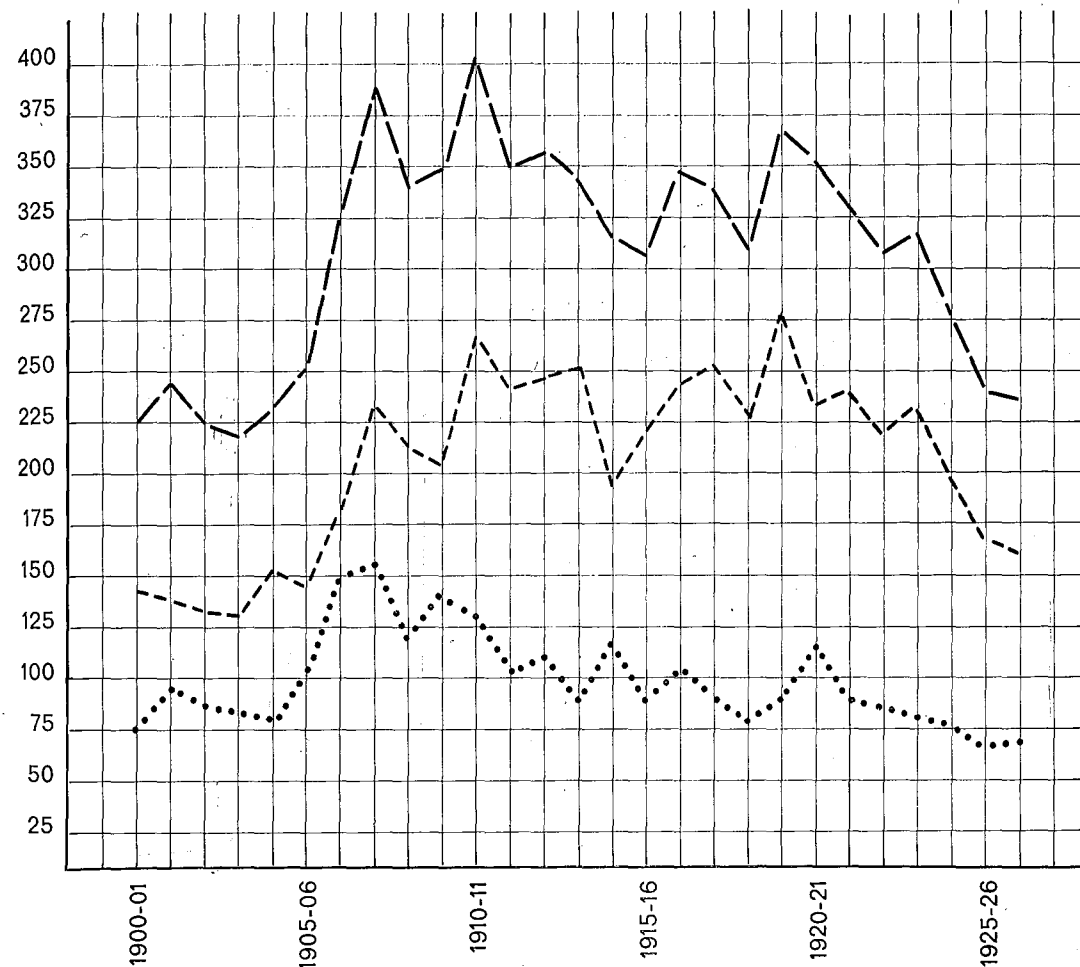
Total _____

0 20 40 60 80 100 120 140 160 180 200 220 240 260 280 300 320

Total :

Internes :

Externes :



« La bataille que livrent actuellement les catholiques pour leurs libertés est aussi grave pour l'avenir de la France que les plus grandes batailles de 1914-1918. Elle est même plus grave, car ce n'est pas seulement l'existence d'une société temporelle, la patrie, qui est en jeu, c'est le sort de millions d'âmes dans l'éternité... »

Et d'ajouter, pour son propre compte : « Ceux qui, par leur situation et leur don de commandement, peuvent entraîner les troupes de catholiques auxquels l'Eglise jette un appel pressant, ceux-là doivent sortir de la tranchée ! »

Ces consignes ne restent pas sans écho sur les rives de l'Aulne et quand il quitte Châteaulin, en 1936, pour aller guider les premiers pas de l'école Saint-Joseph d'Audierne, le Frère Noël Stéphan lègue à son successeur un Etablissement en pleine remontée.

Compatriote du Frère Calixte, ce successeur, **Frère Louis Fournier**, ne se trouve pas en pays inconnu : il fut pensionnaire à « Saint-Louis », avant la guerre 1914-1918.

Homme de devoir, homme de discipline, ennemi de tout pharisaïsme claironnant, sévère pour la paresse, plein de sollicitude pour la faiblesse et la souffrance, il se réserve, dans la distribution de la besogne, la part la plus lourde et la plus ingrate.

La progression des effectifs continue. Le nombre des externes oscille entre 120 et 130, tandis que celui des internes monte en flèche, atteint les 200 le 8 décembre 1938 et ne s'arrête à 210 que faute de place.

Le rendement du travail scolaire s'améliore lui aussi : chaque année, aux trois douzaines de certificats officiels viennent s'ajouter cinq ou six Brevets élémentaires.

Depuis dix ans, la Direction de la Maison essayait d'obtenir une Communauté de Religieuses. Enfin, une réponse favorable arrive de Saint-Brieuc. Toutefois, pour le moment, une seule Fille du Saint-Esprit se détachera de la Plaine pour s'occuper de la lingerie, de la chapelle, mais surtout de l'infirmerie.

Pour répondre à la confiance des familles, aux exigences de la vie moderne, l'Etablissement devrait s'agrandir ; dans l'imagination de certains de ses hôtes s'échafaudent des plans de nature à étendre son **espace vital**.

Pendant ce temps, quelqu'un répète la même expression sur un ton de plus en plus menaçant. Si encore il se contentait de la répéter !

Le tocsin de **septembre 1939** enlève à « Saint-Louis » la moitié de ses maîtres : les Frères Pierre Bolloré, François Quéméré, Louis Divanac'h, Guillaume Nédélec et Alphonse Arzur.

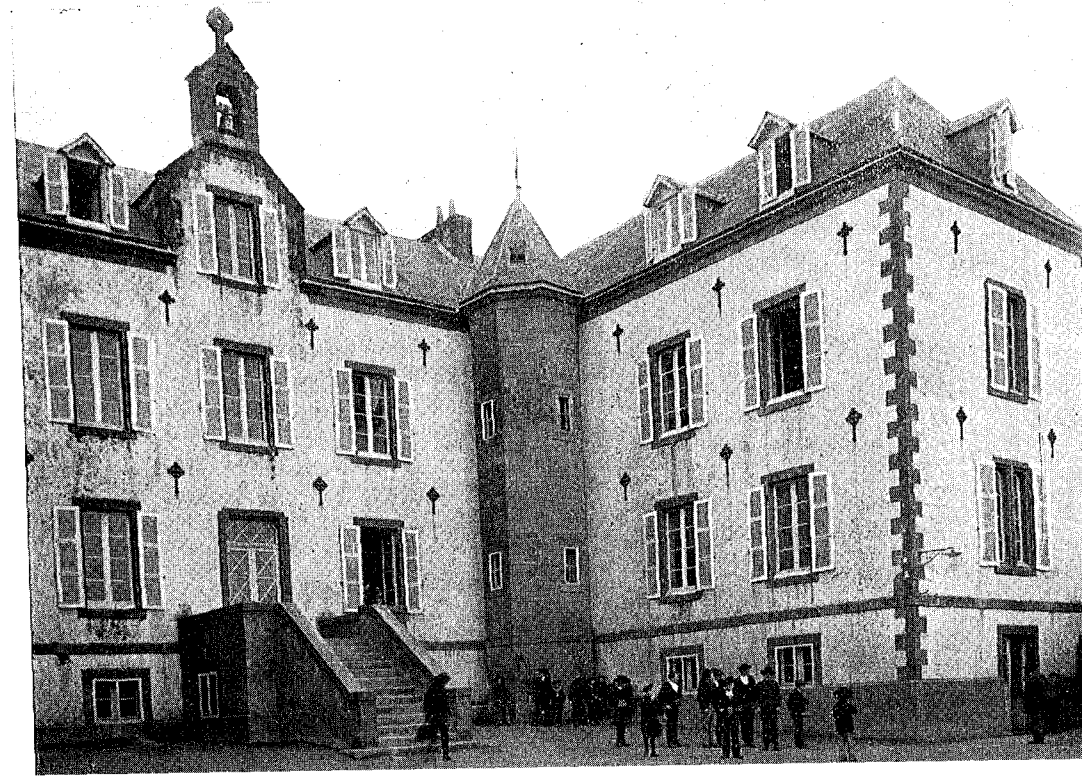
En jetant, du car ou du train, un dernier coup d'œil sur le clocheton de la chapelle, le second pouvait-il soupçonner qu'il ne reviendrait plus présider aux jeux et surveiller les études des grands élèves du Pensionnat, et les autres, qu'après la « drôle de guerre », ils connaîtraient les remous de la débâcle, puis cinq années de travaux pénibles et fastidieux, soumis aux rigueurs de l'hiver, guettés par le typhus ou les bombes...

A l'arrière, il faut « tenir », comme en 1914. Comme en 1914 aussi, « Saint-Louis » voit réquisitionner une partie de ses locaux : une Compagnie d'ouvriers du Pont-de-Buis lui demande asile pour la nuit. Trois classes vont fonctionner dans un dortoir, séparées par de simples cloisons flottantes. 2^e et 3^e années du Brevet fusionnent.

A l'Epiphanie 1940, le départ des poudriers permet à tout le monde de respirer plus à l'aise. Au sortir de l'hiver, les Allemands attaquent la Norvège. Le 10 mai, vient le tour de la Hollande, de la Belgique et de la France. Sedan, Dunkerque, la Somme, la Normandie marquent l'avance d'un adversaire supérieurement armé.

Le 25 mai, le Frère Directeur rejoint le Dépôt de Guingamp. Le **Frère Pierre Cosquer** recueille la succession, une succession d'autant

— Le port du chapeau était alors sans doute obligatoire ou bien imposé par l'élégance, comme... les tourelles d'angle.



plus lourde que trois de ses jeunes collègues reçoivent, sans tarder, leur feuille de route.

Au moment de l'armistice, sur les neuf professeurs mobilisés, l'un sera porté disparu, et six se trouveront derrière les barbelés.

Devant la rapide progression de la Wermacht, en direction de l'Ouest, ordre est donné, vers la mi-juin, d'**évacuer les écoles**. L'opération s'exécute à la hâte, presque dans l'effolement.

10. - « Saint-Louis » à l'heure allemande

« Forte poussée allemande vers Saint-Malo » annonce la Radio.

A la même heure, couvrant la voix du speaker, trois auto-mitrailleuses et une demi-douzaine de motocyclistes descendent la route de Pleyben.

Simple avant-garde. Toute l'après-midi du 19 juin, c'est un défilé continu de troupes motorisées qui s'engagent dans la presqu'île de Crozon.

A 19 heures, une auto grise stoppe devant le portail de « Saint-Louis ». Un officier en descend, porteur d'un ordre de réquisition. Un quart d'heure plus tard, résonnent dans la Maison voix rauques et bottes ferrées.

Motorisés, cyclistes, piétaille se succèdent sans interruption dans le pensionnat, au grand dam du mobilier, mis à mal ou dispersé.

Tels des naufragés, les maîtres s'ingénient à sauver ce qu'ils peuvent. Tâche délicate : l'intrus a bon œil et flair développé.

1^{er} août : l'Etablissement devient **Hôpital**. Les Frères se replient sur les bâtiments de la ferme, en bordure de la vieille route de Pleyben. Le 18, arrive le coup de grâce : le Grand Reich se réserve l'usage exclusif de tout l'intra muros.

Le lendemain, le **déménagement** s'opère dans la fièvre. Jusqu'à minuit, les objets les plus hétéroclites s'accumulent dans le champ contigu au jardin, avant de chercher refuge sous des toits hospitaliers.

Après une période de surprises et d'alarmes perpétuelles, les expulsés respirent plus à l'aise. M. l'abbé Batany leur cède une bonne moitié de l'Aumônerie. Lorsqu'il quittera provisoirement Châteaulin, à Pâques 1942, les deux ou trois maîtres qui logeaient au presbytère pourront se joindre, en permanence, au reste de la Communauté.

Quelle chance de posséder un jardin, des pâtures, un poulailleur, un clapier, par ces temps de disette, même si les amateurs de bains de soleil, les troupes en exercice, les mules de la Wermacht occupent parfois sans vergogne le domaine réservé aux vaches laitières, ou si les relèves au Lazarett s'accompagnent de la disparition de quelques poulets ou de quelques lapins !

Deux fois par jour, les hôtes de l'Aumônerie font irruption sur la route de Pleyben et, serviette sous le bras, gagnent la Grand-Rue, contournent l'église et, rue de la Plaine, pénètrent dans une bâtisse à l'enseigne du « Secrétariat Social » et connue dans le quartier sous le nom de « **Vieux Presbytère** ».

Pendant quatre ans, cette bâtisse, assez peu fonctionnelle, abritera l'externat Saint-Louis. Deux classes au rez-de-chaussée, trois à l'étage. Pour cour, un mouchoir de poche. Les jeux de barres ou de drapeau s'organisent dans les rues et sur les places avoisinantes.

Quant aux benjamins, ils peuvent s'en donner à cœur joie sur la place Médiance, sous les yeux du Poilu de 1914-18 dont un marteau rageur a rogné le casque à pointe qu'il écrasait sous les brodequins !

Les trois classes primaires et les deux Cours groupent de 150 à 160 élèves. Parmi eux, d'anciens internes qui logent en ville et des réfugiés de Brest ou de Lorient. Au **bourg de Dinéault** s'est ouverte une « annexe » de deux classes.

Les circonstances perturbent quelque peu le travail scolaire, surtout vers la fin de l'occupation : les programmes varient d'une année à l'autre ; les Allemands mettent à l'index certains manuels ; le S.T.O. entraîne de fréquentes mutations dans le personnel.

En 1943, les classes débutent vers la foire Saint-Luc. Elles tendent, vers la mi-juin à se transformer en garderies. En 1944, la volière s'ouvre dès le 26 mai.

Quand s'accroît le danger aérien, l'Académie interdit les classes contiguës ou superposées. Des groupes viennent à l'école 4 heures le matin, d'autres 4 heures l'après-midi. Rien de changé pour les aînés qui élisent domicile dans le **grenier de la sacristie** gauche de l'église paroissiale.

Les **Autorités officielles** prônent le plein air sous diverses formes : promenades, séances d'hébertisme, natation, ramassage de doryphores...

Les Allemands pensent qu'un tel régime serait également bénéfique pour les professeurs : à plusieurs reprises, ceux-ci s'arment de la pelle et de la pioche pour creuser des tranchées, des abris aux alentours de la ville, ou s'en vont planter des « asperges de Rommel » sur le plateau d'Argol.

A Pâques 1942, les maîtres de « Saint-Louis » se voient interdire l'entrée de la chapelle du Pensionnat dont la cloche devra bientôt céder la place à une sentinelle.

Paroissiens de Saint-Idunet, exerçant au cœur de la ville, ils ne peuvent rester étrangers aux événements qui défraient la chronique locale et prennent une allure de plus en plus dramatique au fur et à mesure qu'approche l'heure de la Libération.

A maintes reprises, ils s'en vont recommander à Notre-Dame de Kerluan les intérêts temporels et spirituels des victimes de la guerre et, d'une façon spéciale, de leurs confrères retenus dans les kommandos et les stalags d'Outre-Rhin.

11. - Le prix de la liberté

Comme bruits de guerre, Châteaulin n'entendit longtemps que les refrains vigoureusement scandés des troupes d'occupation, les détonations des stands de tir, l'écho des bombardements de Brest.

Dans la matinée du 10 mai 1943, **un avion anglo-saxon** mitraille la gare. Le 14 mai 1944, sept ou huit appareils de la R.A.F. recommencent l'opération. Une semaine plus tard, par deux fois, l'exercice se répète. Châteaulinois, creusez des abris !

Les Alliés veulent paralyser la circulation ferroviaire et routière. Leurs mitrillages coûtent la vie au Frère **Jean Horellou**, mortellement blessé dans le car Loudéac-Rennes, et enterré le 7 juin, à Dinéault, sa paroisse natale.

Début août, l'armée Patton fonce sur Rennes et Saint-Malo. Nerveux, fatigués, les occupants n'ont qu'un souci : sortir de la nasse qui se referme sur eux. Ils réquisitionnent vélos, chevaux, charrettes : « Hier, la Grande Armée, et maintenant troupeau » !



Le vendredi 4, un bobard circule en ville : **les Américains arrivent !** Patience ! Châteaulin attendra trois semaines l'honneur de saluer la « star spangled banner ». Le samedi 5, des sapeurs minent le pont-route. Les habitants du quartier s'en vont camper à Quimill.

L'activité aérienne s'intensifie. Des blindés sont signalés du côté de Châteauneuf. Les hôtes de l'Aumônerie jugent prudent d'aller passer la nuit dans la nature, ce qui leur vaudra d'être pris demain matin pour des « terroristes » et d'être retenus quelques heures au poste de garde du Lazarett.

Le dimanche 6, journée d'émotions et de tragédies. Le pont va-t-il sauter ? Saint-Ségal, Pont-de-Buis, Quimerc'h sont le théâtre de **sanglantes représailles**. La Wehrmacht semble désespérée. Elle se replie sur Brest, puis sur Pleyben, laissant la ville aux mains de mercenaires russes indisciplinés et prodigues de cartouches.

Le lundi 7 au soir, l'occupant brûle tout le matériel qu'il ne peut emporter. D'immenses brasiers s'allument à la gare d'Orléans, sur les quais, dans les Ecoles communales.

Puis les Allemands se ressaisissent ; ils installent une mitrailleuse dans la Rosière ; un canon, sur la route, à dix mètres de l'Aumônerie ; dressent les barrages à Stang-Forn et Ty-Carré.

Simple mesure de retardement ! Toute la matinée du jeudi, 10 août, des obus explosent dans la cour de l'Ecole publique des garçons. Lorsque, vers midi, s'apaisera la pétarade infernale, les chefs d'orchestre auront disparu...

« Volontaires de l'An II », **les maquisards** arrivent aux clameurs de la « Marseillaise », les cloches chantent la joie de la libération, toute la ville hisse le grand pavois. Toutefois, la proximité du « front de la Presqu'île » incite à la prudence.

Enfin, le samedi 26, les blindés américains défilent en force et prennent la route de Crozon ; le 1^{er} septembre, les blockhaus du Menez-Hom se rendent ; le 18, les fanatiques de Ramke capitulent à Brest.

Somme toute, notre Sous-Préfecture s'en tire à bon compte. Notre Dame de Kerluan, merci !

Il n'en va pas de même partout. Le 3 septembre, le bourg de **Telgruc** est l'objet d'une tragique méprise de la part des bombardiers américains. Ça et là se découvrent des charniers dont personne ne soupçonnait l'existence.

Le 10 septembre, sur les indications d'un employé civil de l'« Ortslazarett », on creuse la terre au pied du mur qui limite au nord le jardin de « Saint-Louis ».

La fosse renferme trois cadavres méconnaissables, sans pièce d'identité, les pieds et les mains liés derrière le dos, les membres disloqués, les dents brisés, les ongles arrachés, la nuque trouée...

Les lèvres de l'un d'entre eux, cousues de fil métallique, témoignent d'une irréductible volonté de silence...

Exposés quarante-huit heures dans la nef de la chapelle, puis inhumés dans le cimetière de Châteaulin, les restes des trois **Résistants** seront reconnus par leurs parents une dizaine de jours plus tard.

Le 28 juin, **Jean Cavaloc**, 22 ans, **François Salaün**, 22 ans, **François Toullec**, 20 ans, furent arrêtés au cours d'une rafle, sur le territoire de Lopérec et de Loqueffret, et soumis aussitôt à d'horribles tortures.

Transportés à Sizun, puis à Lampaul-Guimiliau, privés de nourriture, de sommeil, de liberté de mouvement, transformés en loques sanglantes par une bande de tortionnaires, ils sont amenés, le 9 juillet, au lazarett de « Saint-Louis » et jetés dans une cave, sous la chapelle. La nuit suivante, une balle dans la nuque met un terme à leur martyre.

Sans atteindre, d'ordinaire, une telle acuité, la souffrance constitue le pain quotidien des **déportés et prisonniers de guerre**.

Six anciens élèves de « Saint-Louis » ne reviendront pas d'Outre-Rhin. Trois d'entre eux seront victimes des attaques aériennes des Anglo-Saxons. Ces attaques, l'un des maîtres dont le nom demeure intimement lié à l'histoire de l'Etablissement les a vues maintes fois semer l'épouvante et la destruction dans la région de Francfort :

« Lundi 4 octobre 1943. Un beau jour d'arrière-saison, limpide, légèrement frisquet. Vers 11 heures, on signale des avions en direction de l'Ouest. Nous sortons tous pour les applaudir.

« L'escadrille esquisse une manœuvre insolite. Vite à l'abri ! Une avalanche de bombes incendiaires s'abat sur le kommando et ses alentours, un paquet de bombes explosives, sur l'usine et la prairie avoisinante.

« La fumée des baraques incendiées menace de nous asphyxier. Mais là-haut c'est l'enfer ! Qu'importe ! Tout plutôt que de griller sous terre sans rémission.

« Et les prisonniers de s'égailler sous l'effet de la panique. Le soir les regroupe devant les ruines fumantes de leur kommando. Ils ont tout perdu, sauf ce qu'ils portaient sur eux au moment du sauve-qui-peut général.

« Conduits à deux kilomètres de l'usine, entassés dans une baraque, sans lumière et sans soupe, nous finissons d'étaler notre litière quand les sirènes se remettent à murgir. Le ciel s'illumine de fusées multicolores, se remplit d'une bourdonnante symphonie de basses que viennent toujours couvrir des contre-basses plus puissantes.

« Tremblants de peur et d'effroi, nous contemplons la sinistre féerie : sur une étendue de cinq kilomètres, la ville brûle ; de gigantesques flammes jaillissent et se tordent sous une épaisse chape de fumée.

« La chute d'un appareil en feu nous arrache à cette vision hallucinante. Le bolide rase notre baraque et s'écrase de l'autre côté de la route. Un membre de l'équipage descend en parachute. Une rafale de mitrailleuse : le phare de la D.C.A. s'éteint. Le lendemain, la victime sera portée sur les restes fumants du quadrimoteur pour une incinération que ses huit camarades subirent vivants.

« Tout l'hiver se ressentira de cette journée dramatique : une seule couverture jusqu'à Noël ; plus de paille ; chauffage précaire ; du rutabaga au lieu de pommes de terre...

« 18 mars 1944. Une alerte nous jette dans une cave à bière désaffectée. Quatre bombes incendiaires s'engouffrent dans la cage d'ascenseur qui s'ouvre sur le ciel et nous aveuglent par leurs flammes de magnésium.

« Une bombe soufflante tombe sur la voûte du blockhaus. La cave va-t-elle se retourner ? Les ronflements des oiseaux de mort auxquels répond le tir rageur de la D.C.A., les explosions sur terre et dans les airs nous parviennent à peine atténués.

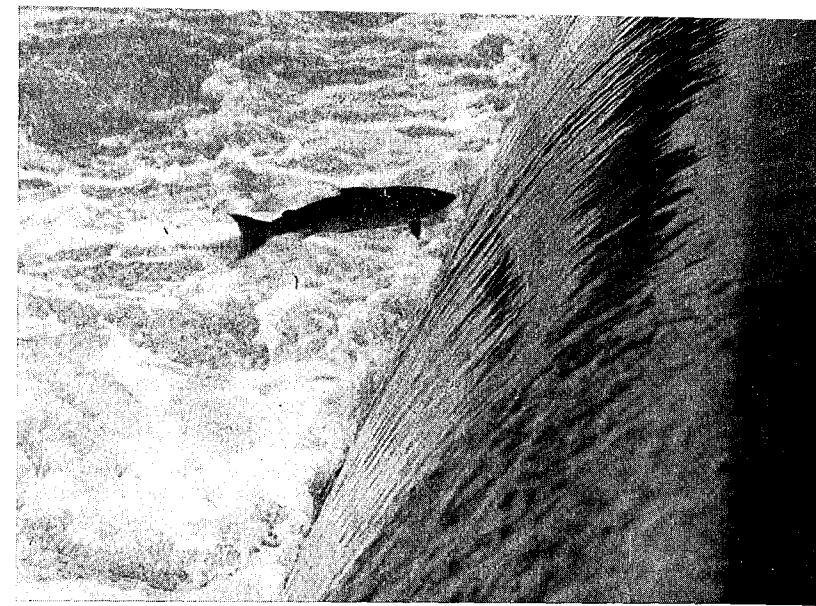
« Pendant ces trois quarts d'heure d'affolement, des jeunes filles russes s'agrippent aux prisonniers. Obligé de faire le brave, je me tiens résolument debout, tandis que montent fébrilement vers le ciel des invocations ininterrompues, accompagnées de multiples signes de croix.

« Cramponné à moi, lui aussi, un représentant du sexe fort me confie, haletant :

— C'est fini, nous ne sortirons pas d'ici !

— Courage ! Nous ne sommes pas seuls. Il existe, là-haut, quelqu'un qui nous protège...

« Dans les mois qui viennent, cette protection ne sera pas superflue. Beaucoup de prisonniers n'ont encore payé, en fait de rançon, que de simples acomptes... »



— Si l'on manque un essai, ce n'est pas grave, on recommence une, deux, trois fois.
— Jeunes, faites votre cette leçon du saumon.

4^e partie

PAR SAUTS VERS MONTs

(Devise suggérée par l'Abbé Pierre Batany, Aumônier de « Saint-Louis ».)

1. - Retours au foyer

Au lendemain de la Libération, drapeaux à croix de Lorraine, sonneries de clairons, défilés de F.F.I. et de F.T.P. donnent à Châteaulin la physionomie, l'animation d'une petite ville de garnison.

Ce sera surtout vrai lorsque, sur la rive gauche du canal, « Bico-ville » hébergera quelque 150 jeunes recrues, à côté de plusieurs centaines de prisonniers allemands.

Quant au Pensionnat Saint-Louis, il a bien souffert des dernières semaines d'occupation et des visites de rôdeurs sans scrupules qui le prennent pour une sorte de « no man's land » tombé en déshérence.

On comprend que la Military Police américaine l'ait jugé indigne d'abriter ses services au cours des opérations de la presqu'île de Crozon. Les troupes de la Résistance se montrent moins difficiles !

Dès le début d'octobre, les maîtres, le personnel domestique, la Sœur Marie du Carmel, et divers spécialistes s'attaquent aux travaux de nettoyage et de restauration.

Ce ne sont partout que des ouvertures béantes, des plafonds crevés, des murs dégradés, des planchers chargés d'immondices. Fourneau de la cuisine et service sont hors d'usage.

D'autre part, pas d'électricité, très peu de combustible ; peinture rare et de mauvaise qualité ; sur les fenêtres, des plaques de linoléum font office de carreaux.

Classes et dortoirs devront se contenter d'un mobilier disparate et insuffisant. On récupère en ville quelques tables de réfectoire. Quant à la literie d'avant-guerre, il n'en reste plus de traces...

Vers la mi-octobre, les militaires transportent ailleurs leurs pénates et le mardi 24, après une interruption de quatre ans, Saint Louis, du haut de son piédestal, voit défiler à ses pieds le pacifique bataillon des **150 externes**.

Après la Toussaint, c'est le tour des **internes** : une centaine. Ils arrivent juste à temps pour le passage de Notre-Dame de Boulogne, si justement nommée Notre-Dame du « Grand Retour ».

Le 5 novembre au soir, avec les fidèles de Châteaulin et des environs, ils vont l'accueillir à Pen-ar-Yeun, montent, la nuit, une garde d'honneur auprès de sa barque et, le 6 au matin, la reconduisent jusqu'à mi-hauteur de la côte de Saint-Gildas.

Le samedi 18, la cloche de la chapelle chante un autre retour : celui de Jésus-Hostie au milieu de nous. **M. l'abbé Batany** vient de reprendre son poste d'aumônier à « Saint-Louis ».

Les deux mois de rôdage passent vite, tandis que se poursuivent les travaux d'aménagement. La Sœur infirmière s'efforce d'éloigner les microbes, particulièrement agressifs en cette période d'après-guerre ; les jeunes maîtres, de punir de leur insolence tout un peuple de rats effrontés !

Le rude hiver qui précipite l'avance du rouleau compresseur russe en direction de Berlin, nous fait sentir, au début du second trimestre ses cruelles morsures et apprécier d'autant plus les quelques sacs de charbon dont le pensionnat se voit enfin gratifié. Dans bien d'autres domaines sévit la pénurie. De gré ou de force tout le monde fait carême.

Jeudi de la Passion, départ anticipé des internes pour les vacances de Pâques et jour de deuil à Dinéault : le **Frère Germain Poupon** déménage et ramène à la « Maison-Mère » le matériel scolaire qu'elle céda, en septembre 1940, à son annexe de la Commune voisine.

La France libérée de l'occupation étrangère, la bataille se transporte sur un autre terrain : celui de l'éducation de la jeunesse.

A Dinéault, l'instituteur public souffre d'un état de demi-chômage. D'autre part, l'école libre des garçons ne remplit peut-être pas toutes les conditions réglementaires : un « bistrot », au dire de l'Inspecteur primaire ! Au nom de la « légalité républicaine », on lui prescrit de se saborder pour la mi-janvier 1945.

Son titulaire ne l'entend pas de cette oreille. Il multiplie les manœuvres de retardement. Ce ne sera qu'un baroud d'honneur. Fin février, le Conseil Départemental porte le coup de grâce à un externat dont la plupart des familles souhaitaient le maintien.

Le **R. F. Elisée (Jean Rannou)**,
Supérieur Général des Frères
depuis 1952,

est originaire de Gouézec.

Il fut élève à Saint-Louis
de 1913 à 1917.

Il y revint comme professeur
de 1920 à 1922.



Mais le Frère Germain aura sa revanche : au lendemain des vacances de Pâques, la majorité du troupeau provisoirement abandonné rejoindra son pasteur au chef-lieu de canton.

Au cours de ces vacances, disparaissent les derniers vestiges de l'occupation allemande. La remise en état d'un second réfectoire et d'un cinquième dortoir va permettre d'accueillir 160 internes.

Tandis qu'arrive l'avant-garde des prisonniers libérés, que les femmes vont pour la première fois aux urnes, à l'occasion des « municipales », le « crépuscule des dieux » tombe, inexorable, sur les débris du 3^e Reich...

Le 7 mai, jour de foire, une brusque floraison de drapeaux annonce la signature de la Paix, après 2 067 jours de guerre.

Le lendemain, bien que les hostilités ne finissent officiellement qu'à 15 heures, les cloches s'ébranlent dès 11 heures. Inlassables, celles de « Saint-Louis » unissent leurs notes allègres au concert général.

Il n'est personne, dans la Maison, qui ne tienne à faire passer sa joie dans les vibrations de l'airain sonore !

Dans l'après-midi, corps constitués, militaires de la garnison, enfants des écoles défilent en ville et se groupent autour du Monument aux Morts pour une cérémonie patriotique, complétée par un Te Deum à Saint-Idunet.

Un feu d'artifice clôt cette journée mémorable, tandis que de hautes flammes illuminent de leurs joyeux reflets la blanche façade du Pensionnat.

2. - Retours au foyer (suite)

Pendant ce temps, les prisonniers les moins favorisés par le sort parviennent au terme de leur chemin de croix. Repassons la plume au narrateur déjà cité.

« Le 23 mars 1945, dans l'abri d'une usine de guerre de Francfort-sur-Main, le haut-parleur diffuse : « Ce matin, 300 blindés américains

ont franchi le Rhin, à Oppenheim. » Bravo ! clament les prisonniers, à la barbe de leurs sentinelles. La nuit suivante, personne ne ferme l'œil. Les cœurs, comme les cloisons, vibrent trop fort !

« Homme de confiance de la 5^e Compagnie, Stalag 1 XB, on m'avise dès l'aube du lendemain que tout le monde plie bagages. Deux heures plus tard, nous sommes 225 au rassemblement. Et les 2 000 autres ? Dans la nature ! Libre de responsabilités, j'en aurais bien fait autant !

« Sous les ordres d'un capitaine allemand, 750 Français, précédés de 500 Russes, vont, pendant un mois, parcourir plus de 650 kilomètres en direction du sud-est pour échapper à leurs libérateurs !

« Le premier jour, de dix à onze lieues. La colonne s'étire en groupes épars. Le dernier arrive à l'étape vers deux heures du matin. Pour dortoir, une cour ; pour réveil, la brume glaciale de l'aube. De l'aube des Rameaux. Dès 5 heures, commence la Procession.

« Cette Procession prend vite l'allure d'un chemin de croix. Je réclame à notre « führer » ambulance médicale et abri pour la nuit. Satisfaction sur le second point : les éclopés en profitent pour se camoufler dans la paille des granges et mettre le point final à leur exode.

« Le viatique du départ est vite épuisé. A partir du troisième jour ne se distribuent que des pois secs. Tabac et chocolat permettent des trocs intéressants. Légume providentiel, fruit d'échanges ou de larcins, la pomme de terre s'apprête de cent façons. La marche déshydrate : l'eau de ruisseau ne manque pas ; elle détermine une dysenterie générale. Résultat personnel : 20 kilos de moins à traîner !

« Tout le jour nous survolent des observateurs USA. « Nous menacent », plutôt. Quand ils surgissent, nous arborons des fanions blancs. D'ordinaire, un éclaireur s'approche, puis s'éloigne après un geste d'amitié ou une ronde d'honneur.

« Le soir du Vendredi Saint, douze appareils tournent au-dessus du cantonnement. Menacés par la mitraille d'un S. S. du cru, les prisonniers refluent vers leurs granges. D'en haut, la manœuvre paraît suspecte. Un avion amorce un piqué ; je me plaque au sol, la tête dans les bras, doigts dans les oreilles. Deux bombes sifflent ; l'une éclate à six mètres de moi, me couvrant d'ardoises et de terre.

« Crânement, l'un de nos cuisiniers se plante au milieu d'un pré, avec un drapeau blanc. Une dernière grenade et l'escadrille disparaît. Nous avons trois tués. Le Maire me promet de leur faire un enterrement décent.

« A 21 heures, Libera et, le lendemain, nous repartons après un dernier regard aux cadavres alignés côte à côte sur la paille d'une grange. A peine l'avons-nous quittée, que la bourgade subit une autre attaque aérienne. Nous ne souhaitons pas un tel glas pour nos morts !

« 1^{er} avril, dimanche de Pâques. Attelés tour à tour aux charrettes où s'entassent nos bagages, nous grimpons toute la matinée jusqu'à une crête de mille mètres. Au sommet, nous retrouvons le soleil et... la Police de l'Air !

« Pause dans le village endimanché de Bischofsheim. Pour relever le menu, je récolte quelques touffes de pissenlit. Une femme, missel sous le bras, ferme sa porte à clef. Rassurez-vous, Madame ! Je ne vous demanderais qu'un peu d'eau pour laver mes laitues sauvages !

« Les cloches sonnent joyeusement les Vêpres. Pas pour nous. Auf ! La « pâque » continue. Et voici encore des bi-moteurs étoilés. Avec des cadeaux de circonstance : de gros œufs métalliques qui passent à vingt mètres au-dessus de nos têtes.

« Une sentinelle lâche une giclée de balles traceuses. Immédiatement, une décharge furieuse de balles explosives décapite la colonne : treize morts et autant de blessés — tous Russes — qui se tordent et se roulent dans une mare de sang.

« Vite dans le bois tout proche ! Mais le chasseur tient à son gibier. Après vingt minutes de tragique cache-cache, les vautours nous lâchent pour s'en prendre aux Fritz restés sur la route au chevet des Yvan.

« Halte à 18 heures ; messe dans un local exigu : cinq assistants. « La mort et la vie se sont livrés un combat... O Roi victorieux, ayez pitié de nous ! » Comme ces paroles de la séquence pascale résument fidèlement notre situation et notre prière !

« Fair play ! » vos amis ! me lance le Capitaine. A d'autres ! Nos rapports, d'ailleurs, sont plutôt tendus. Après trois jours de marche consécutifs, mes camarades ont répondu à l'adjutant venu les réveiller, un peu après minuit : « Brot ! Brot ! » L'officier allemand me convoque :

« — En cas de récurrence, j'installe des mitrailleuses aux quatre coins du cantonnement, comme le Maréchal Pétain, en 1917...

« — Comme lui, vous feriez mieux d'améliorer le menu des soldats... Et puis, pourquoi nous épuiser inutilement sur les routes ? »

« Nous avons traversé la Franconie, insensibles au charme du paysage comme au romantisme des bourgades, obsédés par les doléances de nos estomacs et de nos jarrets.

« Dans la nuit du 18 au 19 avril, nous franchissons, à Kelheim, le « Danube bleu », qui miroite aux clartés de la lune. Encore trois courtes étapes et, le 21, nous nous arrêtons à Pickenbach : devant nous les villages regorgent d'évacués.

« La Compagnie se répartit entre cinq fermes. Notre kommando occupe le domaine d'un ami de Himmler. Le patron soigne les bêtes, sa femme pleure du matin au soir, la belle-mère sue à la cuisine, les



domestiques — douze prisonniers — se reposent et donnent des ordres.

« Les Russes jetés dans les bras des hommes de Patton, nos sentinelles opèrent un repli stratégique des plus discrets, à l'aube du 27. Pendant 48 heures, nous serons seuls dans le no man's land. Seuls avec les obus américains qui nous obligent à passer la nuit dans les fossés.

« Le dimanche 29 avril, à l'issue de la messe, nous apercevons sur une colline, à 500 mètres, trois groupes de tirailleurs ; derrière eux, un tank ; à vingt mètres en l'air, un « mouchard ». Pas de doute : ce sont nos libérateurs !,,

« Pendant deux semaines, nous puisons largement dans les réserves de la Commune ; mais Pickenbach n'est pas la Terre Promise ! Enfin, le dimanche 13 mai, je puis annoncer aux divers kommandos :

« — Demain, à 7 heures, tous aux centre du stalag pour l'étape finale. »

« Deux feux de joie flambent dans la nuit. Quand je me couche, vers 2 h. 1/2, on chante encore ça et là...

« Même ambiance, le lendemain soir, à l'aérodrome de Landshut ; quelques heures de sommeil à la belle étoile, le long de la piste d'envol et, le 15, vers midi, le kommando s'embarque à bord de bimoteurs U.S.A.

« Au passage du Rhin, un vigoureux hurrah fait vibrer la carlingue de notre avion. A 15 h. 30, c'est la Tour Eiffel et, peu après Le Bourget. »

Cérémonies et rencontres, placées sous le signe de l'amitié, de la reconnaissance et du souvenir, marqueront les semaines qui viennent.

La Saint-Louis regroupe l'équipe des maîtres de 1939.

Le 13 juillet, se célèbre à l'église Saint-Idunet un service nocturne pour les victimes de la Guerre.

Suit une veillée funèbre au modeste cénotaphe élevé dans le jardin du Pensionnat, en mémoire des trois martyrs de la Résistance.

Le 29, toute la Communauté paroissiale fête le retour des Prisonniers et des Déportés.

Un mois plus tard, un pèlerinage d'actions de grâces rassemble à Ploërmel les fils de Jean-Marie de la Mennais revenus de captivité.

Puis, au terme de « grandes vacances » d'un genre particulier, ces derniers se prépareront à la reprise du collier dans l'atmosphère calme et tonique de leurs familles et de leurs communautés respectives.

3. - « Duc in altum »

Durant quarante ans, « Saint-Louis » se contente de préparer ses élèves aux Certificats d'Etudes Primaires ou Agricoles.

Au long des quatre décades suivantes, la classe terminale mène au Brevet Élémentaire de modestes groupes d'adolescents.

Passe la seconde Guerre Mondiale. On sent partout le besoin d'une instruction plus poussée. L'exode rural s'accélère : qui ne possède pas un bagage intellectuel suffisant s'expose à végéter.

Dans le Finistère, les Frères de Ploërmel tiennent 31 écoles. Une douzaine des plus importantes sont pourvues d'un Cours Complémentaire. Rares sont les Etablissements qui consentent à recevoir les finissants de ce Cours, désireux de poursuivre leurs études.

Le nombre de ces Frères qui exercent dans le Département s'avère relativement élevé. Le 8 septembre 1947, ils se comptent deux cents pour le Pardon du Folgoët.

Dans un Diocèse, doté déjà de neuf Collèges ecclésiastiques ou religieux, il semblerait normal qu'ils prennent en charge une œuvre de même nature. La Direction de l'Enseignement Libre les y engage fortement.

Et cette œuvre pourrait voir le jour dans le **bassin de Châteaulin**. Les fils de Jean-Marie de la Mennais n'y marcheraient sur les brisées de personne et ne s'y trouveraient pas isolés.

Ce serait, en outre, une excellente réponse à la campagne menée par les tenants de l'Ecole unique, campagne qui détermine les catholiques à manifester en masse et à multiplier les A.E.P. et les A.P.E.L.

Aux vacances 1945, le **Frère Alexis Miniou** prend la direction de « Saint-Louis ». Sous son égide, l'Institution amorce une série de muta-

tions qui le transformeront en un Collège de plein exercice animé d'un remarquable élan vital.

En octobre, s'ouvre une classe de **Seconde Moderne**. Deux années plus tard, ses douze élèves se présentent à la première partie du Baccalauréat. Avec une certaine appréhension, que partagent leurs maîtres : les Frères **Louis Divanac'h** et **Pierre Bolloré**.

D'où, avant l'examen, une visite intéressée à Notre-Dame de Ker-luan et la promesse d'un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, en cas de réussite.

A la première session : neuf admis et un admissible. Celui-ci, d'ailleurs, se rachètera en octobre.

Les lauréats n'oublient pas leur promesse ; l'un d'entre eux parcourt à pied les 60 kilomètres qui le séparent d'Auray.

A la rentrée 1947, le **Frère Alexis Jaïn** ouvre une classe de philosophie. Les résultats de l'année confirment ceux de l'année précédente :

1^{re} partie du Baccalauréat : 10 / 10
2^e partie » : 10 / 12

Une tradition se crée, que le temps consacrera, sans parvenir toujours à des pourcentages aussi flatteurs, surtout lorsque le nombre des candidats grossira de façon considérable.

En 1948, l'arrivée du **Frère Marcel Gellay** permet de scinder la Classe terminale en deux sections : Philo-Lettres et Mathématiques Élémentaires.

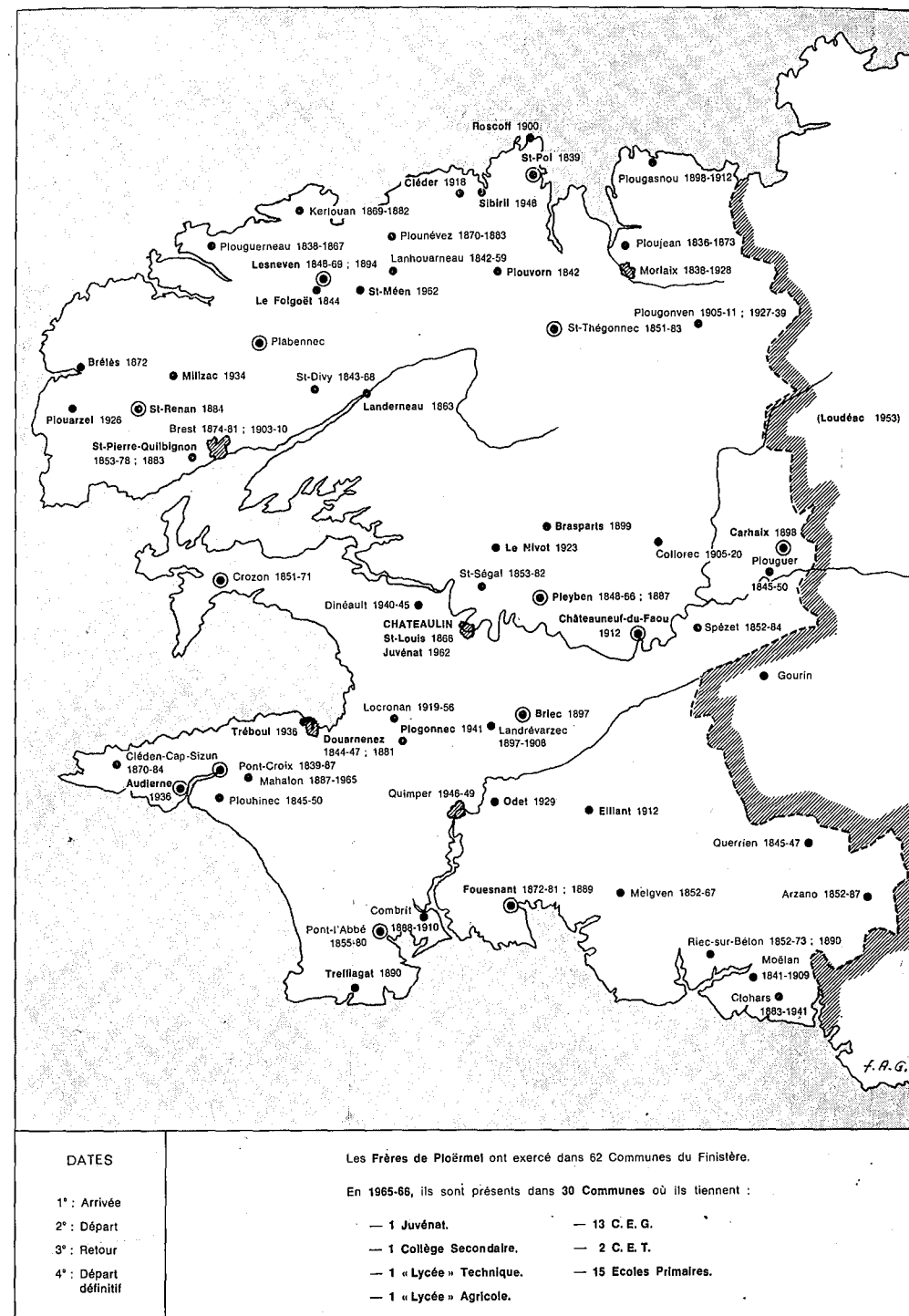
La première s'efface, en 1954, devant les Sciences Expérimentales, pour ressusciter en 1958, avec des effectifs toutefois inférieurs à ceux des deux autres branches.

Par la suite, interviendront deux innovations d'inégale importance : l'étude de l'Espagnol dès la quatrième, en 1960 ; la création d'une sixième classique, en 1962.

Dès 1950, figurent dans le personnel de la Maison les maîtres qui contribueront le plus à lui donner les traits essentiels de sa physiologie, les nuances caractéristiques de son esprit.

Outres les deux Directeurs et les trois professeurs déjà cités, ce sont les Frères Jean Le Moal, Yves Le Borgne, Ernest Croisier, Alphonse Trébaul, Julien Rouat, Yves Le Nerrant, Pierre Rannou.

Et cet esprit résulte d'une synthèse harmonieuse de discipline ferme et souple, d'application au travail, de confiance mutuelle, dans une atmosphère chrétienne épanouissante.



Il imprègne la mentalité de groupes de plus en plus compacts, jusque dans les classes les plus élevées.

Le nombre total des candidats aux deux parties du Baccalauréat témoigne de cette progression :

1948 : 22	1958 : 84
1950 : 35	1961 : 100
1952 : 68	1964 : 141
1955 : 75	

La détente, l'exercice physique, la compétition... aux portes mêmes du collège.



RÉSULTATS AU BACCALAURÉAT

ANNÉES	1 ^{re} PARTIE	2 ^e PARTIE			
		Philo	Sc. Expér.	Math. Elém.	Total
1946-1947	10				
1947-1948	10		3	2	5
1948-1949	15	5		6	11
1949-1950	12	7	1	8	16
1950-1951	23	3		8	11
1951-1952	28	13		11	24
1952-1953	26	7		16	23
1953-1954	23	2	7	12	21
1954-1955	21		14	9	23
1955-1956	35		5	11	16
1956-1957	36		18	15	33
1957-1958	29		15	20	35
1958-1959	35	2	11	9	22
1959-1960	35	4	7	15	26
1960-1961	55	2	5	12	19
1961-1962	21	2	13	27	42
1962-1963	53	2	14	10	26
1963-1964	68	6	17	21	44
1964-1965		10	26	22	58
Total	535	65	156	234	455
Pourcentages					
- Admissibles	72,2 %	86,25 %	78,71 %	75,37 %	77,9 %
- Admis	69,1 %	81,25 %	77,2 %	71,1 %	74,45 %
- % général.			71,37 %		

Ainsi, par ses résultats aux examens, l'Etablissement Saint-Louis se classe en bon rang parmi les Ecoles secondaires de l'Ouest. Ces résultats, l'un des critères les plus valables pour juger une Maison d'éducation, lui assurent la meilleure des réclames.

La formation donnée résiste à l'épreuve du temps. La plupart des finissants continuent sur leur lancée et parviennent au terme de leurs aspirations.

Que sont devenus les douze élèves de la « **promotion-pilote** » de 1947 ?

- 2 prêtres : l'un Capucin, l'autre professeur de Collège.
- 3 enseignants chrétiens.
- 2 marins : Navale et Santé.
- 2 ingénieurs.
- 1 « Agro » d'Angers.
- 1 licencié en droit.

Voici maintenant, à titre d'exemple, les **carrières** exercées ou envisagées par les finissants de la période 1948-1956 :

- **Armée** : 23 Terre : 11 - Mer : 7 Air : 5
- **Droit** : 21
- **Santé** : 20 Médecine : 12 - Dentaire : 6 - Pharm. : 2
- **Technique** : 18 Ingénieurs : 12 - Techniciens : 6
- **Fonction publique** : 18 P.T.T., S.N.C.F., Trésor, etc.
- **Licences** : 14 Sciences : 13 - Philosophie : 1
- **Enseignement** .. : 13 Privé : 10 - Public : 3
- **Agriculture** : 4
- **Commerce** : 4
- **Travail en famille** : 7 Ferme : 5 - Commerce : 2

Le Collège Saint-Louis continue à s'intéresser aux jeunes qu'il a outillés pour des études supérieures et armés pour la vie.

Il reçoit avec plaisir leurs visites. Depuis 1957, une réunion « amicale » les regroupe au cours des grandes vacances. « L'Echo » relate leurs succès universitaires et leurs événements de famille.

De leur côté, ils tiennent, pour la plupart, à imiter le geste des Anciens qui couronnaient de fleurs la source où ils venaient de boire...

4. - Vers la pleine stature

Sous la pression d'une heureuse nécessité, pour acquérir l'ampleur requise par le rôle qu'il assume et le crédit dont il jouit, « Saint-Louis » va devoir augmenter considérablement le volume de ses constructions.

« **Nos travaux** ». Voilà une rubrique qui, pendant des années, tiendra dans le Bulletin de l'Etablissement une place importante. Pour aboutir, d'ordinaire, à des appels de fonds.

Le développement de la Maison s'opérera par étapes, à une allure que conditionne, dans les débuts, la pénurie de matériaux et, par la suite, le manque de capitaux.

Mais, quand sous l'effet de son dynamisme interne, un être vivant s'obstine à grandir, la taille lui vient avec l'âge, même s'il ne parvient pas à la pleine stature de ses rêves.

Pendant des années, les explications des professeurs et le travail des élèves seront accompagnés en sourdine par le concert (?) des camions, des bull-dozers, des bétonnières, des spiros de l'Entreprise **Corentin Le Bris** qui grincent, vrombissent, halètent ou rythment de leurs saccades les mouvements du chantier.

Ce chantier se prête à des leçons de choses pour qui s'intéresse à la mécanique ou à l'architecture et à des leçons de morale sur la patience, la solidarité, la conscience professionnelle...

Dès octobre 1946, par les moyens du bord, quatre classes s'élèvent au bas de l'ancien jardin du Pensionnat, en surplomb sur la Rosière.

Pendant ce temps, se poursuivent les lentes et difficiles démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation de construire et les bons de matériaux exigés pour les travaux d'une certaine importance.

Un premier projet envisage une aile le long de la vieille Route de Pleyben. « Trop modeste. Prévoyez quelque chose de plus moderne, avec fer et ciment... » répond le M.R.U. de Brest. A la bonne heure ! L'architecte **Louis Mony** peut se mettre au travail.

Le 15 mai 1947, le **Chanoine Pouliquen**, Curé de Châteaulin, bénit la longère 1946 et la première pierre d'un vaste bâtiment, proche de la Carrière et parallèle aux ailes du vieux « Saint-Louis ».

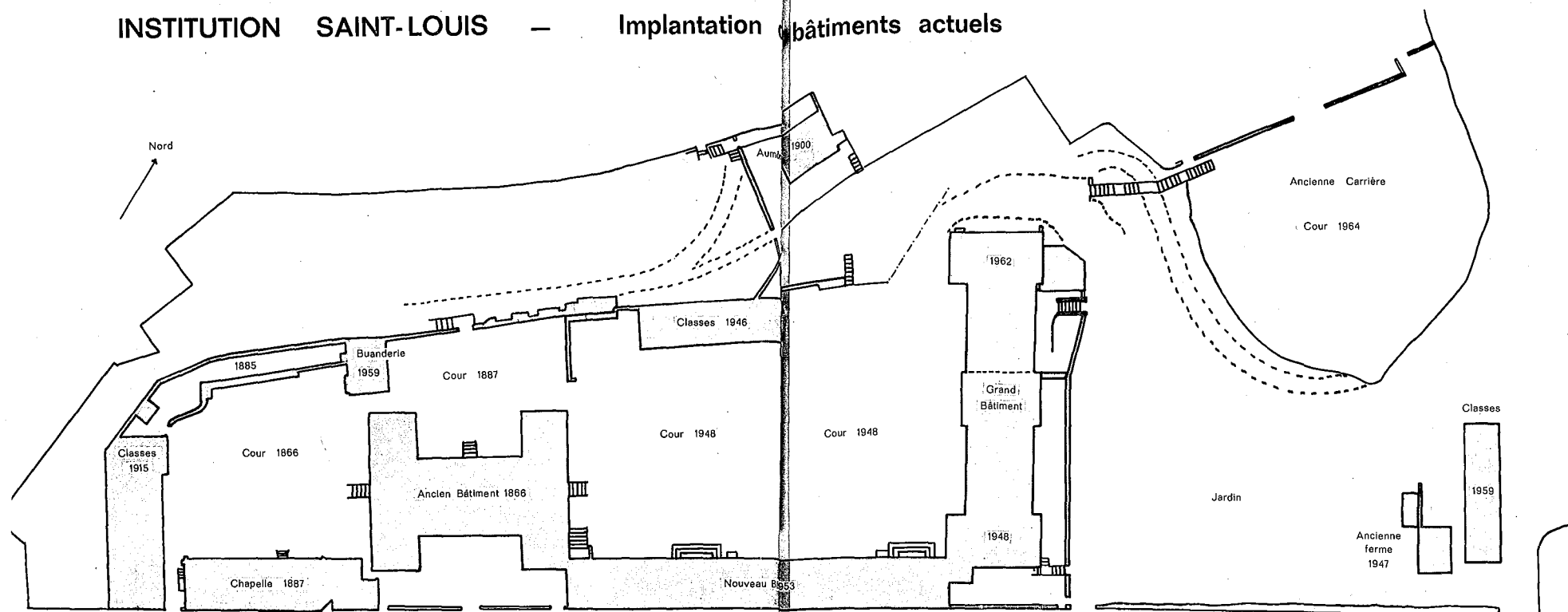
Si dans quelques mois la perforeuse s'attaquera au schiste, les fossés des fondations ne seront pas comblés avant un an. Puis l'on s'efforcera de rattraper le temps perdu.

Fin juin 1948, les murs du rez-de-chaussée, avec leur parement de moellons piqués de Plogonnec, montent à trois mètres du sol.

A la mi-juillet, se coule le premier plancher en béton armé ; le 11 novembre, le troisième. Pour la Noël, à vingt et un mètres de hauteur, le bouquet traditionnel se balance sur la charpente du toit.

Vers Pâques s'achève la première tranche de gros travaux. Les agapes de la Fête des Anciens inaugurent joyeusement le second étage du nouvel édifice.

INSTITUTION SAINT-LOUIS — Implantation bâtiments actuels



Sobre de lignes, solide, trapu, moderne sans rupture avec la tradition, cet édifice ne représente malheureusement que les trois cinquièmes du plan total.

Cependant, avec un léger décalage, et sans renoncer à son rôle de centrale administrative, le **vieux « Saint-Louis »** subit d'heureuses transformations pour tout ce qui touche au confort et à l'hygiène alimentaire des internes.

Le dortoir du rez-de-chaussée de l'aile nord-est se convertit en réfectoires. La cuisine et ses dépendances se refont à neuf. Le vieil escalier s'efface devant un vestibule largement accueillant.

Au premier, le dortoir Sainte-Marie devient Salle des Professeurs d'une part, domaine des Religieuses, de l'autre. Ce domaine comprend : lingerie, infirmerie, salle de pansement, chambres particulières.

Au service de « Saint-Louis » depuis 1939, la **Sœur Marie du Carmel** se voit nommer Supérieure d'une nouvelle Communauté, en septembre 1950. Une, puis deux compagnes viennent l'aider dans une tâche que les années font plus lourde.

En février 1953, l'entreprise Le Bris rase les vieux bâtiments de la ferme. Ce déblaiement prélude à la **seconde tranche** de travaux : une construction de 76 mètres sur 8,70 mètres, destinée à servir de trait d'union entre les deux « Saint-Louis », l'ancien et le nouveau.

Elle abritera, au rez-de-chaussée, une salle de récréation de 52 mètres de long et une enfilade de parloirs pour les parents ; au premier, deux dortoirs d'une capacité de 90 à 100 lits ; au second, des chambres individuelles pour grands élèves.

Le 27 mai 1954, Mgr Fauvel, évêque de Quimper bénit solennellement les récentes constructions, en présence du R. F. Ellisée, de M. Crouan, Président du Conseil Général, de hautes Autorités religieuses et civiles et d'une foule évaluée à 2 000 personnes.

Auparavant, grand-messe à l'église paroissiale. A l'autel, M. le Vicaire Général Hervé, ancien élève. En chaire, M. le Vicaire Général Bellec, Directeur de l'Enseignement. Puis, un défilé processionnel se déploie à travers la ville pour gagner la grande cour de « Saint-Louis ».

A l'issue de la bénédiction, 600 convives prennent part au banquet servi dans le hall de récréation.

Cette journée souligne l'étonnante métamorphose de l'Institution. Cette métamorphose n'en est pas encore à son ultime phase ; mais elle s'opérera désormais sous l'église et sous le regard du Père de la Mennais.

En effet, après avoir reçu l'hommage de la foule, la statue, en kersanton, du Fondateur, gagnera la niche aménagée au fronton de la bâtisse 1948.

Après l'effort considérable mis en relief par la fête du 27 mai, une halte s'impose, pendant laquelle se poursuit l'aménagement intérieur de la Maison et se perfectionne l'organisation de sa vie intellectuelle et religieuse.

En 1959, la chapelle se restaure selon les principes d'art sacré qui prônent l'atticisme et le dépouillement ; un nouvel orgue grimpe à la tribune ; un autel en granit bleu d'Huelgoat prend place dans le chœur, au pied de l'ancienne Croix de Mission de la Grand' Rue, bénévolement prêtée par la paroisse.

Au haut du jardin s'implante une construction en matériau léger qui va permettre le dédoublement d'une Seconde aux effectifs pléthoriques.

Mais le problème de la place ne s'en trouve nullement résolu. Aussi, en 1961, deux chantiers s'ouvrent-ils simultanément.

Le moins important intéresse le vieux « Saint-Louis ». Le rez-de-chaussée de l'aile sud-ouest accueille deux nouveaux réfectoires, et la barre horizontale de l'H double presque de largeur.

Surtout, la coupe verticale de 22 mètres du Bâtiment 1948 va cesser la prière muette que, depuis douze ans, elle adresse aux constructeurs.

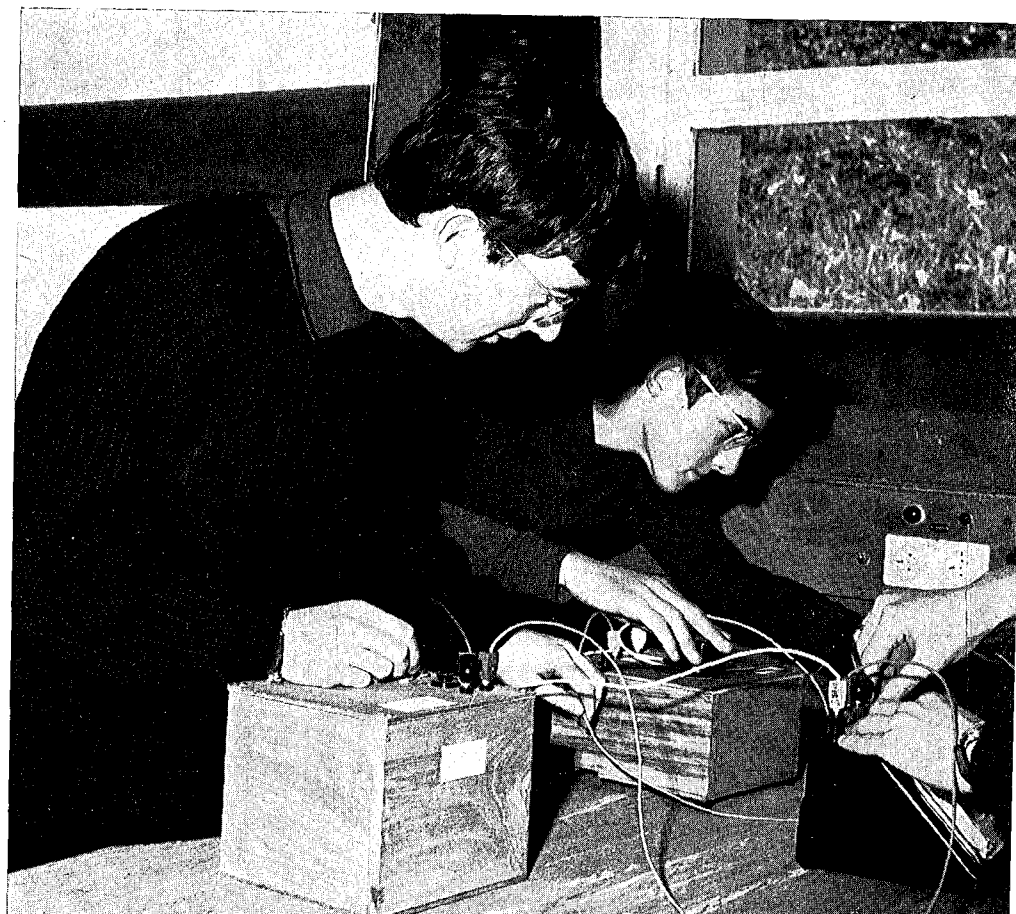
Le fait saillant de l'année scolaire 1962-1963 sera l'occupation totale de la « Maison principale », ainsi distribuée :

- Sept classes au rez-de-chaussée et sept au premier étage ;
- Deux dortoirs au second étage et deux autres au troisième.

Quand une cinquantaine de douches individuelles auront été aménagées dans les combles et des laboratoires dans le sous-sol, M. le Vicaire Général Prigent pourra bénir la troisième tranche de grands travaux destinés à doter « Saint-Louis » d'une stature d'adulte.

Cette cérémonie, écho de la journée grandiose d'il y a dix ans, consacre une somme considérable d'efforts de toute origine et de toute nature :

C'est simple : il suffit de bien établir ses connexions et tout marche : la fée électricité est très docile.



décisions des Supérieurs majeurs de l'Institut,
démarches des Directeurs d'écoles,
générosité des donateurs et des prêteurs sans intérêt,
confiance des souscripteurs,
esprit d'initiative des organisateurs de kermesses, telle l'inoubliable
« Fête du Printemps » 1950...

Elle récompense de leur foi, de leur habileté, de leur courage, de
leur ténacité, les ouvriers qui n'oublièrent jamais le proverbe : « Aide-
toi et le Ciel t'aidera ! »

En premier lieu : **le Frère Louis Divanac'h**, l'homme des grands
espoirs, des vastes pensées, des projets audacieux réalisés par étapes
successives, suivant les possibilités de l'heure.

Combien symbolique le geste de **M. l'abbé Batany**, aumônier du
Pensionnat, jetant, dans les assises de la longère 1946, une pierre
ramenée de la Grotte de Gethsémani, à l'occasion d'un pèlerinage en
Terre Sainte...

En fait de constructions et d'équipement, « Saint-Louis » possède
l'essentiel. Bien entendu, de nombreux perfectionnements demeurent
souhaitables : chapelle, auditorium, salles d'éducation physique ou
artistique, foyers, etc.

Mais, dans une Maison qui, comme toutes les œuvres vivantes,
s'affirme une « création continue », le dévouement et l'esprit d'abnéga-
tion trouveront toujours à s'exercer et à se révéler comme les meilleurs
facteurs de réussite intellectuelle et de fécondité apostolique.

5. - A « guichets fermés »

En même temps que s'affirme la qualité de l'enseignement et de
l'éducation dispensés par les Frères de Châteaulin, la pente de la
courbe des effectifs se rapproche de la verticale.

Quant à celle des demandes, elle se situerait à un niveau nette-
ment plus élevé, même à l'époque où il n'était pas banal pour un
Etablissement secondaire d'afficher « complet » dès le début des gran-
des vacances...

A la fois cause et conséquence de l'extension des bâtiments,
l'accroissement de la population scolaire la stimule, la précède, la
dépasse.

Ainsi en est-il pour les deux tranches de la construction maîtresse.
Chaque fois s'engage une course contre la montre.

MOYENNES

Externes _____ 35 %.

Internes _____ 65 %.

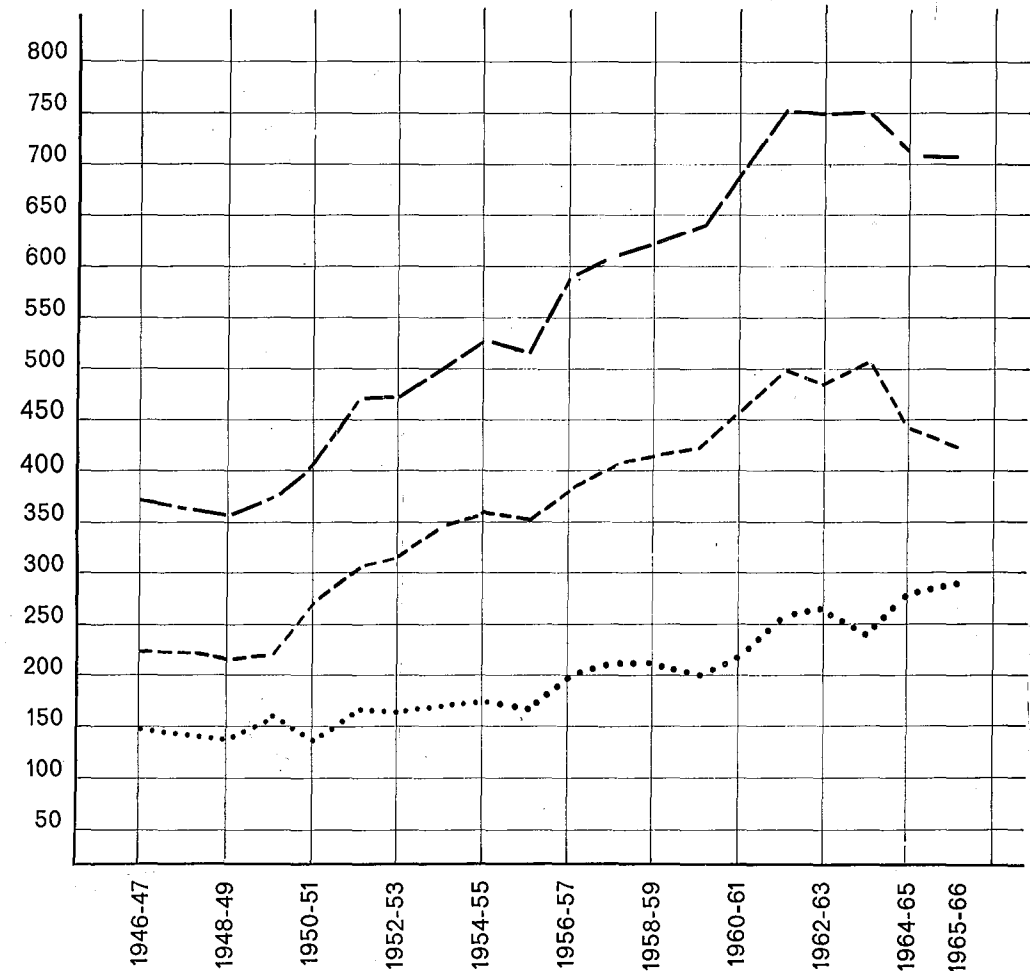
Total _____

0 40 80 120 160 200 240 280 320 360 400 440 480 520 560

Total : _____

Internes : - - - - -

Externes :





Après les cours communs, la sévère étude personnelle, que rien ne saurait remplacer.

Le 5 octobre 1949, à dix heures du soir, dans les deux dortoirs qui seront occupés dès « demain matin », les menuisiers grattent le plancher ; les peintres huilent et encaustiquent au fur et à mesure ; derrière, les professeurs mettent en place les lits et les armoires.

A la rentrée 1961, un groupe d'internes devra, pendant quelques mois, passer la nuit au Juvénat de Penfeunteun.

Il ressort du tableau ci-dessous qu'en l'espace de quinze ans les effectifs de « Saint-Louis » ont **doublé**, mais qu'il a été jugé opportun d'en arrêter l'inflation :

Epoques	Internes	Externes	Total
Octobre 1946 ..	225	150	375
Octobre 1961 ..	500	250	750
Octobre 1965 ..	420	285	705

Pendant longtemps, certaines classes sont surchargées, telles la cinquième, la quatrième ou la seconde. Celle-ci compte dans les 60 élèves en 1957-58.

La septième la dépasse avec 66 élèves. Force sera, quelques années plus tard, de la scinder en deux, voire même en trois sections.

RÉPARTITION DES ÉLÈVES

ANNÉES	NOMBRE DE CLASSES					DÉDOUBLEMENTS
	PRIMAIRE	SECONDAIRE			TOTAL GÉNÉRAL	
		1 ^{re} C.	2 ^e C.	TOTAL		
1945-1946	5	3	1	4	9	— Classe de 6 ^e — 3 ^e - 4 ^e (séparation) — Terminale
1946-1947	5	3	2	5	10	
1947-1948	5	3	3	6	11	
1948-1949	5	5	4	9	14	
1949-1950	5	5	4	9	14	— 5 ^e (Provisoire)
1950-1951	5	6	4	10	15	
1951-1952	5	6	4	10	15	
1952-1953	5	6	4	10	15	— 4 ^e (Provisoire)
1953-1954	5	6	4	10	15	
1954-1955	5	5	4	9	14	— 1 ^{re}
1955-1956	5	5	5	10	15	
1956-1957	5	5	5	10	15	— 5 ^e
1957-1958	5	6	5	11	16	
1958-1959	5	6	5	11	16	— 2 ^e
1959-1960	5	6	6	12	17	
1960-1961	5	8	6	14	19	— 4 ^e — 3 ^e
1961-1962	5	8	6	14	19	— 8 ^e — 7 ^e
1962-1963	7	8	6	14	21	
1963-1964	7	8	6	14	21	— Trois 7 ^e (Provisoire) — Trois 6 ^e
1964-1965	6	9	6	15	21	

C'est dire que les classes primaires ne manquent pas de monde, sans pouvoir, toutefois, supporter la comparaison avec celles du secondaire. En 1963 et en 1964, elles groupent 29 % du total des effectifs.

Depuis 1954, un **Directeur spécial** s'en trouve spécialement chargé. De même, depuis 1965, pour humaniser la vie du Pensionnat et pour diminuer le poids des responsabilités, les **deux Cycles** du Second Degré se répartissent en **trois Divisions**.

Il est à peine besoin d'ajouter que, désormais, l'aire de recrutement de « Saint-Louis » déborde les limites traditionnelles du Bassin de

Châteaulin, de la Presqu'île de Crozon et de l'hémicycle du Porzay, pour atteindre les franges maritimes du Léon et de la Cornouaille méridionale, et, de façon plus épisodique, les îles lointaines de la Polynésie française...

6. - La maison de l'espérance

De passage au Folgoët, vers 1840, l'abbé Jean-Marie de la Mennais s'intéresse à une bâtisse délabrée qui servit tour à tour de séminaire pour les aumôniers de la Marine Royale, de résidence pour les chapelains de la basilique, d'annexe à l'Hôpital Militaire de Brest.

Restauré, ce « château de la misère » pourrait devenir hôtellerie pour les missionnaires des Antilles, de pensionnat régional, de prénoviciat pour les « jeunes gens qui se destinent au service des écoles coloniales ».

Pendant cinquante ans, l'Etablissement s'acquitte honorablement de ses deux premières fonctions. En 1894, le « **Sacré-Cœur** » de Lesneven absorbe le pensionnat du Folgoët et dans les locaux disponibles s'ouvre, le 1^{er} mai, le Juvénat Notre-Dame.

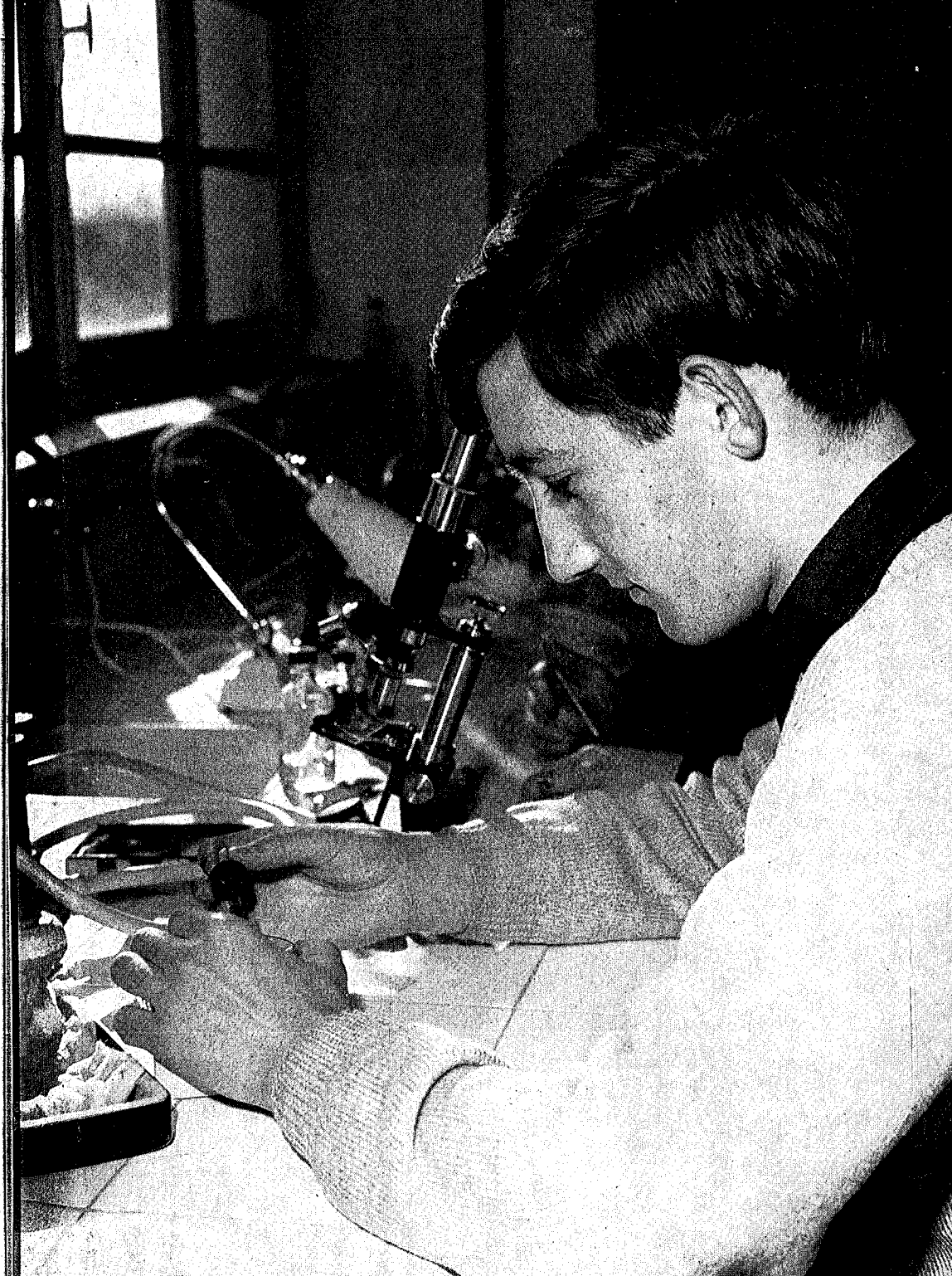
De vingt à trente petits Léonards ou Cornouaillais peuplent bientôt la Maison. Tout va bien jusqu'en 1903. En avril de cette année, le petit troupeau se disperse.

A Pâques 1910, un **Cours Normal diocésain** s'installe dans l'ancien Juvénat. Celui-ci reprend, vers 1917, son but initial.

Dans l'Entre-Deux Guerres, il fonctionne à plein, ce qui permet d' étoffer le personnel religieux des écoles tenues dans le Finistère par les Frères de Ploërmel.

La seconde Guerre Mondiale et l'occupation allemande ne l'épargnent pas, ni dans ses locaux, ni dans ses effectifs. Libéré, l'Etablissement rafraîchit sa physionomie, rase ses verrues, perfectionne son équipement.

En dépit de ces heureuses innovations, l'outrage des ans, l'exiguité de la propriété entravent les initiatives qui tendent à faire du Juvénat une Maison d'éducation moderne, avenante et pourvue d'un minimum de confort.



Imposant silence au sentiment, force est de chercher pour l'œuvre une nouvelle implantation, de préférence dans le centre du Département.

Et c'est ainsi que, finalement, les responsables jetteront leur dévolu sur le domaine de **Penfeunteun** qui domine le Val de l'Aulne, à moins d'un kilomètre de « **Saint-Louis** ».

Pour marquer dans le District Saint-Corentin le centenaire de la mort du Père de la Mennais, le Frère Visiteur donne pour consigne à tous ses membres : Bâtir et remplir !

Début 1960, les projets se concrétisent. En juin, l'entreprise Le Bris plante sa baraque sur le chantier. En septembre, les murs sortent de terre.

Deux années passent. Trop lentement au gré des futurs occupants de la Maison. Sans attendre la fin des travaux d'aménagement, le **21 septembre 1962**, s'effectue la **première rentrée** : 92 juvénistes dont une vingtaine des Côtes-du-Nord.

Au mois de mars 1964, **Mgr Fauvel** consacre l'autel d'une chapelle qui, avec son vestibule, constitue le joyau de l'Etablissement.

L'Evêque de Quimper revient à Penfeunteun le 28 juin pour la **bénédictio solennelle** du **Cours Notre-Dame**. La journée rappelle, à dix ans d'intervalle, celle du 27 mai 1954, au Collège Saint-Louis.

Y assistent le **R. F. Elisée Rannou**, une demi-douzaine de Supérieurs Majeurs de l'Institut de Ploërmel, **Mgr Poirier**, archevêque de Port-au-Prince, les Directeurs de l'Enseignement des Diocèses de Quimper et de Saint-Brieuc, de nombreux prêtres, Frères, amis et défenseurs de l'Ecole chrétienne...

Pourquoi cet intérêt et cette sympathie ? Aux yeux de tous, le Cours Notre-Dame se présente comme la Maison de l'Espérance.

Son érection résulte de l'effort collectif de Religieux enseignants soucieux de fournir à leurs successeurs un cadre de formation gai, moderne, édifiant au sens originel du terme.

Il dresse sur un plateau champêtre sa silhouette originale et racée où s'associent d'heureuse façon l'art et la technique.

Sa beauté, sa distinction résident tout entières dans la pureté du galbe, la discrétion des teintes, l'harmonie des proportions.

Une Maison dans le vent, dans la lumière, en communion permanente avec la nature, au cœur même de « l'Arcadie Bretonne ».

« Je tapisserai de chefs-d'œuvre les cloisons de ma chambre : je veux travailler sur de la beauté ! » écrivait Jacques d'Arnoux.

Pour arriver au même résultat, les hôtes du Juvénat n'ont qu'à lever les yeux, qu'ils étudient ou qu'ils se détendent dans leurs salles à vision panoramique.

Face à l'Ouest, le Cours Notre-Dame semble un grand avion sur le point de prendre son vol ou un navire prêt à cingler vers le large, avec la Madone comme figure de proue et le Christ du tabernacle comme pilote...

Il invite les jeunes volontaires à monter à bord, à rejoindre les adolescents qui, partagés en deux groupes, y parcourent le premier Cycle des études secondaires classiques.

Entre « Saint-Louis » et le Cours Notre-Dame existent plus que des relations de bon voisinage et de fraternelle collaboration.

La prospérité du second Etablissement conditionne celle du premier. Une Maison d'éducation vaut, en général, ce que valent ses cadres.

Malgré l'importance croissante du rôle joué par le laïc dans le fonctionnement des écoles chrétiennes, celles-ci, du moins dans l'Ouest, seront heureuses longtemps encore de pouvoir s'appuyer sur de solides éléments congréganistes.

Dans le passé, un nombre relativement élevé d'anciens élèves de « Saint-Louis » se sont engagés dans les troupes d'élite de l'Eglise.

Pour ne mentionner que les vivants :

- 17 Prêtres du Diocèse,
- 21 Religieux contemplatifs et Missionnaires,
- 18 Frères enseignants.

Certains de ceux-ci occupent, en 1966, un poste éminent dans l'Institut fondé par Jean-Marie de la Mennais.

Les écoles tenues dans le Diocèse de Quimper par cet Institut comptent des effectifs de plus en plus nombreux :

1875 : 3 030	1956 : 6 740
1902 : 5 260	1960 : 7 950
1934 : 5 800	1965 : 8 820
1947 : 6 100	

« La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux. »

La moisson augmente et les ouvriers diminuent...

Grave problème, pour la solution duquel « Dieu a besoin des hommes », et les Religieux enseignants, du concours de ceux qui réalisent et admettent la transcendance d'une éducation chrétienne authentique !

F. AMBROISE GUÉNOLÉ.

Après 100 ans,

continuer à vivre,
non pour se reposer,
mais jeune pour toujours re-partir.

Partir sur un rêve peut-être, s'embarquer,
attentif à l'appel mystérieux ;

Partir pour l'aventure humaine
et tisser les liens qui rendent fraternelle notre
communauté ;

Partir non comme l'insatisfait qui oublie,
ou l'éternel errant
qui ne trouve repos que dans le changement ;

mais comme l'homme attentif qui écoute
et cherche à rejoindre ce que confusément
il sait être son bien, son épanouissement,

sans oublier le but final, l'asile de Paix et de Lumière
la Terre Promise et la Maison du Père.

PROPOS EN MARGE

« Les bonnes dames
de X...

— Que dis-tu ? —
Que dit-on ?

— Que dit-elle donc
près de la rivière ?

Les bonnes dames de
X... se dévoilent leurs
secrets. »

(Vieille chanson de
partout.)



Toute maison d'éducation qui se respecte sait trouver, au temps voulu, un chroniqueur patenté pour fixer en phrases choisies le souvenir de ses heures fastes ou de ses deuils.

Le Collège Saint-Louis a, dans ce domaine, de quoi rivaliser avec tout autre. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'historique de l'Etablissement longuement et brillamment présenté par le F. Ambroise Guénolé.

Mais dans l'ombre de ces relations, authentiques autant qu'officielles, se profile une autre version — plus vraie ? — du déroulement des années qui, une à une, constituent la trame d'un siècle.

Et voici que d'illustres devanciers, soit par les productions des Sociétés d'Editions, soit par les images de la Télévision, semblent avoir récemment invité le modeste signataire de ces lignes à soulever certains voiles qui, au demeurant, n'ont jamais caché que des répliques locales, atténuées, des bonnes histoires de Marseille ou de Sarlande.

Chacun sait que Saint-Louis a toujours eu un caractère plus régional que local. La question des relations familles-école, et vice-versa, fut longtemps, en ce qui concerne les élèves, abandonnée à l'initiative des parents et aux moyens dont ceux-ci disposaient. Et du coup, la Grand-Rue de Châteaulin, déchu depuis peu de son titre de Voie Royale, retrouva, à partir de 1866, surtout certains jours, une circulation intense, non plus de diligences ou de carrosses, mais de chars-à-bancs et de carrioles de tous genres, et connut une forêt de brancards levés à l'heure de midi, et, auprès, des chevaux, la tête dans le sac d'avoine : c'était la « Belle Epoque » pour les « Commerces » des alentours du Champ-de-Foire.

En ce qui touchait aux déplacements de l'Etat-Major de l'école, aucun problème ne se posait : la ville possédait des « Louages de Voitures » aux écuries bien fournies en chevaux. On en nommerait bien ; mais l'ordre de citation pourrait ne pas être celui de l'importance... dans le passé et...

En tout cas, on peut certifier que le F. Calixte, directeur pendant trente bonnes années, grand chanfre à tous les pardons d'alentour, accompagné de son organiste fidèle, le F. Ancillin, a su faire valoir les Entreprises locales.

Les Frères-Adjoints, par contre — du moins l'ont affirmé les mauvaises langues — disposaient dans leurs déplacements du seul, mais inusable « train-onze » qui a su conduire les soldats de Napoléon jusqu'à Moscou. On doit à la vérité de signaler qu'un « précurseur » essaya de remplacer cet antique moyen de transport par un autre récemment découvert : La « Petite Reine » faisait la conquête de son « Univers ». L'un des Maîtres d'Internat du moment : M. Le Thomas, familièrement dit « Jakez-Treuz », fut séduit par son alerte élégance. Toutefois, étant déjà quadragénaire etjoliment replet, il jugea que sa « Reine » ferait bien d'avoir trois roues. Le tricycle se mit à rouler ; mais les leçons de Tricy-Ecole ayant été réduites au minimum, la Reine-à-trois-pattes

s'avisade grimper sur l'un de ces mètres cubes de cailloux que les cantonniers disposaient alors le long des routes : dégringolade, plaies, bosses, divorce...

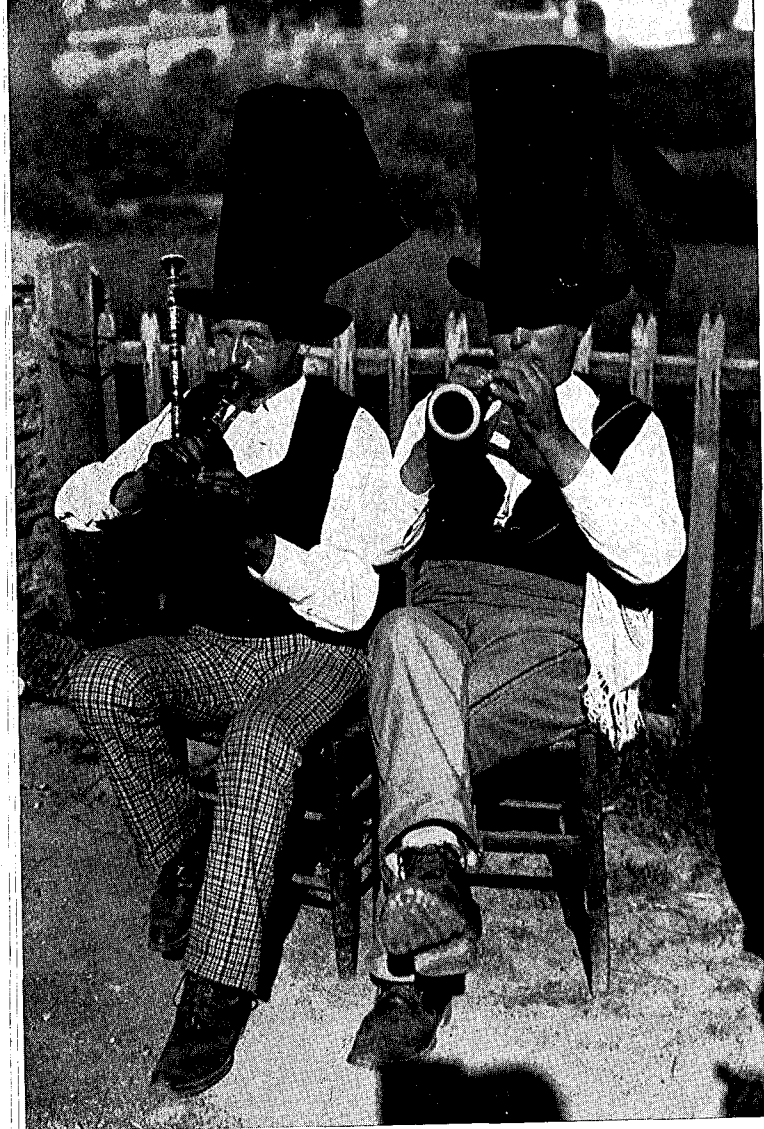
Bichette, à moins que ce ne soit Fanny, succéda au Tricycle ! Anachronisme évident, à moins que ce ne fût une anticipation lointaine : qu'on se rapporte à tous ces Centres d'équitation qui prolifèrent autour de nous. Ce fut un nouvel emballement, pour Bichette ! Aussi était-elle un bijou de jument. Elle l'était au point de devenir la coqueluche de tous, et si bien que le « maître et seigneur » venant harnacher sa jument devait se rendre compte qu'elle trottaid déjà sous le fouet de l'amateur du jour. Ce qui était à prévoir arriva. Et voilà comment débutent les retours en arrière !

Dans tous les domaines, des vicissitudes pareilles ont marqué les années qui, peu à peu, ont transformé le Cours Complémentaire de jadis en un Collège de plein exercice et fait évoluer le strict régime de l'Internat ancien vers l'organisation ouverte de 1966.

Longtemps, le « terme », unité de présence à la pension, a été de trois mois pleins marqués souvent par une larmoyante nostalgie à ses débuts et — dit-on aujourd'hui — un long ennui dans son déroulement. Ainsi s'expliquent, sans doute, ces fugues, isolées ou collectives — point rares — de pensionnaires à bout de courage. Hélas ! C'était l'occasion, pour certains maîtres, aussi assoiffés d'aventure, sans doute, que leurs disciples de liberté, d'improviser de savantes poursuites à bicyclette — ils avaient été plus persévérants que Jakez-Treuz — de véritables cross cyclo-pédestres qui leur permettaient souvent de devancer à la ferme les fugitifs exténués. Etait-ce des choses à faire, cela ?

Il y avait, pour tout dire, deux ou trois vieilles foires qui venaient rompre la monotonie des « trois mois » ; il y avait, pour les demi-pensionnaires surtout, les visites de parents de chaque jeudi, qui faisaient du réfectoire une boulangerie-épicerie, un cellier aux multiples crus de cidre, un silo à pommes de terre, une réserve de paille fraîche pour les sabots, en un mot une annexe de ferme d'où s'exhalaient toutes les senteurs familières de la campagne.

Des étrangers au pays breton se sont gaussés de ces magasins-réfectoires. Ils avaient tort. C'est au prix des inconvénients qu'ils valaient à leurs usagers que la Bretagne de l'Ouest a pu, autrefois, mettre l'école — et non pas seulement l'école chrétienne — à la portée des enfants de nos vastes communes. Auprès des réfectoires-magasins, il y avait des classes où le souci d'instruire était aussi vif que n'importe où. Celui de rendre l'acquisition du savoir plus aisée, plus agréable, fut-il moindre ? Il ne semble pas. De bonne heure, l'école Saint-Louis a joui de l'éclairage électrique : Châteaulin fut la troisième ville de France à connaître celui-ci. Dès 1912, un poste cinématographique — un standard de l'époque — y réjouissait et y instruisait peut-être les



— Un caprice de la mode ?

— Nullement. Tel était bien le chapeau des sonneurs châteaulinois de jadis.

élèves. Tôt après la première guerre mondiale, un poste de Radio sur piles déversait des ondes sonores dans les études, et, dans le dortoir du premier surveillant, un « fond musical » léger, accompagnait le rasage matinal du chef à la barbe de « sous-off », berçant aussi les rêves finissants des écoliers.

Il faut toutefois avouer que les distances entre maîtres et élèves ont été longtemps bien marquées. Aussi la contrainte durant le jour

appelait-elle parfois une revanche vespérale, au dortoir. Oh ! non pas le chahut organisé et bruyant ! C'eût été trop d'effronterie. Mais des courses à quatre pattes entre les lits, des parties de cache-cache précédées de pincements de bras qui pendaient, et tout cela sans un mot. Le succès était sans doute divers. Certains surveillants employaient déjà pour contrecarrer ces « festou-noz » muets, des méthodes devenues classiques dans les guerres subversives modernes. Descendant du lit, eux aussi, circulant à quatre pattes comme les autres ; lançant des appels « réguliers », répondant à ceux qu'ils recevaient, ils finissaient par maîtriser un « sujet » en révolte. Encore un « jeu » qui se perdait ! Mais si on devait « trinquer », jamais on ne dénonçait ; on n'avouait guère davantage... Faut-il absolument le regretter ? Un mutisme total, un visage sans expression ne disent-ils pas aussi une force d'âme ?

De façon générale, on était moins expansif dans l'ancien temps ; pas nécessairement moins affectueux, cependant. Un père de famille de passage en ville, demande, un jour de classe, à voir son fils, garçon de quinze ans. Le temps étant beau, l'entrevue eut lieu devant la grille. Un bref salut. Puis ce fut, plusieurs minutes durant, un colloque muet. Enfin, le père jugeant qu'ils s'étaient assez vus, prit son portefeuille, l'ouvrit et tendit un billet au fils. Un simple refus de la tête. Le père exhiba un deuxième billet : un second geste de refus. Un troisième billet, à peine montré, fut aussitôt empoché. Après quoi, chacun s'en alla de son bord.

Toute l'Europe était peut-être laconique à cette heure-là !

Cependant... Un certain soir, après la classe, deux élèves se querrelaient sur la route. Le Directeur, survenant, reprocha au moins éloigné ses paroles insultantes. « Bonsoir, Monsieur », répliqua l'enfant avec son plus beau sourire. Et il s'en alla, lui aussi.

Les « héros » de ces deux petits faits appartenaient-ils bien à la même race ? On eût trouvé jadis plusieurs à le nier parmi les maîtres de Saint-Louis. Cette opinion ne serait-elle pas née de la diversité d'origine des élèves nettement marquée par la diversité de leurs costumes ? Désormais qui distingue les « Rouzik », les « Glazik », entre eux ou des autres élèves ? Il reste à souhaiter que les potaches actuels aient hérité des qualités de leurs devanciers.

Dès sa fondation, Saint-Louis eut un grand rayon de recrutement : c'était surtout un internat. C'est ce qui explique les larges fluctuations de sa population d'élèves. Celle-ci dépendait de la situation économique générale, de la virulence ou de l'apaisement des luttes politiques, de l'état de paix ou de guerre du pays tout entier. En temps d'expansion, c'était une affaire de loger tous les candidats à l'internat. Les règlements officiels étaient stricts et les inspecteurs, dont les exemples de zèle défraient encore les « bavardages » des anciens, se montraient vigilants.

Un certain directeur, en fonction à l'une de ces époques prospères, ne craignait pas, — pour le plus grand bien de l'instruction, évidemment — de chercher une parade dans des solutions qui eussent ravi d'aise le « père » de Lariflette. Un jeu savant de déplacement de cloisons au cours de l'année scolaire — au fait, son mot favori, sinon son sobriquet, n'était-il pas « Hache-en-Bois » ? — des affectations successives données à des locaux que l'Autorité académique mettait un certain temps à venir contrôler, donnaient, à point nommé, des facilités d'hébergement accrues. Une controverse sur la notion exacte d'externe surveillé, une contestation sur la qualité vraie — interne ou externe surveillé — de quelques (!) élèves en particulier (!), permettaient de faire traîner les choses ou aboutissaient à un *modus-vivendi* — provisoire — l'escarmouche suivante n'étant jamais loin. Qui aurait pu penser qu'un simple, mais malencontreux voisinage de deux paires de sabots, de pointures largement différentes il est vrai, eût suffi, de proche en proche, à provoquer l'écroulement de tout le système de défense d'un astucieux Trégorrois ? Et c'est avec une réelle stupéfaction que l'on assista, en pleine année scolaire, au reflux d'un groupe de pensionnaires de Saint-Louis vers les internats d'alentour. Peu après, la terrible guerre de 1914-18 donna au directeur entreprenant toute liberté pour recevoir des internes. En effet, malgré l'existence, dans une moitié de la maison, d'un hôpital « bénévole », patronné par la Sous-Préfète de l'heure, la gent écolière s'y entassa presque aussi nombreuse que jamais. Il ne semble pas cependant que la grippe espagnole y ait fait plus de victimes qu'ailleurs. Qu'on n'aille pas inférer de ce simple fait que les règlements officiels n'ont aucune raison d'être. Ce serait, sans doute possible, ne pas juger sainement de la mentalité du sous-signé, lequel a toujours passé pour conformiste !

F. Gérard-Noël STÉPHAN.

QUELQUES DATES IMPORTANTES

- 1848 : Le Frère Pacome Kervennic fonde l'école de Pleyben
- 1866 : Ouverture du Pensionnat Saint-Louis.
- Septembre 1871 : Arrivée du Frère Calixte Lamandé à Châteaulin.
- Novembre 1888 : Bénédiction de la chapelle par Mgr Lamarche.
- 1892 : Organisation de l'enseignement agricole.
- 1900 : Le Frère Calixte prend sa retraite.
- Ascension 1901 : Première réunion de l'Amicale des Anciens Elèves.

- Pâques 1903 : Les Frères se sécularisent.
- 1904 : Un Cours Normal diocésain est annexé au Cours Supérieur.
- 1907 : Construction de classes au-dessus du préau.
- 1910 : Le nombre des élèves dépasse 400.
- Août 1914 : Déclaration de Guerre.
- Mai 1926 : Noces d'Argent de l'Amicale.
- 1930 : Crise économique, fatale au Pensionnat.
- Décembre 1938 : L'effectif des internes remonte à 200.
- Septembre 1939 : Mobilisation de la moitié des maîtres.
- Août 1940 : Réquisition totale de la Maison par les Allemands
- Octobre 1944 : Reprise à Saint-Louis de l'Externat, Réouverture de l'Internat.
- Septembre 1945 : Création d'une classe de Seconde Moderne.
- Juin 1947 : Dix succès à la 1^{re} partie du Baccalauréat.
- 1948 : Réalisation de la 1^{re} tranche de grands travaux.
- 1953 : Raccord des bâtiments 1866 et 1948.
- Mai 1954 : Mgr Fauvel bénit les nouvelles constructions.
- 1961 : Achèvement de la Bâtisse 1948.
- 8 Mai 1966 : Fête du Centenaire.

En 1966, vivre l'aujourd'hui du monde...

« un monde de plus en plus ouvert..., un monde où chacun de nous doit s'accrocher à ce qui l'entoure, un monde dans lequel il n'existe plus d'excuse à l'ignorance, l'insensibilité ou l'indifférence...

Notre vie ne sera pas facile. Il faudra lutter pour apprendre à participer à la vie de notre village sans nous désintéresser de celle du monde, à cultiver notre sens personnel de la beauté tout en restant capables de la percevoir dans ce qui nous est le plus étranger, à protéger les fleurs de nos jardins des grands vents qui balayent la surface d'une terre sans frontières. »

R. Oppenheimer



Pour se préparer à « bâtir ensemble un univers », il faut se faire la main sur de rudimentaires outils.

ÉVASIONS OU PRÉSENCES ?

(activités périscolaires)

La tâche d'une école est de donner au jeune une **éducation** aussi **complète** que possible. Former le corps et l'âme ; apprendre à penser, affiner la sensibilité, fortifier la volonté ; enseigner tout à la fois la rigueur et le sens de la nuance, tel est l'immense programme (jamais épuisé) qui s'impose aux éducateurs. Il va de soi aussi qu'une école dont l'étiquette est **chrétienne** ne vise pas seulement à préparer des jeunes à leur avenir professionnel, à leur permettre de prendre place dans la cité terrestre ; elle s'efforce encore de donner réponse à leurs problèmes religieux, elle entend leur faire connaître l'Eglise et préparer à celle-ci les militants dont elle-même et le monde ont besoin. Etre militant, s'engager : cela suppose naturellement la participation aux mouvements d'action catholique officiellement mandatés par la hiérarchie. Saint-Louis entend donc maintenir ou éventuellement établir ces voies diverses d'engagement dans la pleine mesure de ces possibilités.

En outre notre époque entre résolument dans un type de **civilisation** où les **loisirs** sont appelés à jouer un rôle sans cesse accru. Etre à même de choisir ses formes de loisirs parmi celles qui s'offrent à vous toutes faites, devenir apte à meubler par son initiative personnelle les moments libres dont on peut disposer, se rendre capable même d'organiser des séances de loisirs avec les jeunes de son âge ou du moins y prêter son concours : c'est l'objet des diverses activités dites péri-scolaires de Saint-Louis. Péri-scolaires : en effet, elles ne sont pas prévues aux programmes officiels ; en outre on s'y livre en dehors des heures de cours et des locaux proprement scolaires. Mais qui oserait soutenir que, sous prétexte que de tels efforts ne sont pas sanctionnés par des examens officiels, ce sont là des heures gaspillées. Heureux le jeune qui est « à la recherche » de ce « temps perdu » et qui a en lui de quoi le remplir : il en recueillera le bénéfice toute sa vie.

Qu'on ne qualifie donc pas de telles activités d'**évasions** : ne conviendrait-il pas plutôt d'y voir un moyen d'épanouissement plus total de la personnalité, comme aussi une forme de **présence** complémentaire au monde et aux hommes ?

A cette question les pages qui suivent veulent apporter des réponses concrètes.

F. E. CROISIER.

ENGAGEMENT

Engagement est un mot aujourd'hui très utilisé. On l'emploie pour signifier le don des hommes à leurs frères, spécialement dans leur lutte pour des structures et des conditions de vie humaines...

Le Chrétien engagé veut rendre le Christ présent, pour sauver l'homme et continuer le royaume...

Les 5 équipes **J. E. C.** de Saint-Louis poursuivent leurs activités respectives.

— L'équipe des classes Terminales est composée de 6 membres et ne manque ni de dynamisme, ni de générosité. Le temps fait trop souvent défaut, hélas ! pour préparer réunions, enquêtes, mise en route des activités projetées. Les programmes scolaires sont bien vastes et les exigences du baccalauréat de plus en plus sévères.

Cependant, une réunion au foyer de tous les gars de la classe groupés par affinité suivant l'orientation entrevue, a été mise sur pied... Recherche commune ; échanges fructueux.

Les problèmes posés, il restera à les résoudre, ensemble...

— L'équipe des **Premières** compte 5 membres. Elle se montre entreprenante, sachant d'ailleurs qu'elle peut compter sur de nombreuses bonnes volontés pour réaliser ce qui est décidé en accord avec le Bureau de classe, qu'il s'agisse d'une « veillée-dégustation », à la fin du premier semestre, de la confection d'un carnet de chansons populaires modernes qui a connu un succès... « terrible », ou de l'organisation d'une après-midi récréative à l'intention des personnes âgées de Châteaulin...

Belle jeunesse prête au service...

— L'équipe des **Secondes** compte 4 membres. Plus hésitante (pourquoi ?) bien que prise en charge par deux aînés des Terminales.

Cependant, un questionnaire se met en place en vue d'un sondage sur le thème de l'orientation.

Les réponses seront précieuses pour la poursuite d'une action au service de l'avenir de chacun.

— Les deux équipes des **Troisièmes** continuent tranquillement leur route.

L'une s'attache à intéresser les gars au lancement de quelques clubs. L'autre a réalisé le jumelage de la classe et d'une classe espagnole parallèle : elle vient de lui adresser un dossier qui relate la vie scolaire et périscolaire.

C'est à partir de telles activités, réussies ou imparfaites, que les militants amorceront une réflexion commune approfondie, s'interrogeant sur l'intérêt éveillé, les réactions provoquées, les bonnes volontés suscitées...

F. Jean SOUSSET.

« SI TOUS LES GARS DU MONDE »

JEC, Comité FAO,
Club Presse... ouverture
au monde et aux
autres.



Le Service F.A.O. Jeunes de Châteaulin est particulièrement actif. Le Responsable départemental lui-même se plaît à le souligner.

La délégation de Saint-Louis qui comprend 3 élèves de Terminales et 1 de Première a su prendre conscience de ses responsabilités en veillant à la réalisation, durant le second trimestre scolaire, des activités projetées avant Noël.

C'est ainsi que chacune des 4 écoles était représentée aux séances de variétés du 26 janvier et du 3 février organisées au profit de la campagne F.A.O. Jeunes contre la faim. Les jeunes spectateurs eurent plaisir à applaudir tour à tour les élèves du **Lycée** dans les **Fourberies de Scapin** et celles de la **Plaine** dans deux **ballets**; les groupes « **Loisirs en musique** » de **Saint-Louis** complétèrent le programme par des chansons et des morceaux d'orchestre...

Dans les jours qui suivirent, la sensibilisation au problème de la faim a continué, grâce au film « **Visages de la faim** » projeté au Collège et à La Plaine. Le Lycée poursuit le même objectif par une exposition.

Le 10 mars, un match amical opposait **Saint-Louis** et le **Lycée**. Un concours de pronostics et une vente de bonbons permit de recueillir encore quelques fonds auprès d'un public de jeunes nombreux et généreux.

Au lendemain de ce match de bienfaisance, quelques aînés de Terminales se sont répartis à travers les classes pour exposer le sens de la campagne F.A.O. Jeunes et, plus précisément, pour présenter l'Action-Pilote, à savoir la formation de la jeunesse rurale de la République de l'Equateur; objectif: collecter 1100 F., prix d'achat de 4 motoculteurs.

Les jeunes croient que la faim peut être vaincue.

C'est un exploit à la portée de notre génération.

« Si tous les gars du monde !... »

**Le Comité de Saint-Louis
du « Service F.A.O. Jeunes »**

NOS RANGERS

Après une période d'essai de 2 mois, le **mouvement scout** a officiellement démarré à Saint-Louis, au lendemain des vacances de Noël 1965. 21 garçons bien décidés forment l'unité Rangers du Collège.

Le **camp de Pâques** est actuellement au centre de leurs préoccupations. Toutes les activités du jeudi après-midi ont pour but essentiel, désormais, de préparer ces 3 jours de vie en plein air dans les bois du Nivot. Ce premier camp marquera dans l'histoire de notre unité et il importe qu'il soit une réussite à tous points de vue.

C'est pourquoi, sous la direction des assistants, chaque équipe apprend à monter la tente. Cela ne va pas tout seul au début, surtout quand le vent se met de la partie! La préparation des repas pose également quelques problèmes. Aussi, en vue de s'initier à la cuisine en plein air, l'unité a quitté Saint-Louis à 11 heures le **jeudi 3 mars**, et, profitant de l'aimable autorisation du propriétaire, M. Avan, a préparé le repas dans le bois de « Pencran ». Après avoir choisi l'emplacement des feux, il a fallu partir en quête de bois. Malheureusement il avait plu la nuit précédente et même dans la matinée: ce qui n'était pas pour faciliter les choses. Enfin après 2 heures d'effort et d'incertitude, le repas était servi et les Rangers ne se firent pas prier pour vider les plats!

La préparation du camp de Pâques ne nous fait pas oublier l'essentiel de notre « grand projet »: l'établissement du « **domaine** ». Nous avons fait des bancs, installé un râtelier à outils et nous espérons avoir bientôt un établi. Quant à la décoration, nous ne la négligeons pas. Tout d'abord des panneaux rappellent le thème et les grandes lignes du grand projet. Comme autre élément décoratif nous avons choisi des chutes de bois sur lesquelles sont inscrits les 10 articles de la Loi scout. Cette Loi, nous continuons à l'approfondir au cours de nos « **points fixes** » et surtout nous essayons de la faire entrer dans notre vie de tous les jours pour un meilleur service de Dieu et des autres.

Parmi les activités de l'unité au cours de ce trimestre il faut aussi signaler une « **mission explo** ». Un jeudi après-midi, chaque équipe est allée visiter une ferme des environs et « interviewer » le propriétaire sur les différentes ressources de son exploitation et les difficultés qu'il rencontre. Partout les scouts furent très bien accueillis et ils gardent un excellent souvenir de cette journée.

Actuellement nous faisons les derniers préparatifs pour l'inauguration du local fixée au dimanche 27 mars. C'est avec plaisir qu'à cette occasion les Rangers de Saint-Louis accueilleront leurs invités et leur feront passer d'agréables moments.

Frère François QUÉMÉNEUR.

CONNAISSANCE DE L'OUËST

L'étude de l'**Histoire** et de la **Géographie** devient de plus en plus le cendrillon de notre enseignement. Les horaires qui lui sont consacrés s'amenuisent, les coefficients d'examen s'abaissent, on parle d'en faire une matière à option. Il n'est pas question ici de juger de cette évolution, mais de montrer comment la situation faite à cette discipline l'oblige à une reconversion dans ses méthodes.

L'Histoire sans dates n'existe pas plus que la Géographie sans croquis. Les volumineux, sinon pesants manuels d'Histoire et de Géographie effraient les élèves. Faute de coefficients élevés à l'examen ou à la composition, l'étude de ces disciplines se doit d'être attirante, de « faire du charme ».

Dans ce but, un progrès extraordinaire a été accompli par les éditeurs de **manuels**. Une présentation richement agrémentée de photographies en couleurs et de croquis expressifs rend ces manuels de plus en plus attrayants. Les **techniques audio-visuelles** permettent d'entraîner l'élève, par monts et par vaux, à travers la « douce France », ou de lui faire revivre quelques grandes ou tristes heures de l'Histoire. Mais, dans quelle mesure l'élève ne se sent-il pas gavé par cette profusion de sons et d'images que lui sert quotidiennement notre civilisation ? Ce genre d'étude risque de rester très superficiel.

Aussi, ce sont surtout les **travaux pratiques**, de plus en plus variés, qui pourront le mieux éveiller des vocations de géographes ou d'historiens. Nombreux sont les élèves qui, très vite, excellent dans l'art de tracer, à partir d'une carte d'état-major, une coupe topographique ou un calque de géographie humaine et économique. La connaissance des techniques du graphique et du croquis permet de traduire de façon expressive en même temps qu'agréable des données chiffrées ou des litanies de faits souvent rébarbatives.

Dans l'étude de l'Histoire, le **commentaire historique** oblige l'élève à dépasser le stade de la leçon apprise, pour accomplir à son tour la démarche de l'historien. La joie de la découverte s'ajoute à une saisie plus vivante des hommes et de leurs actions.

Dans cette prise de contact direct avec le fait, l'**excursion géographique**, accompagnée de relevés, d'observations, d'enquête, trouve sa place. C'est ainsi que l'année passée, les élèves de Seconde ont visité la zone légumière du Nord-Finistère, le port de pêche de Douarnenez, les communes rurales qui bordent l'Aulne. Aux grandes vacances, un voyage d'études, dans le Sud-Ouest et le Massif-Central, vint enrichir et nuancer les connaissances quelque peu livresques.

Les activités du **Groupe d'Etudes Economiques et Sociales** se situent dans le prolongement du travail amorcé dans le cadre de la classe : quelques jeunes gens se groupent par deux ou trois pour étudier leur région ou leur ville, ou encore telle branche de l'économie du Finistère. C'est ainsi que des fils de marins-pêcheurs se penchent sur les techniques de pêche, les équipements portuaires et les problèmes de commercialisation du poisson. Sur chaque question des dossiers sont dressés accompagnés de croquis et de photos.

Pour répondre aux exigences nouvelles de cet enseignement, une **salle de géographie** a été spécialement aménagée et dotée d'un ameublement particulier. Toutes ces innovations — dont certaines sont bien anciennes ! — peuvent aider les jeunes à prendre très tôt leur place et surtout leurs responsabilités dans un monde où l'économie commande de plus en plus la vie sociale et politique.

F. Guy LECLERC.



GROUPE THEATRAL ==

18 PRINTEMPS

1948 : le groupe théâtral démarre et présente, pour ses débuts, l'**Impromptu de Barbe-Bleue**, d'ailleurs repris en 1965.

L'année scolaire 1958-59 se détache comme un sommet. C'est l'année où Henri-Claude Le Gall (étudiant en droit il continuera de se passionner pour l'art dramatique) incarne le célèbre **Docteur Knock**.

De leur côté, les Joseph Quémeneur et les Jean-René Coquet se sont déjà illustrés, l'année précédente dans une pièce de Tchekov, « **La demande en mariage** », tandis que « **Les Fourberies de Scapin** », en 1954, sont l'occasion, pour A. Créach et M. Bosser, de faire briller des dons incontestables.

Au Collège, on n'attend d'ailleurs pas cette année-là pour « jouer » Molière. Dès 1949, quelques mois seulement après le lancement du groupe théâtral, on représente « **Le médecin malgré lui** ».

Plusieurs scènes éparées, empruntées à L'Avare, au Bourgeois Gentilhomme, à Don Juan et au Malade Imaginaire, s'inscrivent périodiquement au répertoire de la troupe.

La Grammaire de Labiche est à l'affiche en 1951. L'année suivante, on joue La Farce de **Maître Pathelin**. 1954 voit la représentation d'une pièce de Max Régner : Roncevaux, Roncevaux. « **L'Anglais tel qu'on le parle** » dû à la plume fantaisiste et spirituelle de **Tristan Bernard**, occupe la scène en 1956, suivi de La Parade du Pont-au-diable de **Henri Ghéon**.

Signalons aussi des extraits de **Marius et César** où André Crenn fait des débuts remarquables.

Qui ne se souvient enfin du « Roi de la Mésopotamie » et de son brillant interprète, Ronan Boucher ?

On parle de crise au royaume du théâtre. Tout le monde le dit ou l'entend dire. Beaucoup en conviennent.

Cela doit être vrai.

Si des comédiens et un plateau sont les conditions à la fois nécessaires et suffisantes à l'exercice du mime ou de la danse, ils ne suffisent pas à celui du théâtre. Pas d'art dramatique sans texte !

Mais pas n'importe quel texte ! Un texte « de théâtre », un texte qui satisfasse à ce **mouvement** dont on dit qu'il constitue l'essence du théâtre.

— « **Qu'est-ce qu'on va jouer ?...** » C'est la question que se renvoient, au mois d'octobre 1965, les collégiens impatients de « monter sur les planches ». On cherche ensemble. Oh ! pas bien longtemps, car on est pressé de démontrer qu'on est capable de **faire rire**, comme si ce signe d'un succès parfois trop facile était le critère décisif de la valeur des comédiens ou des œuvres comiques à l'affiche.

Il arrive donc que nos acteurs en herbe fassent leurs premières armes dans la farce « militaire » (sujet inépuisable !). « **Cas de réforme** » version 1966 est un numéro typique du genre.

Le travestissement burlesque d'un ouvrage de littérature sérieux a également la faveur des potaches, disciples de Scarron et lecteurs du... « **Grand Corneille** ».

C'est ainsi qu'en 1966, paraît « Si ! Na ! ou la clémentine de Gugusse », tragédie en 5 actes.

Parallèlement, on s'éprend de vrai théâtre. On rêve d'incarner **Don Juan** aux prises avec certain Monsieur Dimanche et on y parvient, non sans de laborieuses répétitions. Un jour enfin on arbore, pour la première fois peut-être, des costumes modelés sur ceux du temps de Molière et de sa troupe. Fierté !

De Molière, on passe à **Marcel Pagnol**. Voici **Topaze**, professeur à la pension Muche ; survient Madame la baronne Pitart-Vergnolles : — « Je viens vous demander, Monsieur Topaze, ce que vous pensez du travail de mon fils Agénor... ». Scène pleine de naïveté, d'humour, de vie et de naturel.

« Une vraie pièce, s'exclame Jérôme Tharaud découvrant l'œuvre de l'Académicien illustre, du théâtre enfin, rien que du théâtre... »

F. Jean SOUSSET.

HARMONIE DES VOIX ET DES CŒURS

Le 8 décembre 1948, en la fête de l'Immaculée Conception, la Chorale de Saint-Louis osait aborder un répertoire polyphonique à quatre voix mixtes, fort modeste certes, mais qui eut le don de plaire... aux chanteurs tout au moins, qui pour la première fois se trouvaient plongés au cœur même des flots d'harmonie dont ils étaient la source.

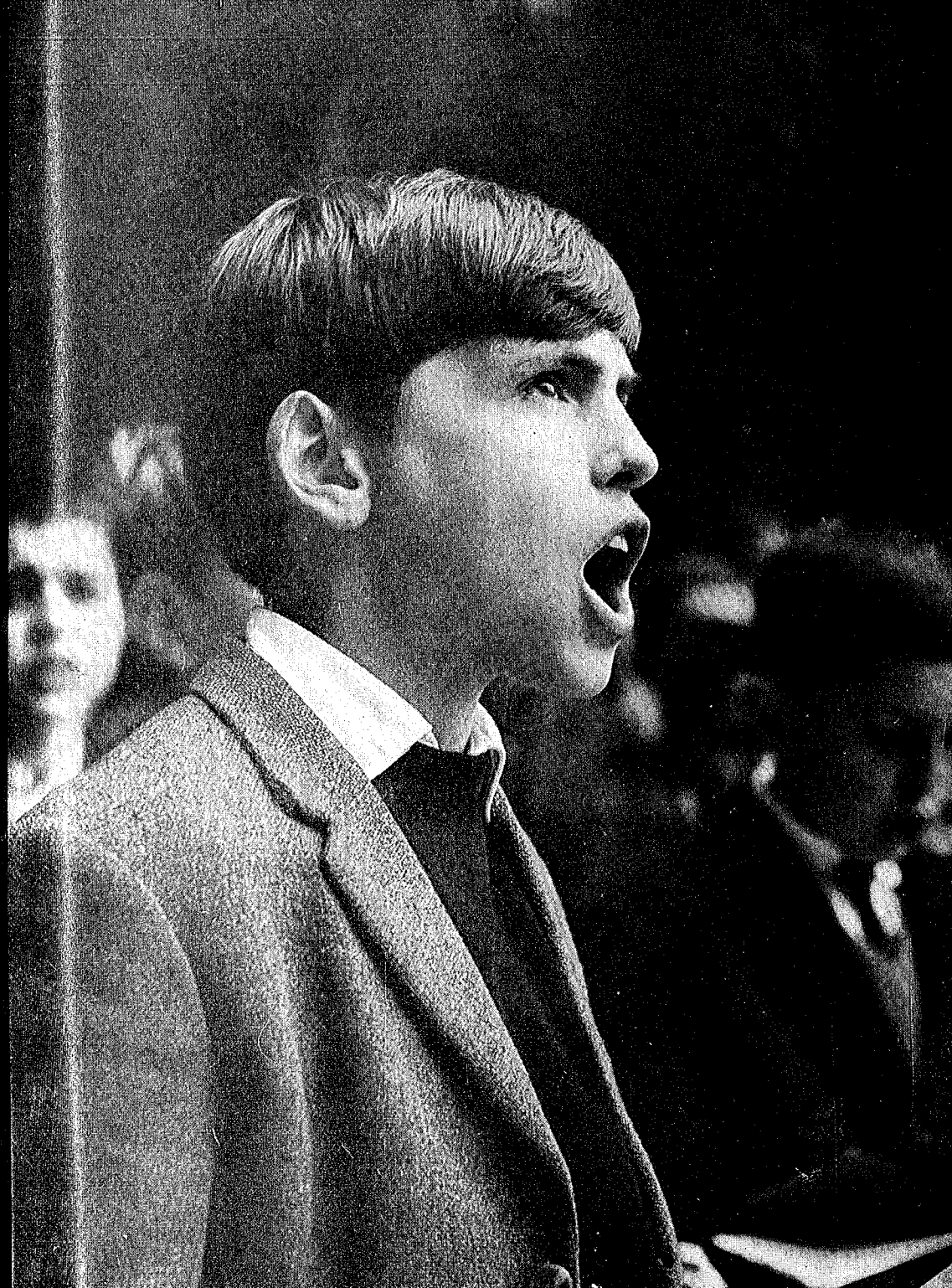
Cette même année voyait l'affiliation de la Chorale à la **Fédération Internationale des Petits Chanteurs**, fondée quelques années plus tôt par le très regretté Mgr Maillet.

Dès lors les progrès, s'ils furent lents et laborieux n'en furent pas moins réels, et les modestes voûtes de notre chapelle résonnèrent souvent tant aux accents des antiques cantilènes grégoriennes qu'aux merveilleuses harmonies de Palestrina ou de Vittoria. Puis Josquin des Prés, Roland de Lassus, Bouzignac, Bach, Mendelssohn, César Franck... furent tour à tour de la fête. Le Cantate Domino d'Alain, l'Ave Verum de Mozart, les chœurs de Haëndel : Alleluia, de Judas Machabée, O Christ Roi des rois, du Messie, et le célèbre Alleluia du même Oratorio, comptent parmi les moments d'émotion profonde et de joie intense de nos choristes d'alors.

Bientôt la Chorale donna aussi son **concert annuel**. Programme généralement copieux : quinze à vingt chœurs à quatre voix mixtes — chansons populaires anciennes et plus récentes, emprunts au folklore breton ou étranger..., le tout entrecoupé de sketches et de mimes.

Il y eut aussi les **journées diocésaines** des chorales où Saint-Louis obtint parfois des notes encourageantes d'un jury peu enclin à l'indulgence.

En **juillet 1956** la Chorale participait au Congrès International des Petits Chanteurs à **Paris**. Et le souvenir est loin de s'estomper de cette magnifique grand-messe où une immense Chorale de six mille exécutants en aubes blanches fit vibrer les voûtes de Notre-Dame, non plus



Dieu m'honore quand
[Je travaille]
Il m'aime quand je
[chante]
(Tagore.)

que la soirée de clôture au Palais des Sports, le bon vieux Vel' d'Hiv' d'alors, sous l'aimable présidence de M. Coty, Président de la République.

Deux ans plus tard, en 1958, le Congrès se tenait à **Lourdes**, dans le cadre des fêtes du Centenaire. Splendide pèlerinage s'il en fut ! Ici aussi plus de six mille Chanteurs de toutes nations auxquels il faut ajouter les milliers d'autres pèlerins. Messe à la Grotte, procession aux flambeaux avec la magnificence des chants que l'on devine et surtout cette inoubliable Messe solennelle dans la grandiose basilique St-Pie X.

Voilà les deux sommets, sans lendemain, hélas ! de la vie manécantoriale à Saint-Louis. Cependant en 1967 le Congrès International se tiendra à **Rome**, et qui sait ?... Toujours est-il que les temps ont changé et la Chorale mène aujourd'hui une vie difficile : l'exiguïté de la chapelle a conduit les responsables à diviser l'internat en deux groupes pour les diverses cérémonies. La Chorale ne s'y réunit donc plus au complet. D'autre part la multiplicité des activités toutes plus utiles et agréables les unes que les autres rendent difficiles les réunions de basses et de ténors... Mais quel dommage ! conviendront tous ceux qui ont pu goûter aux joies du chant choral.

Oui, chers amis choristes, le chant choral, pour peu qu'on s'y adonne de toute son âme, est source de joie pure et de nobles satisfactions en dépit des orages qui traversent parfois le ciel des répétitions. Honneur aux anciens et félicitations à ceux qui, aujourd'hui, ne veulent pas lâcher le flambeau !

F. Joël ROUAT.

CHANSONS ET MIMES

Sans doute est-ce déjà une banalité de dire que nous tendons — si nous n'y sommes déjà entrés — vers une **civilisation des loisirs**, que nous assistons à la naissance de l'« homo ludens »... Mais il ne suffit pas de constater lucidement cette évolution de la vie moderne. Allons-nous la subir passivement, par conséquent en être fatalement victimes, ou au contraire la conquérir, et donc en être les bénéficiaires ? C'est aux différents éducateurs des jeunes qu'il appartient de les aider à faire de leurs loisirs une source d'enrichissement et à ne pas en accepter un amoindrissement de leur personnalité par de multiples concessions à la mode, à la facilité, à l'entraînement collectif.

Dans les loisirs des jeunes, une part notable est faite à la **chanson**. Chacun peut aisément se rendre compte de son importance par la place qu'elle prend dans les programmes de radio et de télévision, ou que les magazines accordent à ses vedettes. N'importe quel disquaire vous dira que les jeunes forment une proportion importante de leur clientèle. S'il était besoin de chiffres, une enquête réalisée l'an dernier en Belgique parmi les jeunes de l'enseignement secondaire et de l'enseignement technique révèle que 57 % des jeunes écoutent des chansons tous les jours, que 54 % ont un poste à transistors et 57 % un électrophone... (chiffres fournis par la revue « Temps Libres »).

Face à cette forme de loisirs également, il importe que les jeunes n'aient pas une attitude purement passive. Se réunir pour écouter des chansons, avant de les analyser et d'en discuter — ainsi que le fait depuis quelques mois le **club-chanson** de Seconde — peut constituer une aide intéressante pour la formation du jugement critique et du goût.

Chanter ensemble pour le plaisir de chanter et pour faire partager ce plaisir, tel a été, depuis sa création le but du « **Groupe de Variétés** ». C'est en 1961 que naquit ce groupe vocal qui depuis s'est fait entendre — la plupart du temps au profit de patros ou de divers groupes de jeunes — aux quatre coins du Finistère, de Plouvoign à Fouesnant et d'Audierne au Huelgoat, se constituant peu à peu un répertoire agréablement varié où figurent : « Les Canons de Navarone » des Compagnons, « Ma p'tit' tête » du Père Duval, « Pilou hé » de Bécaud, « Les

Souliers» de Guy Béart, « Mary had a baby », negro spiritual, « Le Cœur Gros » de Hugues Aufray, « Mon cœur d'attache » de Enrico Macias...

Tous ceux qui en font partie auront gardé le souvenir du plaisir éprouvé à interpréter de belles chansons, des bons moments passés à travailler ensemble, dans une collaboration sympathique avec leurs professeurs, tant religieux que laïques. Peut-être n'auront-ils pas toujours vu les avantages moins sensibles mais non moins réels — du moins nous l'espérons — qu'ils en ont retirés personnellement, tels qu'une plus grande aisance à s'exprimer devant un public, le sens de l'équipe, avec ce que cela comporte de renoncement, de maîtrise de soi, la formation de leur goût aussi, peut-être. Significatif, à ce point de vue, est le goût éprouvé par le groupe de 1965 à préparer pour le disque « Loisirs en Musique n° 2 » avec la collaboration de Jean Bleunven, le beau poème de Louis Aragon : « L'Affiche Rouge », si intelligemment mis en musique par Léo Ferré. Peut-être aussi auront-ils compris la valeur de l'expression corporelle à travers les quelques chants mimés — « Perrine », « Marianne s'en va-t-au moulin », « Le Sire de Framboisy » — interprétés par le groupe tout entier, qui obtinrent toujours un franc succès.

Mais les **chants mimés** sont plus particulièrement réservés à un groupe spécialisé, plus ancien, lui, puisqu'il remonte au temps où Pierre Hénault, Michel Bosser, Henri Simon et René Le Goff donnaient « Le Roi Dagobert », et auquel les professeurs « civils » collaborèrent fréquemment, tels MM. Arzur, Paugam et Jaffrès. Imitant le style des « frères Jacques », mais se créant son propre répertoire, ce groupe de mimes — qu'il s'appelât « les As de Pique » ou « les Trois Jo » — a toujours constitué un élément de choix dans le programme des séances de variétés. Au prix de longues et minutieuses séances de mise au point, ils arrivent à faire rire le public ; peut-être un jour parviendront-ils à le faire communier plus profondément en mimant des chants ou des textes plus poétiques ?

D'année en année, le groupe de variétés renouvelle ses éléments. Puissent tous les gars qui en ont fait partie continuer à goûter la joie qu'ils y auront trouvée et... la faire partager !

« Nos chansons nous disaient
Que cela durerait
La vie... » (G. Bécaud — « Au revoir »).

F. Michel LESCOP.

GITARES, MANDOLES ET C^{IE}

Le groupe **MUSIQUE**, sous sa forme actuelle, est né en 1960, c'est-à-dire qu'il est jeune et a encore peu d'expérience. Chaque année, entre cinquante et soixante élèves s'y sont inscrits, la plupart d'entre eux sans grande ambition, plutôt pour passer d'agréables moments. **L'orchestre** leur a offert le choix entre : la guitare, la trompette, la flûte à bec, le saxo, l'accordéon, la batterie, la mandoline ou le banjo... tous instruments dont les rudiments sont plus ou moins enseignés sur place.

Les formations se sont succédé avec une relative variété, suivant les éléments dont elles se composaient. Il serait trop long d'en faire l'histoire, mais des « Papillons Noirs » aux « Inutiles », du jazz au musette, chaque année a vu éclore un groupe nouveau dont la vedette était un chanteur, un accordéoniste, un trompettiste ou un guitariste.

Mais pour ceux qui animent ce club, une question se pose : peut-on concilier **loisirs**, passe-temps et **musique** ? La musique suppose une étude préalable, une technique longue et difficile, qui ne s'acquiert qu'après des années de travail ; elle est exigeante, quant au temps et ne supporte que difficilement le partage. Parmi les élèves du club il en est qui l'ont bien senti ; ce qu'ils faisaient n'était pas suffisant, il y manquerait toujours la qualité qui fait la vraie musique ; ils ont pris des cours pendant les vacances ou se sont inscrits dans une Ecole de Musique à leur sortie du Collège. Ce sont ces réflexions qui m'ont poussé à créer puis à charpenter solidement le club de **Guitare Classique**. Cet instrument populaire, relativement bon marché, et trop peu enseigné en France est un très bon moyen d'éducation musicale, si l'on veut bien se donner la peine d'en faire autre chose qu'un accessoire dans la panoplie du parfait yé-yé. D'autre part, il me permettait d'atteindre un plus grand nombre d'élèves et il se prête à une très grande variété d'utilisation. Après l'**accompagnement** classique, le **folklore espagnol**, quelques élèves ont déjà goûté aux œuvres de Sor, Tarrega, aux pièces pour luth de Bach ou à des adaptations d'Albéniz...

etc. Cours de solfège et cours pratiques de guitare réunissent chaque semaine les élèves intéressés. A condition de savoir conjuguer travail et bonnes dispositions, les résultats ne se font pas trop attendre.

Le problème qui se pose est celui des **instruments** et du **financement**. Une guitare coûte relativement cher et la bonne qualité est très rare ; on apprend si peu, si lentement lorsqu'il faut partager à trois ou quatre une vieille guitare médiocre. Puissent les parents comprendre que l'intérêt de leurs enfants est de travailler sur leur propre instrument dès qu'on leur a reconnu quelques dispositions. A cette condition seulement ils feront quelques progrès.

Et pour conclure, que souhaiter ? Simplement, que les jeunes, à travers les modestes efforts d'un club de loisirs, apprennent à connaître et apprécier la **grande musique classique**, découvrent un peu plus les grands maîtres du passé. L'éducation musicale des jeunes, encore négligée aujourd'hui, est l'un des buts de nos efforts. La musique ne doit plus être reléguée au rang « d'art d'agrément », mais nous voudrions qu'elle vienne enrichir et élever la destinée de ceux qui ont accepté de nous faire confiance.

F. Hervé BOUCHER.



FLASH

SUR LE CLUB PHOTO

Les lecteurs assidus de « Rallye jeunesse » pouvaient lire il y a quelques années un article au titre accrochant : « des clubs secouent un vieux lycée ». Nous pourrions écrire avec autant de vérité que les clubs animent aussi la vie du collège Saint-Louis. Plusieurs jouissent déjà d'un passé enviable. D'autres au contraire viennent à peine d'être lancés : Presse, peinture... Le plus récent, mais non le moins prometteur, est le club photo.

Le collège vient de faire l'acquisition d'un bel agrandisseur. Six groupes de cinq élèves chacun se succèdent dans le local photo. Leurs œuvres, bientôt leurs chefs-d'œuvre, couvrent déjà quelques panneaux. Nos sympathiques « inutiles » se sont adressés à leurs camarades photographes pour « orchestrer » la vente de leur premier disque.

Nous pourrions insister longuement sur l'aspect éducatif des différentes activités des clubs. Ils permettent des rencontres fructueuses entre professeurs et élèves en dehors du travail scolaire.

Généralement les élèves se groupent par affinités. Dans l'ambiance sympathique du club ils peuvent mettre en commun leurs aptitudes. Le club photo devrait permettre une véritable formation dans la recherche de la beauté. Le troisième trimestre permettra sans doute l'organisation du concours de la plus belle photo.

La vie moderne avec ses loisirs de plus en plus longs rend indispensable le choix d'un violon d'Ingres. La photo pourrait être classée parmi les plus passionnants.

F. François ABJEAN.

EDUCATION PHYSIQUE

ET SPORTIVE

Dans un établissement scolaire, l'éducation physique est le complément indispensable à la culture intellectuelle pour la raison bien simple qu'un organisme sain et équilibré se prête à un meilleur fonctionnement des facultés de l'esprit. D'autre part, au plan sociologique, le jeu et sa version moderne, le sport — dans la mesure où il respecte les règles du « jeu » — est éminemment efficace pour développer l'esprit de camaraderie et le sentiment d'appartenance à une collectivité. Les exercices physiques et le jeu sont aussi vieux que le monde et il va de soi qu'à Saint-Louis, depuis que Saint-Louis existe, ils y ont été pratiqués. Mais dès avant 1939, les jeux de balles avaient déjà supplanté d'autres formes de jeux qui eurent longtemps la faveur des élèves : jeux de barres, de drapeaux, de boucliers... sans oublier la toupie et les billes, et à présent ils les ont pratiquement relégués aux oubliettes. Les jeux de balles eux-mêmes ont perdu leur simplicité première — et partant leur caractère de jeux purs — en obéissant à des règles de plus en plus précises et compliquées dès qu'ils ont revêtu un caractère compétitif.

Cet aspect compétitif — s'il n'est pas à l'abri d'abus — est néanmoins facteur de progrès parce qu'il oblige à un entraînement méthodique et à une galvanisation des énergies dans l'affrontement à l'adversaire, et ce sont ses diverses manifestations qui ont occupé les pages de la chronique sportive de l'« Echo de Saint-Louis » depuis sa parution et dont on voudrait dans la présente livraison, avec son aspect rétrospectif, présenter un survol. Il ne s'agira donc pas en l'occurrence d'une analyse du trimestre en cours.

La participation de l'Ecole Saint-Louis à des championnats organisés remonte à l'ouverture des cours secondaires par l'affiliation à l'UGSEL (Union Générale Sportive de l'Enseignement Libre) en 1945. Avec des effectifs limités à l'origine — les « temps héroïques » — la lutte était parfois inégale avec des établissements numériquement supérieurs et rodés à ce genre d'épreuves, encore que la qualité n'ait jamais fait défaut et qu'elle réalisât d'incontestables prouesses.

Mais c'est surtout depuis environ une dizaine d'années, avec la croissance en nombre et l'organisation systématique de l'éducation physique, que l'établissement s'est intégré à l'élite nationale. Hormis en basket-ball — où cependant les Juniors accédèrent en 1963 en demi-finale d'Académie de l'ASSU — organisme d'Etat du sport scolaire et universitaire — et en hand-ball où c'est encore la phase d'implantation, nos couleurs ont été bien défendues dans les sports populaires de plein air que sont le football et le cross-country en période hivernale, l'athlétisme au printemps, et ce jeu de salle dont l'audience s'étend avec la création de foyers de jeunes : le tennis de table.

FOOTBALL

Ce sport qui fut le premier pratiqué a conservé son droit d'aînesse avec ses prérogatives afférentes. L'épreuve majeure en est la Coupe de France disputée dans la catégorie Cadets (16 et 17 ans) et Juniors (18-19-20 ans). Le Collège Saint-Louis s'y est particulièrement bien comporté comme en témoigne le palmarès suivant :

- 1959 — 1/4 finaliste Juniors.
- 1960 — Champion de France Juniors.
- 1961 — 1/2 finaliste Juniors.
- 1962 — Champion de France Juniors.
- 1963 — 1/4 finaliste Cadets.
Champion de France Juniors.
- 1964 — Champion de France Cadets.
Finaliste Juniors.
- 1966 — Champion de France Cadets.

Il est toujours délicat de faire mention des individualités qui ont marqué de leur personnalité les équipes du Collège car le choix revêt toujours un aspect subjectif. Néanmoins qu'il soit permis de citer : Yves Gendron qui s'illustra dans les rangs amateurs du R. C. Paris (celui des belles années), René Billon et Jean Larvol, internationaux universitaires, sélectionnés de la Ligue de l'Ouest, respectivement capitaines des équipes C.F.A. du Stade Rennais et du Stade Brestois ; — Jean Jain, Jean-Yves Bosson, Yves Le Floch, Louis Le Moign, Alain Kersaudy, Michel Le Gac, sélectionnés de l'équipe de France UGSEL ; — Pierre Youinou, international F.S.C.F. ; — André Bernard, brillant joueur du F. C. Tours ; — Jean-Yves Le Cuff, héros — bien que cadet — de deux finales de Coupe de France Juniors. Cette lignée n'est pas éteinte puisque cette année encore, Jean-Claude Yquel — actuellement élève de 1^{re} — a été retenu à la fois dans l'équipe des Cadets de l'Ouest et dans l'équipe de France UGSEL.

Au printemps de 1961, en une rencontre qui fut autant une fête de l'Amitié qu'une partie de football, bon nombre de ces « célébrités » sportives de Saint-Louis se retrouvèrent réunies en une sélection qui livra un duel courtois à l'équipe de l'établissement. Le succès de la manifestation fut tel que beaucoup en ont gardé un souvenir nostalgique et en souhaiteraient une réédition.

CROSS-COUNTRY

Le cross-country est un sport qui fait appel à la résistance physique sans que la vitesse y soit facteur négligeable. Compris par les athlètes de la course de fond comme une préparation hivernale à leur saison sur piste, il s'est largement vulgarisé ces dernières années par l'organisation au plan scolaire des « Cross du Nombre », et le prestige de certaines vedettes nationales n'est pas étranger à son actuelle popularité.

A Saint-Louis, c'est la catégorie **Benjamins** (12-13 ans) qui remporte les plus brillants résultats. Qu'on en juge : champions UGSEL de la Région Académique de Rennes par équipe en 58, en 60, en 63 et en 64 ; 2^e en 66 ; au classement individuel, titre de champion pour Guy Autret en 63, pour Yves Suignard en 64 et en 65. La régularité de ces succès, à un âge si tendre, est pour le moins surprenante !

Les **Minimes** (14-15 ans) se classent 2^e par équipe en 65, François Salaün remportant le titre individuel et obtenant une brillante 2^e place aux Nationaux.

Les **Cadets**, 2^e par équipe en 60, remportent le titre par équipe et l'individuel (François Jacquin) en 61 ; à nouveau 2^e par équipe en 66 aux Régionaux et 3^e aux Nationaux.

Grande équipe **Juniors** en 63, avec le titre par équipe de la Région Académique suivi de la 2^e place aux Nationaux. Yvon Férec est champion individuel en 64, imité dans la catégorie Seniors par Charles Castrec en 66.

ATHLÉTISME

Héritier des Jeux Grecs, l'athlétisme est le prolongement naturel de l'éducation physique, et par le cérémonial qui règle ses plus hautes liturgies, il occupe une place privilégiée dans la hiérarchie des disciplines sportives. Sa pratique est essentiellement individuelle et vise à la réalisation de l'harmonie corporelle et de l'équilibre humain. Il a donc



Se dépasser soi-même.

sa place tout indiquée dans un établissement d'éducation et les programmes du baccalauréat lui ont accordé droit de cité.

Bien que les épreuves athlétiques aient été pratiquées à Saint-Louis depuis 1946, l'analyse des records d'établissement — qui situent les valeurs avec la précision impitoyable du chronomètre et du mètre — révèle une nette supériorité des récentes années, ce dont ne se formaliseront pas les « Anciens » qui savent qu'en ce domaine la loi du progrès est la règle commune. Il ne saurait être question dans cette esquisse de dresser le bilan de tous les titres remportés au plan académique UGSEL, tant sont nombreuses les spécialités. D'ailleurs il en sera à nouveau question dans le bulletin du 3^e trimestre. Le plus beau sujet de fierté reste la 2^e place au challenge inter-établissements pour l'ensemble des catégories lors des championnats régionaux, obtenue sept années consécutives depuis 1959 sur environ 40 établissements classés. Et encore pourrait-on noter que l'école qui nous a régulièrement devancés dispose d'un effectif double du nôtre. Sur cette belle toile de fond ressortent quelques performances de classe :

Benjamins — le 120 m. en 16" par Joseph Vétel.

Minimes — les 39 m. 75 au javelot par François Feillant.
les 39 m. 90 au disque par Daniel Gouriten.
le 600 m. en 1'31"7 par François Salaün.

Cadets — le 80 m. plat en 8"8 — le 200 m. en 23"2 — le 300 m. en 36"6 par Jacques Feunteuna.
le 80 m. haies en 10"8 par Bernard Hémon.
le 4×80 m. en 35"2 (titre de champion de France UGSEL - ex-record de France) par Lavergne-Hémon-Jamet-Feunteuna.
le 1 000 m. en 2'42"3 par Ronan Chapalain.
les 6 m. 51 au saut en longueur par Michel Jamet.
les 47 m. 75 au lancer du javelot par Philippe Ker-gourlay.

Juniors — le 100 m. plat en 11" ; le 200 m. en 22"9 par Pol Lavergne.
les 6 m. 63 au saut en longueur par Bernard Hémon.
le 4×400 m. en 3'34"1.
le 3 000 m. en 9'13"8 par Yvon Férec.

Aux meilleures performance des élèves, il convient de joindre celles du professeur, Joseph Paugam (qui assure depuis 1957 un enseignement parfois ingrat — à l'image des conditions atmosphériques) : 1'56"3 sur 800 m. et 2'31"3 au 1 000 m. Sélectionné de l'équipe de Bretagne. Reçu à l'examen d'entraîneur de la Fédération Française d'Athlétisme 3^e degré, catégorie Courses. Elu au Comité de la Ligue de Bretagne d'Athlétisme dont il a reçu la Médaille de Reconnaissance.

TENNIS DE TABLE

Considéré comme un sous-produit du tennis sur pelouse, il n'est pas classé parmi les sports majeurs ; néanmoins il est excellent pour l'éducation des réflexes et le développement de l'adresse. A Saint-Louis, grâce à l'aménagement du préau, il est pratiqué massivement depuis 10 ans. Les titres remportés au plan du district Finistère-Sud et même au plan régional ne se comptent pas, le meilleur cru demeurant celui de 1964, où sur 12 titres en jeu Saint-Louis en remportait 9 aux championnats de Bretagne.

VOLLEY-BALL

Bien que l'établissement n'en dispute pas les championnats — il faut éviter de trop se disperser — le volley-ball est populaire à St-Louis depuis 20 ans, et si l'on remontait à ses origines dans le département nous ferions certainement figure de pionniers. Durant tout le 3^e trimestre en effet, c'est le jeu de cour généralisé depuis les classes de 6^e jusqu'aux terminales. C'est un sport qui exige souplesse, détente, réflexes et organisation collective ; le défaut qui le rend ennuyeux à la longue : il est statique, et la jeunesse réclame le mouvement. Mais il serait malséant de lui chicaner ses bons et loyaux services...

Ainsi s'achève ce rapide inventaire de nos activités physiques et sportives. Maint « Ancien » qui pourrait nous lire pourrait y relever des oublis ou des erreurs d'appréciation ; qu'il sache qu'aucune omission n'a été systématique. Tout ce déploiement de jeunes énergies ne serait pas possible sans cours et sans stades. Et sans aucun doute, nous sommes privilégiés sous ce rapport. Un vœu cependant : que puisse s'édifier dans de proches délais la salle d'éducation physique omnisports...

Espérant ne point verser dans le moralisme, l'auteur de ces lignes voudrait redire ce qu'il a déjà écrit maintes fois — que le sport scolaire ne doit point perdre de vue son rôle éducatif ; que le corps et la performance physique ne doivent point être l'objet d'un culte païen ; que l'entraînement et l'ascèse qu'exige la préparation aux épreuves importantes doivent être facteurs de maîtrise de soi ; que si l'activité physique et sportive répond à un besoin naturel de libération d'énergie, si elle est une forme attrayante et virile du loisir moderne, sa mission serait incomplète si elle ne débouchait sur la courtoisie et la générosité dans le service.

« Sportif pour mieux servir. » (Devise de l'UGSEL)
« Je maîtrise mon corps et je le tiens en respect de crainte que je ne figure point parmi les élus. » (St Paul.)

Frère Stanislas LE BORGNE.

8 MAI 1966

La fête du 8 mai 1966 marquera dans les Annales de « Saint-Louis ».

Elle commémorera
le 118^e anniversaire de la naissance de l'Œuvre, au bourg de Pleyben,

le 100^e anniversaire de l'édification d'une Maison qui, pendant plus de trois-quarts de siècle, l'abritera dans sa presque totalité,

la majorité légale du Cours Secondaire qui en représente, désormais, la section prépondérante.

Une grande et belle journée !
grâce à un programme judicieusement élaboré,
au nombre, à la qualité des participants, à la signification de leur présence,

à une atmosphère sympathique et dilatante où se mêlent

l'émotion de revivre « dans la rose clarté de son heureux matin »,

la reconnaissance envers les pionniers, les « mainteneurs », évoqués par le vers de Mistral : « Sont morts les bâtisseurs mais le Temple est bâti ! »,

la confiance dans l'avenir, garantie par la « présence du passé » et la vitalité du présent.

La Joie carillonnera dans la Maison et dans les cœurs,
non celle qui entoure le fauteuil d'un vénérable centenaire au sourire mélancolique et précaire,

mais celle que l'on goûte auprès d'un berceau ou d'un parterre de premiers Communiantes.

L'Œuvre jubilaire, en effet, reste jeune,
jeune de la jeunesse éternelle de Dieu et de l'Eglise,
jeune de la jeunesse des vagues d'élèves qui se succèdent dans ses murs et empêchent que s'y fanent les fleurs du Printemps.

Cette Joie se voilera d'une certaine discrétion.

Dans notre Histoire nationale, le 8 mai rappelle deux fêtes de la **Victoire**, mais d'une victoire chèrement payée.

Les **moissonneurs** ne sauraient oublier la sueur, la fatigue, les appréhensions de ceux qui semèrent dans la tempête ou la nuit.

Sans vouloir juger leur propre cause ni apprécier une action dont les résultats essentiels échappent à toute mesure humaine, les responsables de l'œuvre ont l'impression d'avoir fait **du bon travail** dans la région de Châteaulin et même au-delà.

De 5 à 6 000 enfants et jeunes gens ont dû passer entre leurs mains et, à des degrés divers, tirer profit de leur enseignement.

Mais ils se garderont de ce triomphalisme qui agacé la terre et fait sourire le Ciel...

Certes, leur **Magnificat** d'actions de grâce montera vibrant « à la gloire de Celui qui opère en nous le vouloir et le faire ».

Il s'y mêlera, toutefois, une note d'**humilité**, profonde quoique sereine, un peu comme lorsqu'à la fin de chaque année, la récitation du « **Miserere** » succède au chant du « **Te Deum** ».

La longue histoire de l'Institution comporte, à côté de résultats honnêtes ou de **réussites** percutantes, des fautes, des erreurs, des **déficiences** plus ou moins volontaires.

Seuls le pharisaïsme et la naïveté s'en étonneront...

On connaît la réponse de « **Monsieur Vincent** », chargé d'œuvres et de mérites, à la Reine Anne d'Autriche, stupéfaite de l'entendre gémir sur le vide de son existence :

— Mais qu'auriez-vous donc voulu faire ?

— **DAVANTAGE !** »

Les **animateurs actuels** du Collège Saint-Louis font leur ce souhait.

Veuillent **Notre-Dame**,

Saint Louis,

et le **Père de la Mennais**

assurer la **pérennité** de ce souhait,

et, plus encore, sa **traduction dans les faits** !

Frère **AMBROISE GUÉNOLE**.

TABLE DES MATIÈRES

I. - CENT ANNÉES D'HISTOIRE

I. — Les origines de l'œuvre.

1. — Releveurs de ruines.....	6
2. — Une percée difficile.....	8
3. — « E skeud tour bras Sant Jermen ».....	11
4. — « Saint-Louis » sort de terre.....	14
5. — Un rôdage décevant.....	16

II. — Au temps du Frère Calixte.

1. — « En vertu de la sainte obéissance »	22
2. — Aménagements et constructions	24
3. — « Dieu premier servi ! »	27
4. — « Tant qu'on n'a pas tout donné... »	31
5. — La gent écolière	35
6. — Des programmes sans ambition.....	38
7. — Le certificat d'études sur la sellette.....	41
8. — L'agriculture à l'honneur	43
9. — « Dieu et Patrie ! »	45
10. — Les ris et les jeux.....	48
11. — Le chef et son équipe.....	51

III. — Cinquante ans de lutte.

1. — « Nous voulons Dieu dans les écoles ! »	56
2. — Une Mairie « opportuniste »	59
3. — Le triomphe des « affreux sectaires »	63
4. — Persécutés pour la justice.....	66
5. — Honneur aux Anciens !	69
6. — Relative accalmie	72
7. — La lutte change d'objectif.....	76
8. — De l'abondance à la disette.....	78
9. — Essor brisé	83
10. — « Saint-Louis » à « l'heure allemande »	88
11. — Le prix de la liberté.....	90

IV. — Par saut vers monts.

1. — Retours au foyer	95
2. — Retours au foyer (suite).....	98
3. — « Duc in altum ! ».....	103
4. — Vers la pleine stature	108
5. — A guichets fermés.....	114
6. — La Maison de l'Espérance.....	118

II. - PROPOS EN MARGE	123
-----------------------------	-----

III. - EVASIONS OU PRÉSENCES ? (activités périscolaires).

Page d'introduction	132
1. — Engagement	133
2. — Si tous les gâs du monde.....	135
3. — Nos «rangers»	137
4. — Connaissance de l'Ouest	138
5. — Groupe théâtral	140
6. — Harmonie des voix et des cœurs.....	142
7. — Chansons et mimes.....	145
8. — Guitares, mandoles et Cie.....	147
9. — Flash sur le club-photo.....	150
10. — Sports	151
8 mai 1966	157

Photographies
Maquette de
JOS Le Doaré
CHATEAULIN (Finistère)

—
P. L. F. - IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
QUIMPER

